

Stéphane Zagdanski

Céline seul

essai

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

STÉPHANE ZAGDANSKI

Céline seul

Bêtise saturée

J'ai désiré en finir une bonne fois avec la bêtise qui englué la question Céline. Bêtise des anticéliniens et bêtise des céliniens, éecité de Sartre et bêtise rebattue de Rebatet, bêtise maximale des antisémites et bêtise râleuse des moralisateurs...

On a beaucoup écrit sur l'épineux cas Céline, de très bonnes choses parfois – rarement, qu'on se rassure –, mais il semble que nul n'ait traité la question en adoptant une position fondamentalement littéraire (ni historique, ni universitaire, ni psychanalytique, ni éthique, ni critique), en laissant autrement dit le texte de Céline *penser* la position spiralée de Céline.

Prenant le parti de laisser le génie de Céline éclairer son propre parcours, j'ai découvert que du *Voyage* jusqu'à *Rigodon*, en passant par les pamphlets, Céline a su et a dit quel était son rapport à la question juive. Non point contre, mais *face à face*. Face à la Bible, et surtout face à Proust.

Lecteur, la guerre est déclarée, il faut choisir ton camp. Non pas : Céline ou les juifs, mais : Céline, les juifs et la littérature, ou bien le reste du monde.

S. Z.

f. 50 : { ver de terre fœtique
 { minuscule ver

f. 58 : Gide

f. 101 : juifs

f. 88 : midrach Cantique

f. 49 : Midrach

4^{ème} de couverture : Petit ^{saturée} de Sature

f. 105 : Les trois :

f. 92 : midrach

f. 61 : midrach

f. 65 : >>

f. 89 : Midrach

f. 99 : midrachiser

f. 20 : Ca CaPe

f. 30 : Talbind Hounwitz

f. 37 : GH

STÉPHANE ZAGDANSKI

CÉLINE SEUL

essai

nrf

GALLIMARD

À l'attaque

© Éditions Gallimard, 1993.

« Il y a des héros en mal comme en bien. »

FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULD,
Maximes.

PROLOGUE

La voix

« Il faut des sujets "à vifs" – d'où les terribles risques – pour lire tous les secrets. »

LOUIS-FERDINAND CÉLINE,
Lettres à Milton Hindus.

À l'angle du pont Saint-Michel, sur le quai des Grands-Augustins, j'achète à un bouquiniste pour soixante francs une cassette que j'emporte dans le métro, serrée dans la poche de ma chemise comme un pacemaker de photons volatiles, un engin artisanal bourré d'une grenaille de phosphores instables.

Arrivé chez moi, rue Marcadet, je place dans mon magnétophone le petit palet en plastique transparent à travers lequel on distingue la bande magnétique, rouleau vocal d'une Thora miniature aimantée. J'enclenche la lecture, et la voix de cet écrivain que j'aime se déploie alors dans ma chambre avec la netteté vibrante d'un sortilège.

« Eh bien... voilà ayant vécu dans bien des endroits... et sous des climats différents... et dans des conditions différentes, je me trouve à présent prié de donner mon impression sur mes chefs-d'œuvre, dans

un décor de chaise électrique. Mais ça ne va pas me troubler du tout, et je vais dire tout ce que j'en pense... et personne ne m'empêchera de parler!»

Eh bien voilà, Céline vit chez moi désormais, il me parle de sa voix émouvante de viole revêche, son timbre tressaille comme un arc électrique tisonnant le duvet de sa pensée.

Il part tout de suite sur Proust, envisagé avec humour, évidemment, de biais à travers George Sand. Puis vient le roman, « puisqu'il s'agit de roman », Balzac, Flaubert, Shakespeare un peu après, et bien sûr le style; l'hélice ondulée de sa voix trouve là sa fréquence d'irradiation cadencée définitive.

« Alors là... justement... j'en reviens encore... à... à... à... à ma grande attaque... contre... le verbe. »

Son cri d'assaut, sa devise de guerre méditative, si belle, si claire, sa fameuse formule proférée en trois bonds distincts comme un sanctus, minimum nécessaire au franchissement des abîmes: « Ma grande attaque... contre... le verbe! »

Aussitôt ensuite Céline cite « les Écritures », saint Jean, pour le contredire bien sûr. Puis il revient sur ses métaphores favorites, le bâton plongé dans l'eau, le lecteur-passager, Seurat, les civilisations disparues, Voltaire, les Chinois, les Américains, Sérouille, le curé de Clichy, les Russes, la publicité...

Moi je songe à la couverture de *L'Illustré national*, le cuirassier Destouches en sombre cavale dans « la perversité magique, la féerie d'embrouillamini, la

carambouille sorcière des choses », et à ce mot du Christ qui irait si bien en légende : « Ne croyez pas que je sois venu mettre la paix sur la terre; je ne suis pas venu mettre la paix, mais le glaive. »

La question Céline

On a beaucoup écrit sur l'antisémitisme de Céline. Accusations, admirations, indignations, justifications, énamorations, épurations, anticipations, argumentations, globalisations, dichotomisations, objectivisations, judaïisations, médicamentations, psychanalyses, canalisations...

Toutes sortes de choses, bonnes et mauvaises, mauvaises le plus souvent, autant dire n'ayant rien à faire avec la littérature, laquelle devrait intéresser exclusivement un cêlinien digne de ce nom.

Il serait évidemment imbécile de nier, comme Gide entre autres, l'antisémitisme de Céline. Simplement *la question n'est pas là*. S'il y a une « question » Céline (« the question ! » écrit-il dans *Féerie*), et il semble bien qu'il y en ait une de même qu'il y a une « question » juive, ce n'est pas celle *de* son antisémitisme – cette question-là n'est ni plus ni moins celle de Céline que de n'importe quel autre antisémite au monde –, mais du rapport *littéraire* entre son écriture et l'antisémi-

tisme. Écrivant sur Céline et l'antisémitisme, il faut partir de ce que Jankélévitch déclare de Bergson et du judaïsme : « Le problème des rapports entre Bergson et le Judaïsme porte tout entier sur la conjonction *Et*. »

Hormis de très notables exceptions, le kaléidoscope des lectures pointé depuis maintenant près de soixante ans sur la question Céline a résolument évité d'employer le seul critère valable pour étudier ce qui concerne de près ou de loin un grand écrivain, à savoir ses propres textes.

Cela ne veut pas dire que les commentateurs n'aient fait appel à des tonnes de références céliniennes, mais ils n'ont pas appliqué à Céline, à tout ce qu'a écrit Céline, cette loi infiniment littéraire du judaïsme selon laquelle c'est la lettre qui juge les hommes, non l'inverse; que la lettre seule peut interpréter la lettre; que l'écriture en sait plus sur elle-même que la lecture; qu'un écrivain par conséquent sera toujours davantage au fait de ses propres arcanes que les légions de ses admirateurs et détracteurs futurs; que nul mieux que Céline, enfin, a su lire Céline.

« Lecteurs amis, moins amis, ennemis, Critiques! me voilà encore des histoires avec ce *Guignol's* livre I! Ne me jugez point de sitôt! Attendez un petit peu la suite! le livre II! le livre III! tout s'éclaire! se développe, s'arrange! Il vous manque tel quel les 3/4! Est-ce une façon? Il a fallu imprimer vite because les circonstances si graves qu'on ne sait ni qui vit qui meurt! Denoël? vous? moi?... J'étais parti pour 1 200 pages! Rendez-vous compte!

« "Oh! il fait bien de nous prévenir! nous n'achète-

rons jamais cette suite! Quel voleur! Quel livre raté! Quel raseur! Quel guignol! Quel grossier! Quel traître Quel Juif! »

« Tout.

« Je sais, je sais, j'ai l'habitude... c'est ma musique!

« Je fais chier tout le monde.

« Et s'ils l'apprennent au bachot, dans deux cents ans et les Chinois? Qu'est-ce que vous direz? »

On a raison de soutenir que Céline s'est trompé, on se trompe juste sur la tromperie. Sa seule et unique erreur l'aura été de parallaxe prophétique, par pessimisme : il n'a pas fallu attendre deux cents ans pour qu'« ils » l'apprennent au bachot.

Céline juif?

Considérons par exemple les quelques tentatives de judaïsation de Céline. Un critique littéraire pose les questions banalement naïves : « Comment l'artiste qui a le mieux sondé et traduit la détresse humaine a-t-il pu attaquer les plus persécutés d'entre tous les persécutés? Comment un écrivain a-t-il pu mépriser le peuple du Livre? »

Cette niaiserie sanglotante (comment un écrivain peut-il être antisémite?!) ajoutée à de décourageants clichés lagarde-et-michardiens sur la détresse humaine qu'aurait « sondée » Céline, cette mièvrerie moralisatrice revient en somme, comme toujours, à nier la portée substantiellement littéraire des pamphlets de Céline.

Mais je songe surtout au texte intitulé *D'un Céline juif* d'Arnold Mandel, qui me semble, jugeant le destin de Céline à l'aune de l'histoire et de la mythologie juives – l'antisémitisme serait le taraudant dibbouk de Louis-Ferdinand... –, en « abordant le plan " existentiel " » de la question, passer derechef à côté de l'essentiel : ce qui relie intimement le style et la pensée de Céline au style et à la pensée juives (au Talmud donc, en tant qu'il est la traduction juive de la Bible), aussi bien dans sa correspondance, ses romans, ses « essais » (interviews, *Professeur Y...*), que dans ses pamphlets.

La lettre juge l'histoire, enseigne le judaïsme ; la littérature précède et englobe le monde, dit la cabale. Et de ce que les Tables de la Loi sont dites dans la Bible l'« ouvrage de Dieu », Rachi, le plus grand des commentateurs juifs, déclare : « C'est comme si quelqu'un dit à un autre : toute l'occupation d'un tel, c'est tel travail. De même, tout ce à quoi le Saint, béni soit-Il, prend plaisir, c'est la Thora. »

Cela signifie encore que jamais la biographie de quelque écrivain que ce soit n'éclairera convenablement son œuvre ; qu'au contraire c'est toujours de l'œuvre qu'il convient de partir, et à laquelle il faut revenir, pour comprendre – a fortiori pour juger – la biographie.

Comme l'explique le divin Nabokov, « la meilleure part de la biographie d'un écrivain, ce n'est pas le compte rendu de ses aventures, mais l'histoire de son style ».

Après le scandale de *Lolita*, Nabokov était assez renseigné sur la perverse pulsion biographique du lecteur ;

et de même que « la vie de Lénine diffère de la vie de James Joyce, pour prendre un exemple, autant qu'une poignée de graviers diffère d'un diamant bleu : pourtant les deux hommes ont été exilés en Suisse et tous deux ont écrit un nombre considérable de mots », de même j'entends démontrer que l'antisémitisme de Céline ne se peut comparer à aucun des autres discours, textes ou actes antisémites de l'histoire, « histoire de la littérature » incluse.

Céline seul

Je laisse évidemment de côté les thèses des céliniens antisémites. Tel Rebatet affirmant l'existence d'une « conjuration unanime d'Israël pour la guerre à Hitler » – reprenant donc l'une des assertions majeures des pamphlets –, avant de conclure posément que « Céline continuait à exagérer ».

Tel Gide, croyant goguenard en une lucide ironie hyperbolique de Céline, décelant un Céline trop grotesque pour être sérieux, dont le massacre pamphlétaire ne serait qu'une bagatelle, une plaisanterie, une vaste blague de potache, un rope trick amphigourique qui n'aurait même pas « effleuré la question sémite ».

Quant à la légion d'adulateurs qui s'arrachent, dans les librairies néonazies, les pamphlets pirates à prix d'or, comment leur bibliophilie ne serait-elle pas suspecte : la bibliophilie est en soi une métonymie morbide, un marchandage autour du contenant momifié pour mieux censurer l'actualité vivifiante du contenu.

La bibliophilie est à la lettre une passion antisémite, au sens où elle s'oppose directement à une conception juive de la glose distordante, conception shylokienne selon laquelle les livres ne valent pas tant leur pesant d'or que leurs tranchées de chair... faite verbe évidemment. De ces céliniens-là, il en va comme de Rebatet, avouant naïvement à propos d'une visite rue Girardon : « Je n'étais pas venu pour la littérature. »

Aucun d'entre eux en effet ne vient à Céline pour la littérature.

Restent les commentateurs les mieux intentionnés, incapables de comprendre en quoi l'antisémitisme célinien tranche radicalement ; ils s'en tiennent au dédoublement de Céline, sorte de Mister Jekyll and Doctor Hyde, un Mister Céline gouailleur et talentueux se métamorphosant en un Docteur Destouches furibond et cruel, ou inversement un Docteur Destouches humain et doux se changeant en un Mister Céline fielleux et ambitieux... Bref un Céline qui serait le génial inventeur détraqué de l'Antisémitisme, comme si l'écrasante majorité des Français n'avait pas été antisémite, avant, avec, et après Céline. Un Céline délirant par périodes (« Le Juif est un fantôme que Céline poursuit, un cauchemar qui se promène dans son sommeil comme une fièvre vagabonde. » Pol Vandromme). Comme si l'antisémitisme patelin de Gide ou minutieusement lyrique de Bloy était fondamentalement moins délirant, *comme s'il pouvait y avoir autre chose que du délire à la racine de l'antisémitisme.*

La guerre des délires

« La morale est la faiblesse de la cervelle », écrit Rimbaud dans *Une saison en enfer*. J'en étais convaincu depuis longtemps lorsque j'ouvris *Bagatelles* pour la première fois, et j'avais banni, comme une marque de mauvais goût, la moindre propension en moi à l'indignation, sachant que « nul ne ment autant qu'un homme indigné » (Nietzsche). Je ne m'attendais, grosso modo, qu'à une ennuyeuse galimafrée à la *Mein Kampf* ou *La France juive*. Or, première bonne surprise, *Bagatelles pour un massacre* se révéla d'une irrésistible drôlerie.

« Je pourrais, je pourrais bien devenir aussi moi, un styliste véritable, un académique "pertinent". C'est une affaire de travail, une application de mois... peut-être d'années... On arrive à tout... comme dit le proverbe espagnol : "Beaucoup de vaseline, encore plus de patience, Éléphant encugule fourmi." »

Certes Céline délire dans l'ivresse du mot « juif », mais à la différence de tous les autres antisémites, Céline délire en riant, il est *délirant* ; cela reste unique dans l'histoire de la haine. « J'ai le rire naturel... de l'embellie dans la vacherie... c'est pas tout le monde... ! » (*Féerie*).

L'une des révélations foudroyantes des pamphlets est ainsi le caractère incoerciblement délirant de l'antisémitisme. L'aspect délirant du texte pointe le délit d'élire qui fait dérailler tous les autres : Rebatet, Brasil-

lach, Drieu, Gide, Montherlant, Jouhandeau, Barrès, Maurras, Valéry, Vacher de Lapouge, Daudet, Morand, Martin du Gard, Bernanos, Léautaud, Claudel, Lacretelle, Simone Weil..., derrière les spéculations idéologiques, politiques, historiques, théologiques, scientifiques, rationnelles de leur antisémitisme ordinaire. Comme Sade excède les athées véritables en poussant l'athéisme à bout, en révélant la tare de grotesque religiosité et de ritualisme ridicule qui forme le tuf des Lumières, Céline s'aliène l'antisémitisme convenable en se connectant à sa source.

Il faut en premier lieu revenir à la poétique du Délire que Céline lui-même élabore et développe. Dans une interview qui suit la publication du *Voyage*, par conséquent bien avant l'écriture des pamphlets, il déclare que « si la littérature donc a une excuse, c'est de raconter nos délires. Le délire, il n'y a que cela et notre grand maître actuellement à tous, c'est Freud ».

Cette interview est réalisée en 1933, à l'époque de la publication de *L'Église*, la première œuvre de Céline qu'il a très vite reniée. « C'est un travail assez raté – (tout à fait) et dont je n'attends rien. Si par hasard il en résulte quelque chose ce sera une admirable surprise – Attendons que les couillons s'excitent, ce qui est mauvais les attire naturellement – », écrivait-il à John Marks. Ce qui est remarquable en soi, car Céline n'a jamais rejeté aucune autre de ses œuvres, ni évidemment les pamphlets, à partir du *Voyage*. Or, étrangement, *L'Église* est le seul de ses textes où l'antisémitisme reste convenable, où il ne délire pas.

L'Église, c'est en fait la « Synagogue » SDN, l'organe

enjuivé de la gestion secrètement maîtrisée des conflits planétaires, ce qui s'avoue au troisième acte lors d'un dialogue discret entre Yudenzweck, « Directeur du Service des Compromis à la Société des Nations, Juif, quarante-cinq ans », et Mosaïc, « Directeur des Affaires Transitoires, Juif, même âge ».

Plusieurs remarques :

L'Église d'abord est une pièce de théâtre, la seule de Céline. *Progrès*, écrit juste après *L'Église*, n'est pas réellement une pièce; il se divise en tableaux et comporte une fibre musicale et onirique, quelque chose de « dansant et flûtant » qui le classe davantage parmi les ballets. Ce qui distingue *L'Église*, autrement dit, c'est un discours qui tente de rivaliser avec la gigantesque théâtralisation morbide du monde (« *l'art de masse par excellence* », écrit Nietzsche du théâtre) au lieu de la subvertir romanesquement.

S'il faut tracer une frontière dans l'œuvre célinienne, c'est bien entre *L'Église* – et non les pamphlets – et le reste. Car les autres œuvres de Céline s'éloignent considérablement de la moindre « distanciation » à la Brecht, de tout prosélytisme pour la prise de conscience.

Dans la théorie brechtienne du théâtre épique, l'un des pivots est la « Vision du monde », qui implique évidemment que rien ne fasse obstacle entre le monde et l'œil; d'où sur scène les projecteurs intenses et visibles, l'absence d'ombres, la présence dénonciatrice des slogans...

Autant dire que le malentendu brechtien est total. La distance n'est pas à établir entre l'écran (ou la scène)

et le spectateur, puisque la transparence par définition abolit toute distance, mais entre les mots, le texte, le style... et les choses, les corps, les images. « Qu'est-ce qui tient au théâtre ? Ben pas grand-chose... Regardez... On revient toujours à Shakespeare, forcément. Shakespeare, heureusement, il a pour lui le costume, ça le sauve. Il se situe donc hors de notre époque... n'est-ce pas. Il se situe dans une époque avec ses costumes. Là il a gagné », dit Céline dans l'enregistrement sur disque de 1957.

Il ne s'agit donc pas même d'une distance, ni d'aucun équivalent spatial, mais d'une distorsion temporelle, une torsion shakespearienne, une infinie ambiguïté du texte qui dérouté les corps et traverse les sexes (on sait que le travestissement, et le travestissement du travestissement – puisque c'étaient des hommes qui tenaient traditionnellement le rôle des femmes dans le théâtre élisabéthain –, joue une part importante chez Shakespeare).

Céline refusera toujours après *L'Église*, qualifiée d'« effort avorté et sans intérêt », de revenir au théâtre, mode d'écriture voué à l'échec en ce qu'il prend part au spectacle au lieu de le radiographier.

Et lorsque Nimier lui propose en 1957 d'écrire une autre pièce, Céline – après avoir évoqué l'exhibitionnisme des femmes, auquel son « voyeurisme total » s'oppose – rétorque kafkaïesquement : « Ce don de "paraître" m'a été absolument refusé, je ne me trouve à mon aise que dans l'archi-arrière coulisse, à tout entendre, tout voir, ne jamais parler. Cafard, cloporte, scolopendre... »

Il avait déjà écrit à Hindus, pour expliquer son « inaptitude absolue au théâtre » : « Je m'intéresse peu aux hommes, à leur opinion et même pas du tout... c'est leur trognon qui m'intéresse pas ce qu'ils disent mais ce qu'ils sont... la chose l'Homme en soi... presque toujours le contraire de ce qu'ils racontent c'est là que je trouve ma musique... dans les êtres... mais malgré eux et pas dans l'angle qu'ils me présentent je les viole... en toute gentillesse bien sûr mais sans pitié... »

L'écrivain, autrement dit, est le voyeur de l'hystérique comédie humaine; dès lors qu'il décide d'y participer, il perd toute prétention à fouailler le réel de la chose. Pas de compromission avec la langue : il faut choisir entre la tour d'y-voir et celle de Babel.

Sartre, incapable d'imaginer une quelconque fonction littéraire du délire, se situe spontanément à l'opposé d'une telle conception. Ce qu'il admire d'abord en Céline, c'est ce qu'il imagine être une *Weltanschauung* nihiliste, sans autre solution que « le suicide collectif, la non-procréation, la mort ». Cette philosophie sartrienne du *Voyage* est incompatible avec la vision manichéiste et hygiéniste de l'antisémitisme tel que le conçoit Sartre. Si Céline a écrit des textes antisémites, ce ne saurait donc être par un délire qui contredirait le « message » sartrien du *Voyage*, mais par simple intérêt matériel ! Céline n'a pu qu'être soudoyé par les nazis, poursuit Sartre dans ses *Réflexions sur la question juive*, « au fond de son cœur il n'y croyait pas ».

Sartre, comme tant d'autres, s'évertue à expurger à la fois ladite « question » et le génie célinien de leur

intime pulsation littéraire. L'erreur est fatale, car si l'on peut parler de rhétorique ou de poétique de Céline, il n'y a en revanche aucune philosophie, aucune théorie vraiment, aucune « pensée » chez Céline. « Qui nous débarrassera des " penseurs " ? C'est de comptables *stricts* qu'il est besoin. Le compte du gouffre ! » écrit-il à Ernst Bendz.

Du coup, le délire rattrapera Sartre en sourdine, puisque l'exergue existentialiste de *La Nausée* est tiré de *L'Église* précisément, du sein même de l'acte antisémite, extraordinairement dépouillé de son contexte péjoratif, comme si l'existentialisme n'était que la contrepartie aveugle et rationnelle d'un antisémitisme flagrant et déchaîné.

Céline, parfaitement au courant de cette dynamique refoulante (« notre grand maître actuellement à tous, c'est Freud »), ne manquera pas dans sa désopilante réponse « à l'agité du bocal » de railler son épigone jaloux, haineux et parasite, « ténia des étrons » se nourrissant de la géniale excrémentation littéraire de son hôte vicariant.

Autant dire que Céline revendique la littérature conçue comme une défécation acide révélatrice du réel (« Chie pas juste qui veut ! » répond-il aux accusations de grossièreté dans *Guignol's*), le dévoilement de la putréfaction mortifère à l'œuvre en travers du spectacle aseptisé qu'offre le monde, ce qui lui faisait précisément désavouer la spectacularisation de l'écriture dans *L'Église* : « D'abord, c'est dégoûtant d'écrire, c'est une sécrétion. Est-ce qu'on se fait photographier en train de faire quelque chose ? »

Il y a en somme deux sortes de délires ; le délire antilittéraire, projectif et mortifère des ennemis de Céline, délire grinçant, « discordance qui se *veut* elle-même discordante, qui *jouit* d'elle-même dans cette souffrance » (Nietzsche), couac des cervelles, gangue de la langue, canard de l'âme qui s'assimile à l'antisémitisme..., et le délire romanesque musical, grec, nietzschéen, *talmudique*, lequel analyse en dansant la cohérence du délire adverse.

« Il entre beaucoup de *romancier*, beaucoup même dans Freud », explique Céline dans une lettre à Hindus en 1947. « Freud a certes déliré beaucoup – mais notre délire à présent semble être uniquement de fanatismes politiques – c'est encore plus ridicule – Je le sais. J'y ai été pris. »

On est un peu vite passé sur le parallèle que n'a cessé de faire Céline entre l'*antisémitisme* – délire liant, fanatisme politique auquel il s'est laissé piéger comme à un gluau – et l'*anticélinisme*. « Je suis l'objet d'ailleurs d'une persécution réellement délirante. [...] C'est le cas de Courbet, *repetita* », mande-t-il à Paulhan en 1950.

Céline ne cessera jamais de répéter que l'animosité dont il est victime date du *Voyage*, et non des pamphlets comme tout le monde l'affirme. « Je me trouve un peu dans la même situation que Manet ou Monet après leur découverte de " l'Impressionnisme " », écrit-il à Thorvald Mikkelsen, refusant de voir dans la haine qui le poursuit autre chose qu'une affaire essentiellement littéraire, *ce qu'est justement l'antisémitisme*.

Souvent le paranoïaque se transforme en meurtrier pour résoudre son délire, comme l'antisémite se cla-

baude persécuté, se dit être le juif des juifs, aspect hyperbanal de la haine qui apparaît nettement dans *Bagatelles*, à travers par exemple les « épigraphes » du Talmud et de la Bible. Or Céline invoquera la même logique après la guerre tout en se plaçant cette fois du côté juif (à savoir : je suis le juif non pas des juifs mais des anticéliniens), confirmant en somme la phrase pertinente de Voltaire que citait déjà un talmudiste nommé Zalkind Hourwitz, lorsqu'il fut appelé à prendre la défense des juifs devant l'Académie de Metz en 1785 : « Mes crimes sont les vôtres, et vous m'en punissez » (cité par Léon Poliakov).

Ainsi l'on n'accuse Céline de délire que par pure projection, par *hallucélation*, comme Sartre inventant un Céline existentialiste tout en dérapant sur son propre antisémitisme insu. À Paraz, février 1950 : « Il faut clouer les cons sans jamais se lasser. Ça donne la preuve au moins de l'enragement de ces bourriques, comment qu'ils délirent, sur tous les points, par tous les bouts – Comment qu'ils m'imaginent c'est marrant ! Ils me prêtent leurs habitudes, leurs âmes, leur vanité d'âmes, toute leur chère idiote personne. J'ai rien à faire avec ça ! C'est un fantôme de leur délire qu'ils accablent ! Pas moi du tout. »

Les autres délirent « sur tous les points » : entendez sur les trois points. « Et les trois points ! ah ! vos trois points ! encore partout ! ah ! quel scandale ! Il nous mutile la langue française ! C'est l'infamie ! En prison ! » exprime *Guignol's*.

Et puisque « les hommes ne méritent pas que l'on se restreigne de délirer pour eux ! », Céline délire aussi,

seulement en un délire littéraire, délire des Lettres, délire de Classique. Quand Hindus le compare à La Rochefoucauld : « Je suis “détaché”, sérieux, classique dans mon délire – constructif. »

Céline a le délire clinicien : « Je pourrais peupler tout un asile rien qu'avec mes souvenirs. » Son délire sait parfaitement la loi interne du délire des autres. À Paulhan : « Les Lettres françaises n'arrêtent pas de me trouver imbécile et criminel à la fois. C'est un jeu de massacre ! presque unanime et enfin le *Silence*, cette pierre tombale. Le boycott est trop bien orchestré *et instinctif* pour que j'y résiste ! C'est un délire *cohérent*. Dupré le grand psychiatre aimait à retrouver chez ses malades le délire *cohérent*. Il y trouvait une marque logique, française, raisonnable, cartésienne *malgré tout* ! Le délire cohérent moi aussi m'enchanté. »

La guerre des délires dès lors est déclarée (« C'est sur la guerre qu'il a prélevé le déchirement de sa pensée », écrit Philippe Muray), et c'est une guerre terrible, une polémique à mort, la guerre du style en soi, la guerre de la Lettre et du Réel, la guerre de la « danse dans les chaînes » (Nietzsche) et des chaînes acharnées contre la danse, une véritable guerre biblique. À Paulhan en 1949 : « Je ne sais rien du monde, si ce n'est que Gog et Magog me semblent bien déchaînés. »

Gog et Magog

Il est amusant que la référence de Céline à la Bible tombe juste sur un épisode du livre d'Ézéchiél, ce pro-

3 (#)

phète particulièrement halluciné, décrit « sous un éclairage violemment défavorable, dur, insensible, presque inhumain; un fanatique et comme tout fanatique, arrogant et violemment intolérant », un homme qui fait preuve de « visions étranges », d'« agissements insolites »...

D'autres en revanche évoquent le « génie de cet esprit très ouvert, vaste et ferme, conscient des problèmes et des doutes du peuple auquel il s'adresse » (André Paul, article « Ézéchiél » dans l'*Encyclopaedia Universalis*).

Osez dire que cette double description ne conviendrait pas à Céline lui-même!

Ézéchiél, c'est le prophète qui mange le livre dont il doit proférer la prophétie, façon sans égale de retrouver l'émotion du langage écrit à travers la parole, d'arriver à « un langage rythmé interne sans défaillance »! Ézéchiél est l'empêtré volontaire, frappé de mutisme, qui tartine son pain de ses excréments. Et Céline, dans ses irrésistibles *Entretiens avec le Professeur Y*: « Moi, la modestie en personne! mon "je" n'est pas osé du tout! je ne le présente qu'avec un soin!... mille prudences!... je le recouvre toujours très précautionneusement de merde! »

En un mot comme en mille (ne jamais oublier que Céline est l'inventeur du mot « blabla »), Ézéchiél est le vrai prophète célinien de la Bible.

Que Céline compare ses persécuteurs à Gog et Magog, se plaçant dès lors lui-même dans la position d'Israël, cela n'est pas nouveau. « Ah en avant le procès Dreyfus à l'envers! » écrira-t-il quelques mois plus tard

à Paulhan. Mais on aurait tort de voir dans cet étrange face-à-face spéculaire, où persécuteurs et persécutés s'intervertissent, une simple tactique paranoïaque de Céline. Au contraire, c'est la seule logique qui permette de saisir la portée littéraire des pamphlets, c'est-à-dire le duel qu'ils élaborent entre Céline et Proust d'une part et, en corrélation, entre Céline et la littérature juive d'autre part.

Je viens de montrer comme Céline renvoyait avec une lucidité géniale ses accusateurs (dont Sartre) à eux-mêmes. « Toute cette horde d'épileptiques croit me découvrir », écrit-il encore du Danemark à Paulhan en 1950, « et ils se découvrent EUX à moi au contraire! Ils me décrivent, ils me pensent comme ils sont eux-mêmes (ce qu'ils auraient fait à ma place)! Ils s'acharnent après un fantôme de leur fièvre de haine. *Pas après moi du tout!* C'est en effet amusant comme les *glaces* de Robert Houdin où me menait ma grand-mère sur le Boulevard vers 1905! ».

Or cette inversion illusionniste (les *glaces* de Houdin) est l'une des caractéristiques de l'épisode Gog et Magog dans la Bible, puisque Gog est hélé contre Israël dans une prophétie qui se profère en même temps contre lui! Gog en effet est convié par le prophète à venir dévaster Israël, paisible mais pécheur, avant d'être lui-même châtié pour avoir osé s'en prendre au peuple de Dieu. L'inversion, pour être exact, s'exhibe ici dans la paronomase plus que dans l'illusion proprement dite, c'est entre mots que cela se passe (que désignent « Gog et Magog » exactement? un homme et sa région? deux hommes?...), entre hommes de lettres au

sens propre, hommes réduits à leurs lettres. On trouve dans la Bible pas mal de ces histoires d'inimitiés qui ne tiennent qu'à une légère différence de nom, Ohola et Oholiba, Roboam et Jérôboam, Omri et Zimri... De même l'épisode de Balak et Balaam illustre l'aspect onomastique de cette affaire millénaire qu'est l'antisémitisme (Daniel Sibony dit ainsi de l'antisémite qu'il est un « antisémique », il hait le sème, le nom, son antisémitisme est « un enkystement du rapport au symbolique et de la question du nom »...).

L'un des passages du Talmud qui évoquent Gog et Magog s'insère dans le traité *'Avoda Zara* (« Culte étranger », autrement dit : face-à-face), et replace cette guerre dans le contexte du mensonge mimétique illusionniste – celui des idolâtres se prétendant prosélytes – et du rire divin (ne jamais oublier que délire rime avec rire chez Céline).

« Dans les temps futurs, les idolâtres se feront prosélytes; ils porteront les phylactères sur la tête et au bras, des franges à leur habit et auront des mezouzas à leur porte [comme les juifs pratiquants]. Mais dès que la guerre de Gog et Magog éclatera, on leur demandera pourquoi ils sont venus, et ils répondront : "Contre l'Éternel et contre son Messie" – *Pourquoi ce tumulte parmi les peuples, ces vaines pensées parmi les nations. Pourquoi les rois de la terre se soulèvent-ils, [et les princes se liguent-ils avec eux ? Contre l'Éternel et contre son Messie]* (Ps. 2, 2). Aussitôt chacun brisera ses objets de culte et s'en ira, comme il est dit, *Brisons leurs liens*, etc., [suite]. Et le Saint, béni soit-Il, sera assis à rire d'eux, comme il est dit, *Assis il rira dans les cieux*, etc.

[C'est à propos de ces événements que] R. Isaac a dit : Le Saint, béni soit-Il, n'aura jamais ri, si ce n'est ce jour-là. »

Une autre part essentielle de cet épisode prophétique, qui se manifeste surtout dans le texte hébreu, est sa dimension temporelle. Disons pour aller vite que la guerre de Gog et Magog peut se lire comme le choc dévastateur d'une temporalité, à la fois fluide et acérée, contre une communauté qui s'imagine soudée dans l'immortalité, noyautée en réalité par la haine de tout individu qui échapperait à sa circularité criminelle.

Céline n'a pas manqué de noter l'importance cruciale de ce problème :

« Le temps c'est pas une faux qu'il a, c'est une sorte de louche et une marmite monstre, il fout tout dedans, il bascule, il s'amuse à tritouiller ça marmelade obscène, que tout se mélange confond s'embarbouille englue... » (*Maudits soupirs pour une autre fois*).

Dans un passage étonnant de la fin de *Maudits soupirs*, tandis que Ferdinand déambule dans Montmartre à la recherche d'une cachette pour ses manuscrits – son propre corps se sentant devenir manuscrit (idée juive de la chair inscrite dans le Texte) –, Céline revient en direct sur la pertinence euphonique d'un terme qui désigne le sort que lui réservent ses ennemis, et qu'il rattache immédiatement à la rythmique temporelle de sa plume :

« Je reprends mon paquet. Qu'il est lourd ! Je crois qu'il s'alourdit encore. Qu'importe ! Qu'importe ! Moi aussi je suis paquet... Ils m'auraient défenestré profitant de mon sommeil... Je serais écrabouillé à l'heure

actuelle. Ils me défenestrent encore si j'étais là-haut. Pas Mme Toiselle. Elle m'aime au fond Mme Toiselle. Défenestrent... Je pense... Défenestrent me gêne... Défenestrent, ils me défenestrent, flûte tant pis. Défenestrent coupe le rythme, le rythme est plus fort que la vie. La preuve n'est-ce pas les astibloches. Ils rythment vos viandes vous êtes déjà crouni depuis longtemps! Y a qu'à voir leurs ondulations, les cent, mille, cent mille! l'énervement, le frémissement des viscères... Je me suis toujours émerveillé dans les nécropsies... Donc avant tout honneur au rythme.»

Céline reviendra plusieurs fois sur l'idée, proustienne en somme, du temps comme révélateur littéraire du mensonge universel. À Paraz : « Y a des styles des modes – C'est le Temps notre maître – tu trouves le truc du Temps – de l'actuel – tu baisses tout le monde – c'est facile. Je parle : la musique du Temps – pas les faits qui eux ne sont rien... »

Le rythme contre les faits, telle est en quelque sorte la leçon que nous délivre « l'école des cadavres », les corps morts que sont les vivants en putréfaction suspendue (le gigotant spectre jazeur mi-pourri de Mille-Pattes au *Touit-Touit Club*, dans *Guignol's*), les morts vivants déchaînés contre l'écrivain qui, rompant le suspense, a l'audace de clamer leur sordide vérité.

L'École des cadavres, on le sait, est le titre du deuxième des pamphlets antisémites de Céline, en préface duquel il écrit : « Tuer sous silence ou broderies, telle est la grande œuvre du Temps, je me méfie. Ah! ce métier je le connais, je suis Temps moi-même à mes

heures! Tout passionné de broderies! De là si défiant, susceptible! »

On comprend mieux que Céline ait été fasciné par Proust, par son « fameux chapitre où on voit les gens vieillir sur place ». Trop engagé dans son duel avec l'autre génie de la musique du Temps, il ne reconnaîtra que du bout des lèvres son seul et unique rival français dans le siècle, en en faisant non sans malice un pur épigone de George Sand (George Sand!). Mais on saisit aussi par contraste à quel point Céline estime Proust (tout *Bagatelles* se spirale autour de ce duo), dans le compte rendu ironique qu'il fait à Paulhan du *Journal du Voleur* de Genet : « Je suis sûr qu'il est pourri de génie Genet! C'est moi l'infirme sans doute. Le maniaque d'une sorte de façon de penser que le Temps seul compte, qui nous offre une trame, sa trame, pour y broder un certain Style, un certain rythme. Celui de la minute qui passe, l'instant, et c'est fini! *instantanéiste*, je suis. Le *rendu émotif* de la *Seconde*, rien d'autre. Déjà c'est du passé. Le Temps l'emporte... Je n'entends pas là [chez Genet] danser le Temps, son air, sa magie. »

Inutile de préciser que le temps en ses ondulations radiographiantes reste ~~précisément~~ l'une des grandes affaires de la Bible, ce que Céline marque en signant une lettre à Nimier en 1960 : « Bibliquement. »

La suite du fragment du Talmud déjà cité déploie la temporalité en soi, puisqu'il décrit l'emploi du temps de Dieu; on y suit Dieu pas à pas dans ses extraordinaires occupations ordinaires, quotidiennes et céliniennes : la lecture-écriture, le sévère procès des hommes, la nourriture des animaux, et le rire enfin, avec

cet animal de compagnie qu'est le bon vieux Temps, le Léviathan (« Ses yeux, trois cent soixante-cinq, sont appelés les paupières de l'aube », dit Éléazar ben Kallir, un poète hébraïque du VI^e siècle) :

« ... Le Saint, béni soit-Il, n'aura jamais ri, si ce n'est ce jour-là. Est-ce exact ? R. Juda a dit pourtant au nom de Rab : « Il y a douze heures dans une journée. Les trois premières heures, le Saint, béni soit-Il, les consacre à la Thora ; pendant les trois suivantes Il siège et juge le monde entier : lorsqu'Il constate que le monde mérite d'être condamné [à être détruit], Il se lève du trône de justice et va s'asseoir sur le trône de miséricorde ; les trois suivantes, Il les passe à nourrir le monde entier, des grandes bêtes à cornes aux plus petites larves ; et pendant les trois dernières heures, Il rit avec le Léviathan, car il est dit *Ce léviathan que tu as formé pour rire avec lui* (Ps. 104, 26). » Certes, dit R. Nahman b. Isaac, [le Seigneur] rit avec Ses créatures, mais Il ne rira de Ses créatures que ce jour-là. »

Ballet trouble

Très vite, dans *Bagatelles*, les choses se font floues. Le premier interlocuteur de Ferdinand est un juif, Léo Gutman, auquel il confie son goût pour les danseuses, leurs corps parfaits de vénusté ondulatoire. Loin d'injurier son ami, Céline fait d'abord son éloge : Léo, médecin comme lui, connaît l'envers putride du réel, le revers maladif, engoncé, lourd, chafouin, criminel de la médaille de pureté et de légèreté féerique des dan-

seuses : « Je savais à qui je m'adressais, Léo Gutman pouvait me comprendre... Confrère de haut parage, Gutman!... achalandé comme bien peu... quelles relations!... frayant dans tout le haut Paris... subtil, cavalier, optimiste, insinuant, savant, fin comme l'ambre, connaissant plus de mérites, de véroles, de baronnes par le menu, de bismuthées, d'acidosiques, d'assassinats bien mondains, d'agonies truquées, de faux seins, d'ulcères douteux, de glandes inouïes, que vingt notaires, cinq Lacassagnes, dix-huit commissaires de police, quinze confesseurs. Au surplus et par lui-même, du cul comme trente-six flics, ce qui ne gâte rien et facilite énormément toute la compréhension des choses. »

La compréhension des choses ? Elle revient évidemment à louvoyer au plus près de la question sexuelle. Le premier ballet de *Bagatelles*, *La Naissance d'une Fée*, exhibe l'antagonisme d'un polémos érotique entre la fée et la sorcière – comme aussi dans *Nord* entre Mlle de Chamarande et Fräulen Fisher, ou dans *Mau-dits soupirs* entre Toinette et Tourbillon... – le tout orchestré par le Diable travesti. Et à Hindus, à propos d'Élisabeth Craig : « Quel génie dans cette femme ! Je n'aurais jamais rien été sans elle – Quel esprit ! quelle finesse... Quel panthéisme douloureux et espiègle à la fois. Quelle poésie... Quel mystère... Elle comprenait tout avant qu'on en ait dit un mot – Elles sont rares les femmes qui ne sont pas essentiellement vaches ou bonniches – alors elles sont sorcières et fées. »

Après la première explosion de fureur de Céline, un dialogue très serré s'échange entre les deux amis, où l'on a du mal à suivre qui dit quoi, jusqu'à ce que

Céline s'excuse auprès de son compagnon d'avoir pu le vexer : « Gutman! Gutman! Je t'ai offensé mon pauvre! Je parie, avec tous ces " Juifs "... et ces " Juifs "... »

Gutman le rassure (« Rien ne m'offense de ta part... Rien ne me blesse Ferdinand! ») et la discussion se poursuit, pleine de drôlerie : « Ah! Léo, Léo, mon petit djibouk, pour m'en aller aux danseuses... »; « Gutman! Gutman! mon vieux prépuce! ».

Mais Gutman finit par reprocher à Céline de dire « trop de mal » des juifs occupant l'Opéra, il lui lance alors un avertissement étonnant : « Tu te vantes comme un Juif, Ferdinand!... Mais attention! pas d'ordures! Tous les prétextes seront valables pour t'éliminer! »

Inutile d'être très ingénieux pour comprendre que Gutman est comme le jumeau judaïque de Céline, un Céline bonhomme (Gut Mann) qui dialogue tranquillement avec le Céline rageur, son Doppelgänger hébraïque, ambigu en diable évidemment, antisémite sur les bords comme Céline dira de lui-même qu'il est juif « par côtés ». Gutman va jusqu'à imiter, pour narguer son ami écrivain, l'hyperbolisme enfiévré de sa haine antijuive.

A cause des juifs qui ont envahi l'Exposition internationale de 1937, Gutman échoue à faire jouer la seconde création de Céline, *Voyou Paul. Brave Virginie*, laquelle n'est plus seulement un ballet mais un « ballet-mime », mettant en scène d'une part la débâche hypnotique qu'exerce sur les êtres un philtre d'amour infernal, et d'autre part la fascination qu'exerce sur la foule un véhicule fantastique, une sorte de monstrueux fœtus condensé de l'industrialisme et de la modernité américaine. Céline prend alors

Gutman en haine, et avant de s'en débarrasser lui débite la parabole du chien masturbé puis castré par un philosophe sadique, l'extase animale avortée par le Logos jaloux. « Eh bien toi! tiens! dis donc, ravage! tu me fais exactement pareil avec tes charades... Tu me fais rentrer ma jouissance... Tu m'arraches les couilles... Tu vas voir ce que c'est qu'un poème rentré!... Tu vas m'en dire des garces nouvelles! Ah! fine pelure de faux étron! Ah! tu vas voir l'antisémitisme! »

Le secret enfoui de l'antisémitisme, exhumé ici clairement par Céline, c'est la jouissance que les juifs confisqueraient égoïstement et cruellement aux non-juifs, fantasme spéculaire d'une rage hostile à l'incoercible jubilation littéraire des juifs, leurs effarantes masturbations talmudiques du Livre, leurs enculages de mouche spirituelle (Céline revient souvent sur les propensions sodomites de ses confrères-ennemis) qui lézardent l'intégrité de son propre enthousiasme avorté.

L'antisémitisme est loin d'être un racisme ordinaire, c'est une haine de la joie pulsée et vitriolante du style. Les pamphlets de Céline, trop irradiés de génie stylistique, ne sont pas antisémites : ils sont l'antisémitisme; ils disent de la manière la plus crue (on a un peu vite confondu cette crudité avec une cruauté) le délire essentiellement antilittéraire qui accable cet art majeur qu'est le judaïsme, la Bible son instrument, le Talmud son chef-d'œuvre. « Après la Bible, Racine ou pas, Sophocle ou non, tout est guimauve... », annonce judicieusement Céline dans *Rigodon*.

Traite des styles

Bagatelles, qui s'ouvre sur une question d'antagonisme purement littéraire, ne cessera plus d'y revenir de sorte qu'il faut concevoir ce pamphlet comme un véritable *Traité de style*. L'antisémitisme n'y est pas pour autant accessoire, au contraire, il s'inscrit au cœur de cette joute entre les faux et les vrais « raffinés », les faux et le vrai écrivain. Car dès que Céline quitte les lieux communs antisémites, tous les lieux communs les plus contradictoires et risibles et hargneux de l'époque qu'il rassemble en un gigantesque galimatias de citations comme pour établir un recueil de la bêtise haineuse, un *hainana*, dès que Céline donc quitte les clichés antisémites, il revient par saccades de son aviron spirituel en une longue vrille capricante autour d'un seul axe, avançant de la sorte le jugement qu'on portera à l'unanimité sur lui après sa mort, s'attribuant, sans attendre que ses contemporains acquiescent, la première place sur le podium du Siècle, discutant juste la photo du finish qui le classe ex aequo avec le plus fabuleux juif de la langue française, Marcel Proust.

En 1937, à l'époque de *Bagatelles*, le génie de Proust est enfin franchement reconnu. Céline est pour sa part pleinement conscient d'avoir enclenché avec le *Voyage* quelque chose d'unique et de proprement scandaleux dans l'histoire de la littérature. Contredisant ainsi le constat d'absolument tous les critiques, il rétorque à Albert Zbinden venu l'interviewer à Meudon vingt

années plus tard que non, *il n'y a pas de différence de style* entre le *Voyage* et *D'un château l'autre*, confirmant cette phrase de Mallarmé, citée par Proust dans *Contre Sainte-Beuve* : « Un critique est une personne qui se mêle de ce qui ne la regarde pas. »

Jusqu'à la fin de sa vie les interviewers tenteront de lui faire avouer que son antisémitisme est la cause de tous ses malheurs, et jusqu'à la fin de sa vie il rétorquera, plus pertinent qu'eux tous, que la meute de ses ennemis ne lui vient strictement pas de ses pamphlets. Il l'écrit très explicitement en préface à une réédition de son grand succès, en 1949.

« Vous me direz : mais c'est pas le *Voyage* ! Vos crimes là que vous en crevez, c'est rien à faire ! c'est votre malédiction vous-même ! votre *Bagatelles* ! vos ignominies pataquès ! votre scélératesse imageuse, bouffonneuse ! La justice vous arquinque ? garrotte ? Eh foutre, que plaiguez ? Zigoto !

« Ah mille grâce ! mille grâce ! Je m'enfure ! fuerie ! pantèle ! bomine ! Tartufes ! Salsifis ! Vous n'errerez pas ! C'est pour le *Voyage* qu'on me cherche ! Sous la hache, je l'hurle ! c'est le compte entre moi et "Eux" ! au tout profond... pas racontable... On est en pétard de Mystique ! Quelle histoire ! »

Céline semble prévoir son destin dans celui de Semmelweis, dont sa thèse de médecine raconte la biographie. Comme Semmelweis est haï par son directeur, le professeur Klin, « un pauvre homme, rempli de suffisance et strictement médiocre », « devenu féroce quand il eut reçu les premières révélations du génie de son assistant », Céline est détesté par la clique de grimauds à la mode pour sa découverte littéraire.

Du coup le succès de Proust lui fait de l'ombre, un des deux grands révolutionnaires romanesques est de trop. Il le dira très simplement à Paulhan en 1951 : « Moi je crois que c'est ça qui m'a aigri de jamais parvenir à être couronné sérieusement ! » Et quand il sera enfin couronné, son entrée dans la Pléiade programmée « entre Bergson et Cervantès par exemple », il déclarera avec une modestie surprenante lors d'une interview : « Proust est un grand écrivain, c'est le dernier... C'est le grand écrivain de notre génération, quoi... »

Pour l'instant, en 1937, pour Céline « Prout-Proust » c'est du vent ; une flatulence, une fausse gloire à ravalier au rang de pet de la littérature, laquelle est, souvenons-nous, une radiographie du monde par défécation acide.

Proust est au pinacle ? Il ne peut s'agir que d'une imposture, écrit Céline dans *Bagatelles*. « Pour parler du maximum, pour bien illustrer les choses, si Einstein n'était pas youtre, si Bergson n'était pas coupé, si Proust n'était que breton, si Freud n'avait pas la marque... on en parlerait pas beaucoup ni des uns ni des autres... ça serait pas du tout ces génies qui font lever le soleil !... Je peux te le garantir bougrement... Le moindre petit pet de Juif ça s'appelle un boum ! »

Un passage de *L'Église* est repris dans *Bagatelles*, où Céline tend un miroir à Yubelblat, le Yudenzweck de la pièce, son patron à la SDN, auquel il fait lire *L'Église*, précisément. Yubelblat se froisse et en vient à réprimander son jeune subalterne, exactement comme dans la pièce. Le jeu de reflets serait parfait entre les

deux œuvres s'il n'y avait (outre une écriture résolument différente, non plus théâtrale feutrée mais délirante exacerbée) une légère distorsion, puisque le reproche d'individualisme fait à Bardamu dans *L'Église* se transforme dans le pamphlet en une véritable leçon de rhétorique juive, laquelle est reliée à la confiscation érotique évoquée plus haut, ou plus exactement à la gestion sadique de la jouissance langagière qu'exploite le directeur juif omnipotent en conclusion des débats ineptes et vains entre les délégués de la Société (« la loi écrasante des Pendules de la Bêtise... ») : « J'organise, Ferdinand, l' "extase" !... C'est après ça qu'ils suffoquent au bout d'une heure de pancrace... de cette ébullition de mots... Je connais le moyen de les faire jouir... Je donne à tout ce bavardage une sorte d' "éjaculation" !... Je l'ai toujours là dans ma poche... dans un petit bout de papier... Au moment où ils en peuvent plus, où ils s'étranglent de confusion, où ils implorent l'atmosphère... Je leur sors mon petit texte... je déplie mon petit bout de papier, une "Résolution" ... retenez ce nom... une "Résolution" . »

Le parallèle avec la fable du philosophe agrégé et du chien en rut est patent. Les juifs assurent la domination planétaire par une traite des styles, ils kidnappent la langue pour en trafiquer les jubilations, ils jugulent la vacuité verbale, ils canalisent la jouissance du discours, ils dérobent l'efficacité guerrière de la prose.

Ferdinand tente de se mettre à l'école juive de la littérature : « À la fin il m'avait dressé, je rédigeais, supermalin, amphigourique comme un sous-Proust, quart Giraudoux, para-Claudé... Je m'en allais circonlo-

cutant, j'écrivais en juif, en bel esprit de nos jours à la mode... dialecticulant... elliptique, fragilement réticent, inerte, lycée, moulé, élégant comme toutes les belles merdes, les académies Francongourt et les fistules des Annales... »

Puis, exaspéré de contenir sa jouissance, il finit par claquer la porte de la SDN : « J'ai perdu un bien joli poste, pour la violence et la franchise des Belles-Lettres Françaises... On me doit une compensation... Je sens que ça vient. »

Proust papillon

La tare principale de ses contemporains, assène Céline, c'est leur impuissance littéraire.

« Frigides sociaux », « artistes du "dissimuler" », fascinés par la prose juive, « la très minusculisante analyse d'enculage à la Prout-Proust, "montée-nuance" en demi-dard de quart de mouche », ils se trouvent incapables de jouir. Les écrivains bourgeois sont « châtrés de toute émotion directe, voués aux infinis bavardages dès la première heure de l'enfance... comme les Juifs sont circoncis, voués aux revendications... Tout cela est biologique, implacable, rien à dire ».

Prose juive et prose française, même rebut : « Le français finement français, "dépouillé", s'adapte merveilleusement à ce dessein. » Ce que Céline décochera dans *Bagatelles* en un raccourci qui va *horriblement choquer* l'antisémitisme de cocktails de ses contemporains : « Racine ? Quel emberlificoté tremblotant exhibition-

niste ! Quel obscène, farfouilleux pâmoisant chiot ! Au demi-quart juif d'ailleurs !... »

L'académisme français est un simulacre ridicule (au Professeur Y : « Ils attifent leurs vieillards en singes pour faire rigoler la Galerie... les Goncourt plus cruels encore les condamnent à n'exister pas... »), orchestré par l'intellectualisme juif : « Les bons rêves viennent et naissent de la viande, jamais de la tête. Il ne sort de la tête que des mensonges. La vie vue par la tête ne vaut pas mieux que la vie vue par un poisson rouge. C'est un jardin à la française. »

Mais en même temps, hypercontradictoirement, le vrai péché de Proust est dénoncé comme *un crime de lèse-majesté* de la langue française. Céline reviendra dans une lettre à Paulhan sur son « franco yiddich tarabiscoté absolument *hors de toute tradition française* », avant de lui reconnaître « un petit carat *de créateur* ce qui est *RARISSIME*, il faut l'avouer ». À quoi comparer cela ? À une œuvre de démolition talmudique du verbe, dit Céline dans une très belle lettre à Lucien Combelle de 1943, métaphore à rapprocher de la putréfaction acide dont j'ai déjà parlé :

« Il est beaucoup ergoté autour de Proust. Ce style ?... Cette bizarre construction ?... D'où ? qui ? que ? quoi ?

« Oh ! c'est très simple ! *Talmudique*. Le Talmud est à peu près bâti, conçu, comme les romans de Proust, tortueux, arabesque, mosaïque désordonnée. Le genre sans queue ni tête. Par quel bout les prendre ? Mais au fond infiniment tendancieux, passionnément, obstinément. Du travail de chenille. Cela passe, revient, retourne, repart, n'oublie rien, incohérent en appa-

rence, pour nous qui ne sommes pas Juifs, mais de "style" pour les initiés! La chenille laisse ainsi derrière elle, tel Proust, une sorte de tulle, de vernis, irisé, impeccable, capte, étouffe, réduit tout ce qu'elle touche et bave – rose ou étron. Poésie proustienne. Quant au fond de l'œuvre proustienne : conforme au style, aux origines, au sémitisme : désignation, enrobage des élites pourries nobiliaires mondaines, inverties, etc., en vue de leur massacre. *Épurations*. La chenille passe dessus, bave, les irise. Le tank et les mitraillettes font le reste. Proust a accompli sa tâche, talmudique. »

L'audacieuse comparaison de Proust et du Talmud n'est pas si folle qu'on l'imagine. Le tout premier mot du Talmud est *Mééimataï*, « À partir de quand » ; c'est en même temps le titre du premier chapitre du premier traité, *Berakhoth*, « Bénédiction », qui s'ouvre sur la suite de la question : « A PARTIR DE QUAND : Doit-on lire le *chemaa* le soir ? »

Le *chemaa* est la célèbre prière (« Écoute Israël... ») de la mélomanie monothéiste, qui place le judaïsme, comme la littérature, dans la sphère musicale de l'âme du verbe, laquelle sphère est, je l'ai dit, le point d'interrogation de la question Temps. Le Talmud, comme la Bible, comme la *Recherche*, et comme l'œuvre de Céline évidemment, est tenaillé par l'ardente question du Temps, de son origine, de son devenir, de ses scansions, de ses rythmes, de ses effets de délire et de joie, de la décomposition aussi, sillage treillissé d'effervescence du Temps enrobant-putréfiant les tressaillements de la chair en tant qu'elle se fait verbe.

Le Temps est l'un des thèmes récurrents de la pensée juive. Dans le Midrash il est invoqué à propos de la Création, laquelle est toujours d'abord littéraire (l'écriture de la Thora) avant d'être génétique (la formation du monde) : comme il y a six matériaux pour bâtir, il y a six « antériorités » du texte sur le monde. Les six jours de la Genèse ne sont plus dès lors un calendrier mais bien la matière pulsatile dans laquelle Dieu burine son œuvre.

« Rabbi Yehochoua ben Lévy a dit au nom de Rabbi Lévy : Qui construit doit se munir de six matériaux, à savoir : de l'eau, de la poussière, du bois, de la pierre, des roseaux et du fer. Et si tu me dis qu'il est riche et qu'il peut se passer de roseaux, ne lui faut-il pas, à lui aussi, un roseau à mesurer, comme l'atteste : "Il avait dans la main un cordeau de lin et un roseau à mesurer" (Éz. 40, 3)? De même, la Thora précède la création du monde, en six types d'antériorités : "avant", "dès l'origine", "depuis toujours", "dès le commencement", "dès les avants" – cette expression comptant pour deux. Ces mots figurent tous dans le passage "YHVH m'a possédée" (Pro. 8, 22). »

On retrouve Ézéchiél, et bien entendu le calame (le « roseau à mesurer ») indispensable à l'arpentage de l'invention... On peut aussi constater que la littérature juive fonctionne également sur le mode de la référence onomastique (le judaïsme n'est en quelque sorte qu'une vaste et géniale mastication de noms!); la différence avec l'antisémitisme est que l'homonymie (« Rabbi Yehochoua ben Lévy », « Rabbi Lévy ») n'est pas ici une fascination mais le fait d'une citation : « au nom de ».

Le crime talmudique de la chenille Proust est ainsi métamorphosé en performance de papillon célinien. Et fidèle à sa logique du face-à-face, Céline lui-même se voit dans *Bagatelles* contaminé (positivement cette fois) de prose juive : « Personnellement, il me sera possible sans doute, de me défendre encore pendant quelque temps, grâce à mon genre incantatoire, mon lyrisme ordurier, vociférant, anathématique, dans ce genre très spécial, assez juif par côtés, je fais mieux que les Juifs, je leur donne des leçons. Cela me sauve. »

Une plume de diamant

Dans une lettre à Hindus, Céline donne une très belle image de son inspiration, laquelle m'a toujours immédiatement fait penser à la fois à sa description de Proust, la talmudique « chenille » térébrante, et à ce vers de terre féerique nommé *chamir* dans le Talmud, grâce auquel le roi Salomon put bâtir le Temple de Jérusalem. Le *chamir*, c'est à la fois le corindon, le « diamant » (comme dans le verset de Jérémie : « Le péché de Juda est écrit avec un burin de fer, avec une pointe de diamant »), et un minuscule vers à l'aide duquel, selon le Talmud, Moïse cisela les pierres précieuses en forme de lettres qui garnissent l'éphod du grand prêtre. Aucun instrument de fer ne devant être utilisé pour tailler les pierres du Temple, Salomon se met à la recherche du fantastique animal en une invraisemblable cavalcade pleine de ruses et de traquenards, de sages, de bêtes et de démons...

« La plume est un scalpel de mage... », écrit Céline dans *Maudits soupirs*; et à Hindus : « Je n'éprouve aucun mal à concevoir un roman et toujours "j'obéis" au même procédé – Je ne bâtis pas de plan – Tout est déjà fait dans l'air il me semble. J'ai ainsi vingt châteaux en l'air où je n'aurai jamais le temps d'aller – Mais ils sont complets *tout y est* – Ils m'appartiennent – *Seulement* – Il y a un *grave, très grave* SEULEMENT... Que je m'approche de ces châteaux, il faut que je les libère, les extirpe, d'une sorte de gangue, de brume et de fatras... que je burine, pioche, creuse déblaye toute la gangue, la sorte de coton dur qui les emmaillote, mirage, fouille, puis ménage – Ainsi *Voyage*, ainsi *Mort*, ainsi *Guignol's*. »

« Tout est écrit déjà hors de l'homme dans l'air », continue-t-il. Telle est précisément l'invention la plus audacieuse de la mystique juive. « Le monde est fait pour aboutir à un beau livre », déclarait Mallarmé, et Céline en écho, dans l'admirable *Normance* : « Un Déluge mal observé c'est toute une Ère entière pour rien!... toute une humanité souffrante qu'a juste servi les asticots!... Voilà le blasphème et le pire! Gloire à Pline! » Le judaïsme avance la même vision tout en la radicalisant. Le monde n'est pas seulement au service de la littérature, fait pour aboutir à un livre, mais il est déjà depuis toujours et à jamais embouteillé dans le plus beau des livres qui soit au monde. L'Homme est le héros picaresque d'un roman écrit hors de lui et avant lui. Dieu créa le monde en prenant le Temps comme tuf fatal, la lumière comme étoffe de feu et la Bible pour modèle, avant de la dicter à Moïse afin qu'il la

retranscrive tout en la brisant, et l'enseigne à son peuple. L'écrivain par conséquent ne crée rien de nouveau vraiment, il est lui-même personnage du roman le plus audacieux de tous les temps. Il doit se faire « terrassier des ondes », archéologue spirituel de textes enfouis au ciel, mage au scalpel, magicien à la plume de diamant. « Tout est écrit », littéralement, « et l'on vient trop tard »... Vivre, ce n'est que citer la Bible. Écrire, cela revient à l'interpréter. La stylistique est une métaphysique, et l'invention une affaire de foi.

Rachi chinois

Dans l'enregistrement de 1957, Céline vante les grandes civilisations qui ont su changer de style, les civilisations « disparues oubliées... que ce soit les Sumériens... que ce soit les Araméens... toutes ces civilisations, il y en a quarante ou cinquante, entre le Tigre et l'Euphrate... qui ont eu des poètes... qui ont eu des écrivains... qui ont eu des législateurs... ».

À notre époque, quelle civilisation a accompli le tour de force de « taper dans sa langue » ? Les Chinois, les avinés de la dernière page de *Rigodon*, « parce que vous savez que la langue chinoise est une langue très complexe, qui était comprise grâce à des artifices par une certaine secte ».

Comment ne pas sourire en entendant Céline hésiter un long instant avant de prononcer le mot « Chinois ». Se pourrait-il que ces Chinois-là ne soient pas si chinois ? Que leurs chinoiseries se soient toutes dérou-

lées en une vaste boucle à travers « Tigre et Euphrate » depuis Ur, chez les Sumériens, jusqu'à Babylone, chez les Araméens ? Que les Chinois de Céline, loin d'avoir disparu, aient au contraire mystérieusement échappé à toutes les entreprises séculièrement tenaces de les faire s'évanouir ? Qu'ils n'aient jamais cessé de briser leur Livre saint comme une Grande Muraille d'aérolithes rutilants risquant constamment de se vitrifier en « gigantesque Tour de Blabla » (Philippe Sollers) ? Que leur taoïsme se soit éployé hélicoïdalement en sa propre perpétuelle hérésie adorée, dispersé en une immense bibliothèque magique de savants commentaires, gloses philosophiques, calculs mystiques et infinis tripatouillages de rituels ?

« Faut beaucoup de foi pour changer une langue... », dit doucement Céline plus loin dans l'enregistrement. Cette phrase capitale a été carrément oblitérée dans la retranscription de l'interview. Censure logique prolongeant l'omission de Céline lui-même. Car qui a eu plus de foi dans le démolissage de sa langue que les juifs (songez à Babel, au bris des Tables de la Loi...) ? Ils n'avaient pas attendu Céline, ni Proust, pour recevoir des leçons de « chant intime » et de « profondeurs pétillantes » : ils avaient l'extraordinaire Rachi, celui que Rabbi Haïm Benathar nomma « la lumière des yeux de tout Israël », né en 1040, mort en 1105, à Troyes, en Champagne, vigneron de son état.

« Comme le propriétaire du figuier connaît l'époque propice à la récolte des fruits et les cueille au moment de leur maturité, ainsi Dieu connaissait le moment de Rachi et l'enleva en son temps pour le faire entrer dans

l'Académie Céleste », écrit un anonyme après la disparition du plus fameux des rabbins du Moyen Âge, dont l'influence a rayonné sur tous les commentateurs suivants, juifs et chrétiens.

Sans l'exégèse de Rachi, acronyme de Rabbi Shlomo Itsh'aki, le Talmud conférerait en comparaison à *Finnegans Wake* l'exotérisme d'un roman de gare. Son œuvre a « supplanté largement tous les commentaires antérieurs et découragé toute tentative ultérieure parallèle, tant il était évident qu'il avait atteint le summum de ce qui était humainement réalisable dans ce genre » (Ernest et Michel Gugenheim, article « Rachi », *Encyclopaedia Universalis*).

Sa méthode ? Non pas la glose au sens classique, mais le saupoudrage explicatif interne ductile continu, sous la forme de parenthèses insérées dans le corps du texte, « déployant la phrase talmudique mais sans la dénaturer, lui conservant ainsi son caractère si profondément oral ». Et sans doute n'est-ce pas entièrement un hasard si le premier chrétien à s'en inspirer et à le traduire en latin, au XIV^e siècle, se nommait Nicolas de la Lyre.

Rachi emporte le débutant talmudiste dans son « métro émotif » à travers les vingt tomes du second grand chef-d'œuvre du judaïsme. Le lecteur n'a qu'à se laisser conduire, « quelqu'un lui lit dans la tête !... » (explique Céline de lui-même au grotesque Professeur Y), ou plus prosaïquement, « le commentaire devance les questions qui, au fur et à mesure, viennent à l'esprit du lecteur : celui-ci se laisse ainsi guider et, presque inconsciemment, s'initie à la dialectique talmudique » (E. et M. Gugenheim).

En même temps le génie de Rachi ne se borne pas à celui d'un vulgaire vulgarisateur. Il y a une face hyperelliptique, d'un ésotérisme quasi mystique dans le style de Rachi. « La goutte d'encre qui a séché sur la plume de Rachi contient plus de sagesse que l'océan ne contient de vagues », dit un proverbe. Ses successeurs discutent sans fin la place d'une lettre ou d'un mot du Maître dans son Commentaire de la Bible. Rachi, c'est tout à la fois le super saint Augustin, l'extra saint Thomas d'Aquin, l'hyper Duns Scot, le turbo Tertullien, l'ultra saint Jérôme, l'Origène génial, le grandiose Grégoire le Grand, le bath Bède le Vénérable... Rachi, le très célinien Chinois.

Je prends dans ma bibliothèque l'un des cinq tomes bilingues du Pentateuque, avec le Commentaire de Rachi à chaque page. Je pose le gros volume à la couverture de cuir beige sur mon bureau, je l'ouvre au hasard, j'observe le tracé si particulier du texte de Rachi sous les deux colonnes du texte biblique, en hébreu et en araméen, cette écriture distordue lettre à lettre comme par un ferronnier maniaque, sténographie cunéiforme, goutte à goutte comprimé d'encre noire, extraite en cursive du calame pressé tel un fruit juteux sur le parchemin directement en forme de lettres, comme par miracle, avec pour assaisonnement les fameux *leazim*, les « étrangetés », ces termes de vieux français dont Rachi pimente son hébreu afin d'expliciter certains passages, gondolés dans son alphabet si familier et typique à la fois qu'on lui a donné son nom, *le Rachi*, comme on dit l'elzévir, le garamond...

Le roman contre le réel

Il est un académisme de la morale comme il y a un académisme du style. En témoigne le plus célèbre rhétoricien du XIX^e siècle, celui dans le manuel duquel ont appris à rédiger Baudelaire et Flaubert, Rimbaud et Mallarmé, Proust sans doute et peut-être Céline : Pierre Fontanier.

Que disent par exemple ses *Figures du Discours* de l'hyperbole, figure célinienne s'il en est (et biblique et talmudique : le Talmud annonce explicitement dans le traité *Tamid* : « La Thora utilise l'hyperbole, les prophètes et les sages aussi »)?

« L'*Hyperbole*, pour être une beauté d'expression et pour plaire, doit porter le caractère de la bonne foi et de la franchise, et ne paraître, de la part de celui qui parle, que le langage même de la persuasion. Ce n'est pas tout, il faut que celui qui écoute puisse partager jusqu'à un certain point l'illusion, et ait besoin peut-être d'un peu de réflexion pour n'être pas dupe, c'est-à-dire pour réduire les mots à leur juste valeur. Tout cela suppose que l'*Hyperbole*, en passant la croyance, ne doit pas passer la mesure ; qu'elle ne doit pas heurter la vraisemblance, en heurtant la vérité. »

Et de cette figure qui est comme le condensé de la littérature et la fiction en soi, la métaphore ? « L'essentiel est de savoir apprécier une *métaphore*, c'est-à-dire de savoir juger si une métaphore est bonne ou mauvaise, de bon ou de mauvais goût : car, s'il n'y a pas de

figure qui soit plus belle, plus riante, ni qui répande plus de charme dans le discours, quand elle réunit toutes les conditions nécessaires, il n'y en a pas non plus dont on puisse plus abuser, ou dont l'abus produise un plus mauvais effet. Or, quelles sont les conditions nécessaires de la *Métaphore* ? Il faut qu'elle soit *vraie* et *juste*, *lumineuse*, *noble*, *naturelle*, et enfin *cohérente*. »

Le style, autrement dit, pour avoir ses charmes, ne doit pas ensorceler. L'écriture se doit à la vérité. « Il faut qu'elle soit vraie et juste, lumineuse, noble, naturelle, et enfin cohérente. »

Qu'ont reproché en conséquence tous les moralistes de « l'Agadémie » (Céline à Paulhan) de toutes les époques à tous les grands écrivains ? D'être faux et injustes, sombres, ignobles, dénaturés et incohérents.

C'est en revanche en vertu de son altruisme, désireux comme tant d'autres de régler une bonne fois le problème de l'antisémitisme, qu'un prêtre italien du XIX^e siècle, l'abbé Chiarini, intéressé à la très morale *Réforme des Israélites de tous les pays d'Europe*, proposait de provoquer le jaillissement de la vérité comme on perce un abcès en rendant l'étude du Talmud obligatoire, « afin de faire éclater au grand jour ce chaos informe, ce réceptacle d'erreurs et de préjugés où viennent se presser tous les rêves du fanatisme en délire » (cité par Léon Poliakov).

On retrouve cette même vésanie rationaliste dont faisait preuve déjà le plus fameux philosémitisme des Lumières, l'abbé Grégoire, vilipendant « cette espèce

pratiquent quotidiennement et minutieusement dans leur littérature depuis plus de vingt siècles : « Dieu est dans les détails ») dans quelle concurrence littéraire effrénée Céline s'est lancé, plus encore peut-être qu'avec l'œuvre de Proust : « J'ai la dent!... Une dent énorme!... Une vraie dent totalitaire!... Une dent mondiale!... Une dent de Révolution!... Une dent de conflagration planétaire!... De mobilisation de tous les charniers de l'Univers! Un appétit sûrement divin! Bible!... »

En résumé, l'écriture se doit à la vraisemblance, au naturel, à la logique, à la morale, à la cohérence, en un mot l'écriture se doit d'être réaliste, disent les académiciens.

L'écriture se doit à la dénonciation du mensonge qu'est le réel, rétorquent les écrivains. Nietzsche : « Un artiste digne de ce nom est séparé du réel de toute éternité. » Ou Artaud, qui savait de quoi il parlait : « La vie, toute la vie est un coup monté. »

Si le réel est une vaste supercherie, cette supercherie exècre cependant qu'on le lui fasse remarquer; elle en devient assassine jusqu'au délire, et c'est ainsi qu'on peut le mieux expliquer l'antisémitisme, délire du réel horrifié par ce qu'en révèle la Bible.

Or ce n'est pas en disant le mensonge qu'on le dénonce – ce serait demeurer dans une logique réaliste –, c'est en le « transposant », en le stylisant, en le romançant, en le délirant, en le littérisant. Telle est en un mot la croyance *rhétorique* radicale de Céline, qu'il ne cessera d'assener jusqu'à *Rigodon*.

L'écrivain est en guerre contre la réalité. « Merde

pour la réalité », écrit-il à Hindus de Copenhague en 1947. Les pamphlets ne se placent pas davantage sur le plan du réel que les romans, ils ne concurrencent pas la réalité, ils la disloquent. D'où cette révélation, dans la fameuse lettre sur Proust et le Talmud, qui avoue comme l'ennemi de Céline n'est pas le judaïsme en soi, mais le mensonge idéologique qu'il croit y percevoir (il reviendra très vite sur cette erreur) : « Vous me pensez obsédé? Mon Dieu, non! Le moins du monde! Vive Proust! Vive le Talmud! Si vous voulez. Ils ne sont pas indifférents. Loin de là. Je suis prêt à reconnaître le génie talmudique. Cent mille preuves, hélas! La dissimulation, la supercherie, seules, me blessent. »

Au cœur de l'antisémitisme gît une foi folle en la réalité, symptôme d'une idolâtrie athée en lutte contre la fiction du Texte qu'elle abhorre – dont l'impureté l'insupporte. Anecdote de Chamfort : « On parlait à l'abbé Terasson d'une certaine édition de la Bible, et on la vantait beaucoup. "Oui, dit-il, le scandale du texte y est conservé dans toute sa pureté." »

L'une des plus fulgurantes leçons du Nouveau Testament est précisément de faire ressortir la vérité à la fiction, et de n'accepter de la livrer qu'autant qu'elle se réfracte en paraboles... On peut considérer l'Évangile en ce sens (au sens où Proust dit du porche de la cathédrale d'Amiens qu'il est « "La Bible" en pierre ») comme un midrash de quelques prophéties d'Isaïe et de Jérémie, et voir dans les mystérieuses paraboles du Christ la part la plus pleinement juive de sa parole.

Céline reprendra à plusieurs reprises le vieux blâme antijudaïque : « La Bible nous trompe! » Reproche qui

reparaît régulièrement dans la bouche de tel ou tel âne d'athée s'offusquant de la malédiction d'Ève – signe supposé de la misogynie de Dieu; de la destruction de Sodome – signe de l'homophobie de Dieu; de l'élection d'Israël – signe du favoritisme de Dieu; de la loi du Talion – signe de l'atroce dureté de Dieu, etc.

Le vieux soupçon en un mot que la Bible puisse dire tout autre chose que la vérité, que la Bible, plus exactement, délivre une vérité qui ne colle pas à la réalité. Accusation antilittéraire par excellence : on en veut à la Bible d'être un roman.

Dans *Normance*, deuxième tome de la trilogie féerique (*Féerie pour une autre fois*, *Normance*, *Maudits soupirs pour une autre fois*), livre magnifique quoique boudé, vrai *Guernica* de la littérature où Céline peint une apocalyptique attaque aérienne, le problème de la véracité biblique est crûment posé lorsque Ferdinand compare le déluge de feu qui s'abat sur la Butte avec celui classique immense et liquide de la Genèse : « Je vous raconte les choses telles quelles... ça a pas pris une minute... ça a duré depuis sept heures, depuis le moment de mon malaise... combien a duré le grand déluge ? sept ans ? sept jours ? personne sait bien... Noé, en tout cas, s'est sauvé ! et sa famille !... je le hurle à Lili... “Noé ! Noé !”... je suis pas louf du tout ! je me comprends !... je serais pas étonné que Jules survive ! qu'a rien de Noé ! ivrogne, c'est tout... et puis c'était des eaux le Déluge !... tandis qu'à présent c'est du feu ! des écharpes de toutes les couleurs ! et des colombes de shrapnels plein les ouragans ! Bible as-tu menti, nom de Dieu ? je me demande... »

La différence entre Céline – ou Sade d'ailleurs – et les athées véritables, c'est qu'il œuvre lui-même au cœur d'une fiction délirante (y compris dans les pamphlets) qui subvertit par avance toute interprétation réaliste, philosophique, sartrienne, à messages, à « idéas », de ce qu'il énonce. « Je laisse les *idéas* aux camelots ! toutes les *idéas* ! aux maquereaux, aux confusionnistes !... » (*Professeur Y*)

L'idéolochie

Dans *Bagatelles*, un drôle d'aveu : « [Les Juifs] ne me gênent personnellement qu'un petit peu, presque pas. Il s'agit d'un conflit tout à fait “idéolochique”. »

Ce contre quoi toute l'œuvre de Céline va s'attaquer, ce qu'il va s'acharner à subvertir du *Voyage à Rigodon*, en passant par *Mea culpa* et *Bagatelles pour un massacre*, c'est l'idéologie en soi, la falsification au cœur de la langue, le verbe qui s'érige vérité en tâchant positivement de forclorre la chair dont il advient.

L'« idéolochie », c'est la chair conchiée par les idées – autrement dit ce qui dans le corps avec le temps tourne au déchet et qu'entend nier le Discours en son vieux rêve babélien d'intemporalité de la langue.

Racontant sa visite de l'hôpital des maladies vénériennes de Leningrad, dans un des passages les plus étourdissants de *Bagatelles*, Céline, vitupérant l'immense supercherie marxiste comme il l'a déjà fait dans son premier pamphlet, le très pertinent (et quasiment dénué d'antisémitisme !) *Mea culpa*, Céline donc décrit

la misère d'une société dévastée par la mascarade idéologique et sexuelle, tout en reconnaissant sa fascination pour les corps pourris par le temps :

« Toutes les têtes du cauchemar, je veux dire les expressions de ces malades... les grimaces de tous ces visages, ce qui émanait de ces âmes, non de la pourriture bien sûr, viscérale ou visible, pour laquelle je n'éprouve, on le pense, aucune répulsion, et tout au contraire un réel intérêt. Cependant le mélange de tant de hideurs... c'est trop!... »

Du coup la « ruminant déliant, funèbre » des grands auteurs russes n'est plus un mystère d'inspiration : « Ce prodige devient compréhensible, le sortilège s'explique sans peine après quelques jours de Russie... On conçoit parfaitement ce déchirement, ce suintement, cette dégoulinade douloureuse de toutes ces âmes, comme autant de niches pourries sur les os d'un chien famélique, battu, perclus, condamné. »

Il ne faut pas oublier deux expériences majeures dans la vie de Céline, deux descentes successives dans l'Enfer mensonger des corps tараudés par leur propre discours, et qui abreuveront son stylographe jusqu'à son dernier souffle :

L'insensée boucherie de la Grande Guerre, d'abord, bien sûr; la misère de l'urbanisation planétaire, ensuite, la décrépitude globale des banlieues qu'il a parcourues en quête d'une médecine sociale à inventer. Ainsi le docteur Louis Destouches écrit-il dans une communication contemporaine du *Voyage* : « Dans la médecine pratique nous découvrons que la majorité des malades aiment leurs maladies. Qu'ils la choyent et s'en font

une auto-punition permanente qui répond exactement à un instinct social profond et bien découvert et mis en valeur par la psychanalyse. »

Et en note il ajoute : « Il en est peut-être des vérités sur la maladie, tuberculose, syphilis, etc., comme des vérités sur la guerre. Elles provoquent plus de vocations que de dégoût. Le résultat est bientôt une horrible attirance. Envie chez l'homme latente de tuer et d'être tué. Provocations. C'est un fait que les prostituées sont heureuses et fières d'attraper la syphilis, les souteneurs aussi. C'est un titre de martyr social, donc une gloire et une absolution. C'est un rachat. Crime et châtiment dans la pratique. »

Ainsi ce que préfère Céline, dans la *Recherche*, c'est le passage sur la maladie de la grand-mère. Il le dit à Combelle dans sa lettre, il le redit à Hindus en 1947 : « Proust périssait de ses poumons – Il en finit par parler assez joliment de sa grand-mère. Ce coin est réussi, c'est le meilleur de son œuvre. »

Si Proust est un grand écrivain, c'est parce qu'il est malade des poumons, de ces poumons d'où sort tout naturellement et aisément la parole – le « blabla » – chez le reste de l'espèce humaine. On voit que le putsch langagier de Céline est autrement plus subtil qu'une vulgaire immixtion du langage parlé dans l'écrit, comme bredouillent les ânes. « En réalité il y a peu d'éclairs dans le langage parlé », écrit Céline à Hindus. Quant à Proust, le moins parlant, le moins communiquant, le moins coulant de tous les écrivains (Baudelaire : « Le style coulant, horreur... »), quelle est la conséquence directe de son asthme intense ? Un *purple*

passage sur le corps malade et agonisant de sa grand-mère, c'est-à-dire de sa mère taradée d'emblée par le Temps, expérience intensément littéraire de la temporalité accélérée dans un corps jusqu'à le vieillir en direct, « sur place », qu'on retrouve sous une forme semblable chez Homère et Kafka (Ulysse de retour à Ithaque, Jérémie dans *Le Château*), et que Céline observera également dans *Rigodon*, en sa négation suprême qu'est la photographie, en quoi se pétrifie le narcissisme intemporel des corps (la photo est « frigide », dit-il dans le *Professeur Y*).

« Ah, l'exaspérante habitude qu'ont les vieillards de se faire reluire avec leur jeunesse, leurs plus petites insignifiances, pipis de travers, coqueluche en nourrice, leurs langes souillés... moi qui les vois là tous les jours dans mon journal habituel, photographiés dos, faces, profils, si contents d'eux, tout en viande blette, fanons, temporales comme ça en déroute si mûrs pour les vivisections et si heureux d'être si gâtés, vedettes aussi admirées que le Kidnappeur de la rue Torchon et la superstar Brillantine... formidables Gouverneurs de ci... fantastiques maréchaux du Vent... je les enverrai tous au marbre, nous présenter bien leur bazar pinéal, pancréas, prostate, qu'on voie comme est fait l'évidé bavard, son vrai de vrai soi, nature... »

Si l'œuvre célinienne est bien une « chronique » (le mot – de Céline – est un titre biblique, soit dit au passage), ce n'est pas en tant qu'elle décrirait une période particulièrement remuante de l'Histoire, mais en ce qu'elle transmute en style les trémulations du Temps lui-même, Chronos en vadrouille grenailant les corps des guignols par myriades.

Le roman contre la romance

L'idéologie est un raidissement contre la littérature, cette subversion temporelle du corps qui trahit la fausse vérité désincarnée du verbe; l'idéologie est une dissimulation organisée dont Céline traque les ruses, comme dans son très incongru discours sur le chantre du naturalisme social, son *Hommage à Zola* : « Nous voici parvenus au bout de vingt siècles de haute civilisation et, cependant, aucun régime ne résisterait à deux mois de vérité. Je veux dire la société marxiste aussi bien que nos sociétés bourgeoises et fascistes. L'homme ne peut persister, en effet, dans aucune des formes sociales, entièrement brutales, toutes masochistes, sans la violence d'un mensonge permanent et de plus en plus massif, répété, frénétique, "totalitaire" comme on l'intitule. »

Ce mensonge, quel en est le contenu ? Il s'agit essentiellement, je l'ai dit, d'une religion de l'intemporalité, un désir fervent de tuer le Temps, accompagné par conséquent d'une sourde fascination pour la mort, en ce qu'elle seule est censée mettre un terme à la fluidité du Temps et rendre ainsi la Communauté immortelle. L'immortalité est une vitrification de l'éternité. Paradoxalement, la mort seule est immortelle; se rêver immortel revient donc à se sentir investi par la mort d'une mission d'annihilation du Temps.

Les vraies vedettes ne sont pas les romanciers mais les chantres de la romance, les messagers momifiés du

mensonge, les *idoles* populaires (au sens le plus crucialement biblique) de l'intemporel amour, celui qui rime avec toujours : « Ils ont l'Espèce avec eux! toute l'Espèce! troubadours à la Reproduction! Printemps 365 jours par an!... un chansonnier de l'Amour vaut son poids de sperme!... » (*Professeur Y*)

Céline aussi a écrit des chansons. Elles ne parlent pas d'amour, on s'en doute, mais de mort, de vengeance, de vermine, de cimetière (*Règlement*), et de « Katinka la putain Celle qui n'aime le matin À l'aube grise! Crève le grain Ni mon cœur fidèle ni les roses ».

Il existe au cœur de l'espèce humaine, figée dans sa propre momification reproductive, une sourde rancœur contre qui se proclame porte-parole de l'éternité, de la mobilité infinie du temps et de son passage acide et jouissif en travers des corps. Céline et sa conception de l'écriture comme processus de décomposition révélatrice du mensonge humain ne pouvaient qu'être haïs.

Or, tout cela, *Céline le sait*, Céline le dit. Il reprend dans *l'Hommage* sa vieille conviction de cuirassier et de médecin, l'amour que les hommes ont de la mort, en y ajoutant un nouveau trait, celui du simulacre stylistique, ce qu'il appelle ici le « tropisme secret et silencieux » (faut-il rappeler que le terme biologique de *tropisme* tire sa racine du mot *trope*, qui est l'élément fondamental de la rhétorique?) : « Le goût des guerres et des massacres ne saurait avoir pour origine essentielle l'appétit de conquête, de pouvoir et de bénéfice des classes dirigeantes. On a tout dit, exposé, dans ce dossier, sans dégoûter personne. Le sadisme unanime actuel procède avant tout d'un désir de néant profondé-

ment installé dans l'homme et surtout dans la masse des hommes, une sorte d'impatience amoureuse, à peu près irrésistible, unanime, pour la mort. Avec des coquetteries, bien sûr, mille dénégations; *mais le tropisme est là, et d'autant plus puissant qu'il est parfaitement secret et silencieux.* »

C'est Céline qui souligne. On est un brin stupéfait de lire ici une interprétation si pessimiste et lucide de la part du même homme qui va bientôt, à ce qu'il prétendra ensuite, appeler ses contemporains à militer activement contre la guerre, comme un vulgaire idéologue qu'il n'est pourtant pas.

Car à la grande différence des écrivains ordinairement antisémites, Céline perçoit l'immensité du mensonge idéologique. Cette vision fondamentale, lors même qu'il se laissera aller à l'ivresse du délire, lui assurera toujours une sorte de bouée d'ancrage grâce à quoi il échappera par exemple à la collaboration active, et qui lui permettra aussi de réinterpréter à la fois son propre délire – détourné en énergie prosodique – et le délire parallèle de l'époque – détourné en furie proprement antilittéraire, « l'hostilité du monde entier », dit-il à Zbinden, persécutant son génie d'écrivain.

Cette torsade unique dans l'histoire de la littérature est à l'œuvre dès *Mea culpa*, consacré exclusivement à la conviction que le mensonge est constitutif de l'espèce humaine. Elle revient dans *Bagatelles*, et, au cœur même de *Bagatelles*, par le biais de la distorsion qu'impose le face-à-face, cette conviction commence, à côté de la théorie délirante du complot juif, à revêtir une moire plus spécifiquement esthétique, très littéraire.

En exergue d'un chapitre, Céline détourne une citation d'Isaïe, qui évoque précisément la putréfaction, laquelle dans le judaïsme est souvent associée à la résurrection. Or, comme contaminé par la colère divine à l'encontre des idolâtres, Céline énonce sa propre réévaluation actualisée de l'idolâtrie : « Ce n'est plus aux artistes inouïs, aux génies sublimes que s'adressent nos timides prières... nos ferveurs brûlantes... c'est aux dieux, aux dieux des veaux... les plus puissants, les plus réels de tous les dieux... Comment se fabriquent, je vous demande, les idoles dont se peuplent tous les rêves des générations d'aujourd'hui ? Comment le plus infime crétin, le canard le plus rebutant, la plus désespérante donzelle, peuvent-ils se muer en dieux ?... déesse ? recueillir plus d'âmes en un jour que Jésus-Christ en deux mille ans ?... Publicité ! Que demande toute la foule moderne ? Elle demande à se mettre à genoux devant l'or et devant la merde !... Elle a le goût du faux, du bidon, de la farcie connerie, comme aucune foule n'eut jamais dans toutes les pires antiquités... Du coup, on la gave, elle en crève... Et plus nulle, plus insignifiante est l'idole choisie au départ, plus elle a de chances de triompher dans le cœur des foules... mieux la publicité s'accroche à sa nullité, pénètre, entraîne toute l'idolâtrie... »

N'était la conclusion du passage concernant les « Juifs effrontés aux ficelles », on ne peut que saluer la modernité de l'idée qu'« on fabrique un Joseph Staline comme une Joan Crawford », que l'idéologie la plus tyrannique comme la plus démocratique participent d'un même culte de l'image, un même cinéma qui ne

repose pas tant, dans le cas de la dictature, sur la cruauté réelle ou la malfaisance profonde du tyran, que sur la propension de ses sujets à s'asservir à son image, à l'image d'eux-mêmes qu'il veut bien leur délivrer.

Il ne s'agit évidemment pas ici de remettre en question la grandeur du principe démocratique mais simplement de nuancer sa tangibilité. La démocratie ne réside pas dans ses discours – puisque la langue est en soi une supercherie – mais dans les gestes, et si malgré tout Joan Crawford n'est pas Joseph Staline, c'est en ce qu'elle n'a jamais forcé personne, colt sur la tempe, à aller voir ses films.

Grosso modo, on trouve dans *Bagatelles*, mâtinés d'antisémitisme, les linéaments d'une théorie (au sens étymologique d'une observation et d'un cortège dansant) du mensonge qui prendra son véritable envol dans les *Entretiens avec le Professeur Y*, où Céline noue dans une gerbe génialissime à la fois ce qu'il nomme le « chromo », le goût spontané du faux, et l'hostilité universelle envers son invention stylistique qui le place au même rang que Van Gogh, Aristophane, les impressionnistes, Pascal, Harvey, Galilée...

« Le faux triomphe ! la publicité traque, truque, persécute tout ce qui n'est pas faux !... le goût de l'authentique est perdu !... j'insiste ! j'insiste ! observez !... regardez autour de vous !... vous avez quelques relations ?... des gens capables... je dis capables : qu'ont la fortune ! qui peuvent s'acheter femmes, tableaux, bibelots !... eh bien, vous les verrez toujours invinciblement, ces gens capables, se ruer sur le faux ! comme le cochon pique à la truffe... Kif, le prolo, remarquez !... lui, c'est l'imita-

tion du faux!... il se paye l'imitation du faux!... le "chromo" retouché!... »

Comme les juifs sont persécutés au nom d'un Livre qu'ils ont gracieusement offert à leurs ennemis – ce que Nietzsche dans un passage flamboyant d'*Aurore* qualifie de « bouffonnerie philologique inouïe sur l'Ancien Testament » –, de même l'écrivain « authentique » est persécuté en raison de ce qu'il offre à ses contemporains, et qu'ils tentent de lui « escamoter sous son nez » (Nietzsche) : « L'écrivain qui se met pas brochet, tranquillement plagiaire, qui chromote pas, est un homme perdu!... il a la haine du monde entier!... on attend de lui qu'une seule chose, qu'il crève pour lui secouer tous ses trucs!... le plagiaire, le frauduleux, au contraire, rassure le monde... il est jamais si fier que ça le plagiaire!... il dépend entièrement du monde... on peut lui rappeler, pour un oui ou un non qu'il est jamais qu'un jean-foutre... vous saisissez?... je peux pas vous dire, moi, en personne, combien de fois on m'a copié, transcrit, carambouillé!... un beurre!... un beurre!... et fatalement, bien entendu, par les pires qui me calomniaient, harcelaient les bourreaux qu'ils me pendent!... ça va de soi!... et depuis que le monde est monde!... »

Moïse à Mériba

Il reste à expliquer comment une vision aussi subversive, aussi prophétique – au sens biblique où le temps se fait style –, aussi lucidement juive, a pu se

combiner un moment avec le plus antique et grossier artifice de tous les âges, le ronronnement antisémite.

Inutile de préciser que ma lecture de Céline, estampillée du sceau talmudique – dont la devise, inverse d'une formule de Lacan, est : la lettre précède l'être –, m'empêche de considérer trop sérieusement les explications sociologiques usuelles rappelant l'antisémitisme petit-bourgeois des parents de Céline, ou bien ses déboires biographiques, ou encore les interprétations psychanalytiques, fort intéressantes mais qui demeurent extérieures à la littérature, et en réalité permettent de conclure à peu près n'importe quoi de n'importe qui (du genre : Moïse était égyptien, etc.).

J'ai déjà donné une partie de la réponse dans ce que j'ai appelé le face-à-face entre Céline et Proust, et plus généralement entre Céline et le judaïsme. Consciemment ou non (cela est de peu d'importance en réalité), Céline a ressenti la subversion judaïque de la langue comme concurrente à sa propre entreprise de démolition.

D'ailleurs lorsque Albert Zbinden, dans l'interview de Meudon, lui pose la question de son antisémitisme, Céline se met à comparer les « sémites » à d'autres « sectes » plus ou moins injustement persécutées (il reste évasif : « Faudrait qu'on me prouve que je me suis trompé... »); il a en quelque sorte été aux juifs, dit-il, ce que Louis Quatorze fut aux jansénistes, Louis Quinze aux jésuites, Philippe le Bel aux templiers...

L'exemple de Philippe le Bel est fort édifiant. Il avait été refusé dans l'Ordre et déclencha, le vendredi 13 octobre 1307, à l'aube, le carnage que l'on sait,

lequel ne prit fin qu'au soir du 18 mars 1314, lorsque le dernier grand maître, Jacques de Molay, et le commandeur de Normandie furent brûlés vifs dans un endroit nommé... l'île aux Juifs!

Je n'ai pas non plus pour ma part employé l'expression de *face-à-face* au hasard, on s'en doute. L'antisémitisme de Céline, eh bien c'est le péché de Moïse, celui qui valut à ce prophète inégalé, ce bègue expert en tabassage de langue, cet homme « que l'Éternel connaissait face à face », de ne pas pénétrer en terre promise. Pourquoi un tel saint connut-il un tel châtiement? Pour quelle effroyable faute? Pour avoir tué un Égyptien, répudié sa femme, brisé les Tables, monopolisé le pouvoir? En tout cela Moïse ne pécha point, répètent les Écritures. Sa seule faute fut, pour abreuver ses ouailles, de *frapper* le rocher auquel Dieu lui avait ordonné de *parler*!!! Or l'eau c'est la Thora, enseigne le Talmud, et Dieu est un rocher, déclare le psalmiste. Ainsi, comme Moïse, Céline s'est attaqué à la source même où il puisait l'élan de son voyage. Et comme pour Moïse, le fait de frapper n'a pas empêché l'eau de sourdre.

La vitre du taxi

La vraie différence entre Moïse et les autres prophètes tient selon le Talmud dans la vision qu'ils avaient de Dieu. L'un voyait le Seigneur à travers une vitre transparente, tous les autres à travers un miroir brouillé (traité *Yebamoth*, 49b).

Si l'on était capable de relativiser suffisamment les choses (la relativisation absolue est un talent tout particulièrement talmudique), on pourrait comparer l'antisémitisme de Céline à l'ouverture et à la fermeture d'une autre vitre, dans un taxi pris en commun par Proust et Joyce en mai 1922. Quand deux solitudes géniales se trouvent en présence l'une de l'autre, il ne peut se produire que de maladives maladresses, des gaffes gourdes, comme autant d'étincelles.

L'image du taxi de Proust et Joyce n'est pas aussi gratuite qu'elle paraît, pour décrire la conjonction entre Céline et son antisémitisme. Céline a réellement fermé la vitre de sa fièvre antisémite – dans le taxi littéraire qui l'emmenait avec le Talmud –, tout en continuant de regarder au travers. Céline n'a pas cessé d'être antisémite par remords, ou refoulement, mais par interprétation; il a fait subir un tour supplémentaire à l'hélice de son art poétique né avec le *Voyage*, réinterprétant sa position d'écrivain et celle du monde (autres écrivains et public confondus) par rapport à l'antisémitisme, à travers la grille (ou la vitre) de l'antisémitisme, devenant ainsi le juif de ses ennemis – y compris de ses ennemis juifs –, pour des raisons radicalement littéraires, ces mêmes raisons qui meuvent les antisémites. L'antisémitisme est une haine de la Bible, et Céline s'est placé dans la position biblique – entendez : substantiellement littéraire – d'être haï par les antisémites, c'est-à-dire le monde entier... On ne répètera jamais assez que cela est absolument unique dans l'histoire de l'antisémitisme.

Que Céline ait été conscient de cette spirale ou non

n'a pas d'importance. Je ne traite pas ici d'une pensée de Céline mais de son inspiration, au sens biblique, c'est-à-dire prophétique et musical. « Le désir est une compréhension aveugle », écrit Proust dans *Contre Sainte-Beuve*. C'est un autre bon moyen de qualifier l'antisémitisme de Céline, un « délire cohérent » – comme celui de ses ennemis futurs – mais qui est soutenu par le désir littéraire – l'émotion du chant intime – plutôt que par la haine, un désir délirant aveugle et comprenant.

Complot en poche

La tornade célinienne avance rapidement; la volte-face paradoxale qui se produit dès *Bagatelles* va ôter à sa propre argumentation antisémite de sa pertinence auto-interprétative au fur et à mesure de son déroulement. À un crétin de *L'Émancipation nationale*, Céline déclare en novembre 1941 après la parution des *Beaux Draps*, le dernier de ses pamphlets : « Je ne suis pas bon pour jouer de la musique, de la petite musique anti-juive. » L'antisémitisme n'était qu'une spire du cyclone Céline; une fois la spire achevée, l'écriture poursuit son ascension tandis que s'éteint doucement le tison antisémite (au niveau littéraire, car Céline demeurera toujours peu ou prou antisémite dans l'âme), au point de décevoir ses fans : un abruti de *Je suis partout* remarque des *Beaux Draps* : « On dirait une édition expurgée », et déplore : « Dans *Les Beaux Draps*, le Juif n'a pas la vedette. »

Ainsi, à partir de *Guignol's Band*, l'antisémitisme sera diagnostiqué de plus en plus clairement comme une erreur de tactique musicale, que Céline dédramatisera en la traduisant par l'idée que toute sa faute a consisté à se mêler de ce qui ne le regardait pas.

L'argument semble puéril ? Écoutez, énoncé par Mallarmé, comme il prend toute sa dimension esthétique : « Au fond je considère l'époque contemporaine comme un interrègne pour le poète qui n'a point à s'y mêler : elle est trop en désuétude et en effervescence préparatoire pour qu'il ait autre chose à faire qu'à travailler avec mystère en vue de plus tard ou de jamais et de temps en temps à envoyer aux vivants sa carte de visite, stances ou sonnet, pour n'être point lapidé d'eux, s'ils le soupçonnaient de savoir qu'ils n'ont pas lieu. »

La seule erreur que se reconnaîtra Céline : avoir cru possible de réveiller les vivants en suspens dans la mort depuis 1914, en leur hurlant, quoiqu'il sût intimement le contraire, que, mais si, ils avaient bien lieu. À Chamfleury en 1958 : « Si vous remuez les masses, vous entrez dans le cauchemar!... et n'en sortez plus!... »

Il s'est agi d'une maladresse quasi calculée, dira-t-il à Zbinden. Céline avait comme prévu son destin en celui de Semmelweis, lorsqu'il écrivait dans sa thèse, à propos de la jalousie du professeur Klin à l'encontre de son génial assistant : « On ne peut s'empêcher de songer, en relisant les actes de cette tragédie où il succomba et d'ailleurs avec son œuvre, qu'avec un souci plus grand des formes, avec quelques ménagements dans ses démarches, Klin, si puéril dans son orgueil, n'aurait point trouvé l'appui trop réel des griefs qu'il articula

contre son assistant. Où Semmelweis s'est brisé, il fait peu de doutes que la plupart d'entre nous auraient réussi par simple prudence, par d'élémentaires délicatesses. Il n'avait pas, ou négligeait, semble-t-il, le sens indispensable des lois futiles de son époque, de toutes les époques d'ailleurs, hors desquelles la bêtise est une force indomptable. Humainement, c'était un maladroït. »

En 1948, Céline écrit à Paraz depuis le Danemark : « Question Juifs. Imagine qu'ils me sont devenus sympathiques depuis que j'ai vu les Aryens à l'œuvre : fritz et français. Quels larbins ! abrutis, éperdument serviles. Ils en rajoutent ! et putains ! et fourbes. Quelle sale clique ! Ah j'étais fait pour m'entendre avec les Youtres. Eux seuls sont curieux, mystiques, messianiques à ma manière. Les autres sont trop dégénérés. »

On le voit, Céline brise l'argument paranoïaque classique (les juifs sont les antisémites des antisémites ; version moderne : les Israéliens sont les nazis des Palestiniens...) pour pénétrer dans une sphère métaphysique où son écriture joue le rôle auprès de ses ennemis de balise crépitante, attirant toutes les haines par une aimantation dont il comprend fort bien en quoi elle est comparable à celle du judaïsme.

Dans *Guignol's Band*, son premier roman post-pamphlétaire : « Je peux plus ouvrir ma plume. [...] et le fait qu'en est bien la preuve c'est que même les gens de mon bord qui sont en sorte sur mes galeries ils ont des pudeurs pour mon cas, ils ont des scrupules d'en causer, ça leur gerce un peu la figure, ils préfèrent se taire... »

Très tôt, juste après les pamphlets, Céline sent qu'il a commis un crime. Un crime réel, mais pas à l'égard de qui on pense : c'est aux antisémites qu'il s'est attaqué. Ainsi, dès qu'il se retrouve en famille fasciste, à Siegmaringen, il y déclenche une étrange peur.

D'un château l'autre : « Vous pensez si je sentais que ça venait à Siegmaringen !... “ le mal a des ailes ” !... que mon compte était bon !... d'une façon ou d'une autre !... “ Bagatelles ” je devais en crever !... c'était aussi entendu à Londres qu'à Rome ou à Dakar... et dix fois plus encore chez nous, là ! Siegmaringen sur Danube ! le refuge des 1142 !... si j'étais pas occis, alors ? c'est que je jouais vraiment le double jeu ! que j'étais fifi ?... agent des juifs ?... »

Les chancres de l'antisémitisme classent immédiatement Céline comme l'Antisémitte, l'unique, le vrai : « “ Ah ! vous vous n'aimez pas les juifs ! vous, Céline ! ” la parole qui les rassurait !... que c'était moi qu'on allait pendre ! sûr !... certain !... mais pas eux ! pas eux !... ah, chers eux !... “ les livres que vous avez écrits ! ” ce que j'ai adouci d'agonies, d'agonies de trouilles avec “ Bagatelles ” ! »

Il ne s'agit pas seulement pour les antisémites de se dédouaner en faisant de Céline leur bouc émissaire. C'est qu'il l'est au sens propre, « agent des juifs » ; l'Antisémitte pour les antisémites, celui qui retourne sa guerre au mensonge mortifère contre les Antilittéraires, décapant l'antisémitisme jusqu'à la racine.

Car Céline n'a aucunement l'intention de se taire, de taire la vérité du délire qu'est l'antisémitisme. Il y a un passage étrange, dans *Bagatelles*, un de ces nombreux

passages où tout s'inverse, où les juifs et les antisémites se métamorphosent les uns en les autres, changent de camp, échangent leurs maillots, comme dans une partie de football hallucinée. Simple contrecoup paranoïaque ? délire de persécution du persécuteur ? Pas si sûr. Céline, en conclusion de sa description apocalyptique et fort banale d'une URSS où les juifs occuperaient tous les postes, où les non-juifs seraient abrutis de propagande juive et où les antisémites, la minorité des réfractaires, serviraient eux-mêmes, comme une digue de provocateurs, à gonfler davantage la déferlante juive recouvrant le monde (« Vingt mille lieues sous les Juifs... »), Céline donc finit sa description par une allusion édifiante à ce travail de sape de l'antisémitisme que je viens d'évoquer :

« Quant au petit clan réfractaire, les crapauds râleurs de toujours, ils coassent juste le nécessaire... Il en faut!... S'ils existaient pas, ces putrides, il faudrait qu'on les fasse venir à quelques frais... Ils provoquent, ils justifient certaines mesures, certaines rigueurs... Certains arrêtés par exemple : "Tous les propos antisémites seront passibles désormais de la peine de mort"... Voici un édit fort convenable. Et je parie que d'ici peu, nous en verrons de tout pareils collés sur nos murs... Je fais le nécessaire. »

« Je fais le nécessaire », entendez : pour déchiqueter le voile de respectabilité sociale sous lequel l'antisémitisme tente de se dissimuler. Et la littérature de jaillir comme une jouissive déjection décomposante du mensonge communautaire. « J'ai tout un complot dans ma poche », écrit-il à propos du ballet qui clôt *Baga-*

telles, lui-même « une bagatelle ! » dit-il, « un petit sursaut simplement entre la mort et l'existence... ».

Trois points ça troue !

Les nazis au contraire, depuis avant la guerre et jusqu'à leur chute, s'acharneront à exterminer les juifs *en catimini*, dissimulant le crime, ses instruments, ses moindres traces, visant à en abolir les derniers restes comme les pêcheurs de baleines, organisant très rationnellement – avec une rigueur folle, aussi inflexible que le délire de leur entreprise – la récupération industrielle des corps martyrs de part en part pour mieux troquer les dépouilles contre l'oubli, laminant leurs victimes dans l'abîme de leur ignominie afin de la recouvrir plus irréversiblement.

La haine nazie oeuvrait écologiquement à la récupération forcenée de tout déchet (cheveux, lunettes, dentitions, épidermes...), afin de cacher le crime d'abord, et surtout pour ne laisser subsister aucun paraphe de ce pour quoi précisément les juifs sont abhorrés depuis la Bible, ce qui fait foncièrement qu'ils sont « notre malheur » : l'invention du verbe incarné, et la science de la décomposition infinie de la chair en quoi s'est fait le verbe.

Le christianisme classique reprochait aux juifs d'être *charnels* en leur lecture : « ... cet aveuglement charnel et judaïque... », écrit Pascal à sa sœur. Les nazis, au lieu de transmuier l'accusation en cathédrales, pensées, tableaux, musiques, textes, comme fit le génial catholi-

cisme, entreprirent de mettre en acte la désincarnation ultime de la langue à travers celle du judaïsme.

Qu'est-ce que l'antisémitisme ? C'est le désir de mettre un point *final* aux métamorphoses d'un Livre qui ignore les ponctuations en quoi résident ses assigations. Comme le dit Nietzsche à propos de la pensée de Zénon d'Élée : « L'infini est ici utilisé comme un acide contre la réalité ; à son contact, elle se décompose. »

Or les points de suspension céliniens correspondent à l'absence de point final biblique et talmudique. Trois points qui se pointent et se rappellent indéfiniment, annulant successivement et réciproquement la fin ali-tée de chacun d'entre eux.

On trouve dans le dictionnaire, au mot *finale*, une citation du *Voyage* qui métaphorise à merveille cet aspect de son écriture : « [Elle] se rendait au piano... pour jouer, si l'on peut dire, certains airs dont elle escamotait toutes les finales. » Et Kafka ne prophétise-t-il pas également l'aventure célinienne lorsqu'il écrit dans son *Journal*, le 26 mars 1911 : « Il omet le point final. En général, la phrase parlée commence chez l'orateur avec son initiale écrite en lettre majuscule, puis fait un crochet aussi grand que possible pour atteindre l'assemblée et revient à l'orateur par l'intermédiaire du point final. Mais si le point final manque, la phrase n'est plus retenue et souffle de tous ses poumons au visage de l'auditeur. »

Céline est le poinçonneur de l'âme. Ses trois points mitraillent, aèrent, ajoutent (lisez ses descriptions des éléments, eaux, brumes, lumières, comme ses romans

eux-mêmes, « sept cents pages comme ça en dentelles quiproquos... ») la manifestation la plus achevée de l'antisémitisme : la solution *finale*.

À lire Céline, on perçoit cette solution comme étant de discontinuité, entêtée à conclure, ce qui ne revient en rien à annihiler. Les nazis n'en finissaient pas d'en finir avec les juifs ; de les industrialiser, de transformer leur non-conformité en produits manufacturés, en savons – les « sales juifs » enfin propices à la propreté ; en tissus – trames de chevelures, texture domptée, enroulée en terminus de ces Écritures « tirées par les cheveux », ce Talmud, ce Zohar qui les « coupent en quatre » ; en abat-jour – à la fois percée contre l'obscurité, point d'aveuglement, et rabat-joie, bouclier contre un livre de splendeur et sa métaphysique lumineuse.

Un point c'est tout ! aboie l'antisémite. Trois points ça troue !... rétorque en riant Céline.

Vice et vertu et vice versa

Dans une lettre à Paulhan de 1949 où il commente la récente création de l'État d'Israël, lancé dans un discours apparemment très raciste (dont je montrerai la portée esthétique en réalité), Céline décoche une image assez inattendue, assimilant le peuple juif à... une rose ! Avant lui, seul le Zohar avait eu cette audace. Mais c'est surtout en passant du côté de chez Proust qu'on éclaire au mieux cette très étonnante comparaison végétale.

Botanique et érotique sont profondément intriquées chez Proust, celle-là servant à affiner l'analyse de celle-ci grâce aux gerbes de métaphores colorées et odoriférantes qu'elle lui fournit. La flore refille de prodigieux enseignements vénériens à qui la veut bien déflorer. Cela va du « cassis sauvage » recueillant la volupté masturbatoire de Marcel en une « trace naturelle comme celle d'un colimaçon », jusqu'à la rencontre sodomite de Jupien et Charlus métamorphosés en bourdon et orchidée (« jouvencelle hypocrite mais ardente »), en passant par les caressants « catleyas » de Swann et Odette, les « filles fleurs » du salon des Guermantes, les seringas de Gomorrhe et, évidemment, les tribulations des tribades de Balbec à l'ombre desquelles Proust décortiquera le théâtre, le mensonge, le génie de l'écriture (foncièrement *hétérosexuel*, comme le révèle une lecture détaillée de la *Recherche*) et les lois retorses, intermittentes, vivaces, versatiles tel un volubilis, du désir, du plaisir, du temps et de l'art.

Dans *Du côté de chez Swann*, évoquant une messe à laquelle il associe son amour des aubépines, le narrateur introduit la fille aux airs de garçon du vieux professeur de piano, M. Vinteuil, lequel est d'une « pudibonderie excessive », « très sévère pour le « genre déplorable des jeunes gens négligés, dans les idées de l'époque actuelle » ».

L'ironie intense de ce fragment se révélera lors d'une étonnante scène de voyeurisme, juste précédée par la condensation étincelante de la méthode éroticobotanique de Proust : l'allusion aux éjaculations du narrateur dans le petit cabinet sentant l'iris. Aussitôt

après donc, le narrateur dissimulé assistera à une profanation perverse – « rituelle » écrit Proust, faite de répliques « liturgiques » – lorsque l'amie tribade de Mlle Vinteuil proposera de cracher sur la photo du vieux musicien gourmé, peu après sa mort.

Ce qu'il convient de retenir ici, outre l'enseignement complexe concernant les rapports entre sexualité et écriture – laquelle est un voyeurisme chez Proust comme chez Céline (on apprendra deux mille pages plus loin les liens rigolards d'Albertine avec les deux jeunes femmes) –, c'est le jeu de miroirs entre la pudibonderie de Vinteuil et le sadisme lesbien de sa fille.

Car, par un mimétisme troublant, Mlle Vinteuil manipule la photographie de son père en vue du rituel pervers avec la même hypocrisie compassée que Vinteuil lui-même naguère, plaçant ses partitions sur le piano pour les jouer aux parents du narrateur. « Au moment où elle se voulait si différente de son père, ce qu'elle me rappelait, c'était les façons de penser, de dire, du vieux professeur de piano. »

La raison d'être de l'*inversion* de la pudibonderie paternelle en sadisme filial (on sait que la *Recherche* est le grand roman de l'inversion...) ressortit à la coexistence psychobiologique dans la jeune fille du vice et de la vertu : « À tous moments au fond d'elle-même une vierge timide et suppliante implorait et faisait reculer un soudard fruste et vainqueur. »

Il n'est point de différence de nature autrement dit entre le bien et le mal, entre la moralité et la débauche, mais une simple inversion algébrique de signe dans le passage de l'une à l'autre, une *involution* théâtrale, due à leur coexistence spontanée et hétérogène dans l'être.

« Une sadique comme elle est l'artiste du mal, ce qu'une créature entièrement mauvaise ne pourrait être, car le mal ne lui serait pas extérieur, il lui semblerait tout naturel, ne se distinguerait même pas d'elle; et la vertu, la mémoire des morts, la tendresse filiale, comme elle n'en aurait pas le culte, elle ne trouverait pas un plaisir sacrilège à les profaner. »

La théorie physiologique (que Proust très certainement a trouvée d'abord chez La Rochefoucauld, « mon grand aïeul », dit Charlus) de l'involution de la vertu en vice et vice versa, le vice étant dans la serre du corps enté sur la vertu, laquelle bourgeonne en même temps comme l'une de ses boutures..., la théorie *viciologique* de Proust s'énoncera clairement quelques pages plus loin : « Ces situations qu'on croit à tort être l'apanage exclusif du monde de la bohème se produisent chaque fois qu'a besoin de se réserver la place et la sécurité qui lui sont nécessaires un vice que la nature elle-même fait s'épanouir chez un enfant, parfois rien qu'en mêlant les vertus de son père et de sa mère, comme la couleur de ses yeux. »

Dans le cas de Mlle Vinteuil, c'est précisément l'ambiguïté même de cette alchimie congénitale qui est profanée, son sadisme se retournant explicitement contre ce qui le suscite, à savoir l'atavisme paternel. « Bien plus que sa photographie, ce qu'elle profanait, ce qu'elle faisait servir à ses plaisirs mais qui restait entre eux et elle et l'empêchait de les goûter directement, c'était la ressemblance de son visage, les yeux bleus de sa mère à lui qu'il lui avait transmis comme un bijou de famille, ces gestes d'amabilité qui interposaient

entre le vice de Mlle Vinteuil et elle une phraséologie, une mentalité qui n'était pas faite pour lui et l'empêchait de le connaître comme quelque chose de très différent des nombreux devoirs de politesse auxquels elle se consacrait d'habitude. »

Inutile d'insister sur la concordance avec le face-à-face judéo-célinien; Mlle de Vinteuil « est » son père comme Céline dira : « le juif c'est nous »; et comme « l'antisémitisme est stupide » (Céline à Paulhan), le sadisme lesbien est une stupidité, il tourne à vide, hébété, il « épate », dirait Céline (« quand même on nous verrait, ce n'en est que meilleur », déclare l'amie de Mlle Vinteuil). Car si le narrateur s'entraîne dès son jeune âge dans le petit cabinet fleuri à devenir un « père sperme » (Céline à Paraz), les deux amies en sont réduites, elles, à mimer l'éjaculation (par le crachat sacrilège), pas tant à la mimer d'ailleurs (on n'y assistera pas), qu'à projeter de le faire.

La jeune lesbienne révèle ainsi au voyeur spirituel son « impuissance », elle méconnaît les tenants de son vice qui l'aveugle, de sorte que quand enfin elle clôt l'épisode en fermant la fenêtre par où Marcel l'observait, ce n'est pas un visage voluptueux, énergique, vicieux, souriant ou satanique qu'offre Mlle Vinteuil à sa vue, mais « un air las, gauche, affairé, honnête et triste ».

Rappelons-nous que cette scène, vraie inversion diabolique d'une liturgie vernale, fut introduite à propos d'une fête catholique, « le mois de Marie », à l'occasion de laquelle la famille du narrateur rencontre Vinteuil et sa fille à l'église. Or, écrit Proust, « c'est au mois de

Marie que je me souviens d'avoir commencé à aimer les aubépines ».

Il va s'agir désormais, toujours afin de déployer l'image horticole de Céline, de suivre les linéaments métaphysiques, et pour tout dire théologiques, qui se nouent, des roses aux aubépines, entre le judaïsme et le catholicisme.

La rose et l'aubépine

On trouve les juifs comparés à une rose dans un autre texte que celui de Céline, il s'agit du resplendissant Zohar, l'ouvrage majeur de la mystique juive, qui débute en citant ce verset éminemment proustien du Cantique des Cantiques : « " Comme la Rose au milieu des ronces, telle est mon aimée parmi les jeunes filles " (Cant. 2, 12). Ouverture de rabbi Ézéchias : Qu'est-ce que la Rose ? C'est la communauté d'Israël. Telle la Rose parmi les ronces qui loge le rouge et le blanc, la communauté d'Israël comporte ensemble Rigueur et Tendresse. »

Un midrash sur le Cantique dit aussi : « De la même façon que la rose est superbe parmi les ronces, Israël est superbe parmi les nations. [...] Mais si la rose se fane, le vent souffle sur les ronces qui sont portées à la frapper. »

Je me permets d'énoncer dès à présent l'essentiel de mon hypothèse théologico-botanique, avec laquelle je vais tâcher d'interpréter, par le biais d'une brique de Proust, la métaphore de Céline.

L'aubépine et la rose sont les deux axes du catholicisme apostolique et romain, son Transept et sa Nef si l'on veut, sa face picturale – déjudaisée, née d'une transgression de l'interdit biblique de représentation ; et sa face littérale – sa prime nature judaïque, refoulée d'abord (afin qu'advienne la peinture occidentale), puis rejointe principalement en la littérature classique, en passant par la Patristique. On sait l'influence du Midrash sur les Pères de l'Église ; David Banon fait remarquer comme les traditionnels « quatre sens de l'écriture » de l'exégèse médiévale – l'historique, l'allégorique, le moral et l'anagogique – sont proches des quatre composantes du « paradis » herméneutique du judaïsme, le *pardès*. Et il existe bien à l'intersection de ces deux axes une Croisée, qui n'est autre que la littérature.

Les aubépines, fleurs emblématiques de Combray, la première partie de *Du côté de chez Swann* où s'intercale l'épisode de la profanation, sont immédiatement associées au rituel catholique. Elles apparaissent dans le petit chemin au-delà du parc des Swann, et avec elles aussitôt toute l'exhalaison des visions ecclésiales, l'« autel de la Vierge », la « rampe du jubé », les « meneaux du vitrail ».

Le narrateur reste longtemps en arrêt devant ces aubépines pour tenter de percer leur mystère, lequel est explicitement pictural : « Je revenais devant les aubépines comme devant ces chefs-d'œuvre dont on croit qu'on saura mieux les voir quand on a cessé un moment de les regarder, mais j'avais beau me faire un écran de mes mains pour n'avoir qu'elles sous les yeux,

le sentiment qu'elles éveillaient en moi restait obscur et vague, cherchant en vain à se dégager, à venir adhérer à leurs fleurs. »

Proust a annoncé déjà de quel mystère il s'agit, ce mystère est mystique, propre au christianisme, les aubépines étant dans l'église posées « sur l'autel même, inséparables des mystères à la célébration desquels elles prenaient part ». Inséparables, en outre, d'une certaine grâce typiquement féminine, elles sont comme des fleurs en jeunes filles, le « geste de leur efflorescence » étant comparé au « mouvement étourdi et rapide, au regard coquet, aux pupilles diminuées, d'une blanche jeune fille, distraite et vive ».

L'autre nom du côté de chez Swann est comme on sait le côté de « Méséglise », transformation du Méréglise de la réalité, nom étrange qui résonne assez significativement si l'on songe à la double appartenance de Swann, juif d'une part, mêlé d'autre part à la plus authentiquement aristocratique (et catholique bien sûr) société parisienne. En un mot le côté de Méséglise est celui de mes églises (non plus seulement de « Mère Église »), la juive et la catholique.

Or, pour se rendre à Méséglise, « on passait devant la propriété de M. Swann » ; tel est en somme le parcours du catholicisme, *passage* théologique par le judaïsme, perspective bien différente, et autrement plus passionnante à mes yeux, que celle usuelle de l'accomplissement.

Il faudrait une longue étude pour démontrer comme les rapports entre ces deux religions (l'islam chuchotant sa présence tierce dans la *Recherche* avec le portrait

de Mahomet II par Bellini, auquel ressemble Bloch, et surtout en l'évocation des *Mille et Une Nuits*...), entre juifs et aristocrates aussi, relèvent chez Proust du *tour de passe-passe* – de la métaphore comme « passe » isotrope, c'est-à-dire *parfaitement réversible*, de l'une à l'autre.

Noms de pays : le nom est le titre un brin sibyllin que Proust a donné à la dernière partie de *Swann* ; il suffit pour l'entendre de se souvenir que le surnom de Dieu, dans le judaïsme, est simplement : le Nom. En l'occurrence, toute l'affaire Palestine, sur quoi va se pencher Céline, n'est-elle pas une bataille autour de quelques « noms de pays » : « Palestine » contre « Israël », « Cisjordanie » contre « Judée-Samarie », etc. ?

La Madeleine de Proust

Swann donc, depuis sa mésalliance morale avec Odette, est abordé uniquement « en passant » par la famille du narrateur, qui longe sa propriété pour aller à Méséglise après être sortie par la « rue du Saint-Esprit ». Évoquant la pièce d'eau artificielle de Tansonville, le parc des Swann, Proust signale comme la nature (l'origine juive du catholicisme selon moi) finit toujours par rejaillir, « superposée à l'œuvre humaine » dans l'artifice (le catholicisme) qui entendait la contre-carrer.

Dans le parc des Swann on rencontre des lilas, « ces jeunes houris qui gardaient dans ce jardin français les

tons vifs et purs des miniatures de Perse », des capucines, des myosotis, des pervenches, des glaïeuls, des eupatoires, des grenouillettes et des fleurs de lis, mais aucune de ces aubépines inséparables du « mois de Marie ». Ce n'est que dans la haie qui borde Tansonville qu'elles éclosent.

Autre remarque : si le Christ ou la sainte pute Madeleine, par exemple, sont des figures éminemment hébraïques, la Bienheureuse Vierge Marie en revanche et l'étourdissant sillage de circonvolutions théologiques qui en procède sont des spécificités catholiques qui n'ont pas vraiment d'équivalent dans la Bible.

Cette « douce Mère, écrit saint François de Sales, qui aimait plus que tous, fut plus que tous outrepercée du glaive de douleur : la douleur du Fils fut alors une épée tranchante qui passa au travers du cœur de la Mère, d'autant que ce cœur de mère était collé, joint et uni à son Fils d'une union si parfaite que rien ne pouvait blesser l'un qu'il ne navrât aussi vivement l'autre ».

Sarah pour sa part, la « mère » – et grand-mère (de Jacob) et arrière-grand-mère (de Joseph) – du judaïsme, n'est en revanche nullement une *mater dolorosa* mais une *matrice rieuse*, une *mater laetitia*; son rire mensonger et jouissif la relie directement à la fois au divin (Sarah tente de blouser Dieu! sa parole est d'emblée fictive, ce qui explique qu'elle soit la seule femme, dit le Midrash, à qui l'Éternel parla jamais sans intermédiaire) et à son fils, *Isaac* signifiant littéralement « il rira ».

Quant aux garnitures théologiques qui parent l'épouse d'Abraham, il suffit de savoir qu'elle fit l'expé-

rience *inverse* de ces personnages de Proust, dans l'épisode du *Temps retrouvé* qui plaît tant à Céline, elle rajeunit sur place, raconte le Talmud : « *Maintenant je suis vieille, aurai-je encore des désirs* (Gen. 18, 12). Selon R. Hisda, la chair de Sarah était flétrie et ses rides étaient nombreuses; cependant elle retrouva toute sa beauté. »

L'épisode ne correspond pas à une anarchie figée comme à Babel, mais au contraire à l'épreuve de la subversion des corps qu'opère le temps en sa réversibilité, puisque à cette jeunesse de Sarah correspond l'invention de la vieillesse au bénéfice d'Abraham, au cœur d'une période très singulière de l'histoire sainte, donc, toujours selon le traité *Baba Metsi'a* : « Jusqu'à l'époque d'Abraham, les marques de vieillesse n'existaient pas. Aussi arrivait-il que, croyant s'adresser à Abraham, on s'adressât à Isaac et vice versa. Alors Abraham pria, et la vieillesse fut une réalité. *Abraham était vieux, avancé en âge* (Gen. 24, 1). »

En d'autres mots, le contrecoup de la putréfaction n'est pas la momification, comme l'imaginaient les Égyptiens, mais la résurrection comme l'inventèrent les juifs.

Tandis même que le narrateur s'absorbe dans la contemplation des aubépines, essayant de percer leur mystère, son *grand-père* (c'est-à-dire à la fois son père et lui-même, Marcel, tous trois condensés dans un temps trin retrouvé – père/grand-père, fils/père, saint-esprit/écrivain) l'appelle et lui désigne une épine qui se détache sur le fond de toutes les autres. « Toi qui aimes les aubépines, regarde un peu cette épine rose;

est-elle jolie!" En effet, c'était une épine mais rose, plus belle encore que les blanches. »

Ce qui distingue cette épine rose des blanches fondamentalement, c'est ce qui déjà se laissait déceler dans le parc des Swann (au cœur donc du judaïsme), le rebours triomphal d'une nature originelle traversant les détours de l'artifice et de la superficie, autant dire le retour de la lettre dans l'art.

« Je l'avais tout de suite senti, comme devant les épines blanches mais avec plus d'émerveillement, que ce n'était pas facticement, par un artifice de fabrication humaine, qu'était traduite l'intention de festivité dans les fleurs, mais que c'était la nature qui, spontanément, l'avait exprimée avec la naïveté d'une commerçante de village travaillant pour un reposoir, en surchargeant l'arbuste de ces rosettes d'un ton trop tendre et d'un pompadour provincial. »

À la frontière de Tansonville, en chemin vers Méséglise, rose au milieu des fleurs blanches comme la communauté d'Israël parmi les nations, « tel brillait en souriant dans sa fraîche toilette rose l'arbuste catholique et délicieux ».

Cette rose festive et délicieuse est naturellement catholique, en somme, essentiellement rose sous sa possible pâleur de lis, pullulant de « mille petits boutons d'une teinte plus pâle qui, en s'entrouvrant, laissaient voir, comme au fond d'une coupe de marbre rose, de rouges sanguines, et trahissaient, plus encore que les fleurs, l'essence particulière, irrésistible, de l'épine, qui, partout où elle bourgeonnait, où elle allait fleurir, ne le pouvait qu'en rose ».

La rose est donc le catholicisme en tant qu'il en passe par le judaïsme, venant du judaïsme et revenant au judaïsme après avoir génialement refoulé les Tables de la Loi en tableaux de la foi.

Car cette passe involutive n'est pas un dépassement, elle demeure parfaitement réversible, ce qui est le propre du face-à-face, à la différence du mélange œcuménique.

Ainsi, lorsque Bloch change de nom, son judaïsme le rattrape par un lapsus semblable à celui de Katzmann-Shalom, puisqu'il se baptise « Jacques du Rozier », comme la fameuse rue juive de Paris. Et Swann, malade et âgé, retrouvant une solidarité avec ses coreligionnaires qu'il « semblait avoir oubliée toute sa vie », se métamorphose en un « vieil Hébreu », sa judéité surgissant comme expulsée d'une coulisse sur son visage autrefois agréable : « Swann était arrivé à l'âge du prophète. »

Dans la Bible même, selon les traductions, la *shoshannah* du Cantique est « rose » ou bien « lis », juive ou catholique indécidablement. Indécidablement ? Pas réellement, puisque l'ambiguïté en revient comme chez Proust à une question de sexe, entre *shoshan*, le lis, et *shoshannah* son féminin, la rose.

Bien plus tard, Proust, dans le *Côté de Guermantes*, songeant à cette prostituée juive qu'il a connue dans une maison de *passee*, « Rachel quand du Seigneur », et dont Robert de Saint-Loup s'est énamouré, écrit cette phrase superbe résumant toute l'ambivalence littéraire qui réunit et distingue à la fois le judaïsme et le christianisme, à l'instar du beau visage de Rachel « mince

comme une feuille de papier soumise aux colossales pressions de deux atmosphères, [...] équilibrée par deux infinis qui venaient aboutir à elles sans se rencontrer, car elle les séparait » : « La regardant tous les deux, Robert et moi, nous ne la voyions pas du même côté du mystère. »

Cette involution qui éclôt comme une rose, cette inversion réversible qui palpète comme un foyer cardiaque au sein du catholicisme, Proust s'y réfère aussitôt après, réunissant une autre pute et un autre noble, en se posant la question : « Ces arbustes que j'avais vus dans le jardin, en les prenant pour des dieux étrangers, ne m'étais-je pas trompé comme Madeleine quand, dans un autre jardin, un jour dont l'anniversaire allait bientôt venir, elle vit une forme humaine et " crut que c'était le jardinier " ? »

Plus juive qu'aucune autre partie de l'Évangile est la confusion de la Madeleine, cherchant son Dieu et apercevant un *hortulanus*, maître en l'art délicat et délicieux, tel d'un prestidigitateur preste et agitateur, de peindre les épines en rose.

Faire tourner les Tables de la Loi

Datée du 27 février 1949, une lettre à Paulhan condense à peu près l'essentiel de ce que je viens d'analyser jusqu'ici, ce que j'ai nommé la spirale du face-à-face qui torsade *Bagatelles* sur ses 380 pages. On trouve, dans l'ordre :

– L'argument antisémite de l'omnipotente ubiquité

juive : « Les Juifs ? Eh bigre il y en a autant, *et aux postes de commande*, à Paris, qu'à Moscou, qu'à Washington, qu'à Tel-Aviv, qu'à Londres ? Qu'ai-je à y foutre ? »

– Le Temps : « Les juifs *fonderont avec nous* dans le panorama des Temps (pas longtemps), dans l'océan nègre et jaune. »

– La *métaphore* biológico-raciste : « Les juifs ne tiennent *leur ethnie* qu'en symbiose aryenne, une fois mêlés aux jaunes ou aux noirs, ILS FONDENT. Ils sont " *dominants* " biologiquement par rapport à nous, ils sont " *dominés* " par les sangs noirs et jaunes. »

– La condamnation explicite de l'antisémitisme : « Notre lutte antisémite est *stupide*. »

– La péremption explicite du face-à-face : « *Le juif c'est nous* si j'ose dire. »

– La convocation de Proust, par le biais d'une image botanique singulière : « Comme la Rose ne demande qu'à redevenir aubépine. Le Juif est un être absolument artificiel, un croisement, et un hybride très fragile. »

– Enfin une magnifique métaphore sur la littérature, ennemie de la tricherie théâtrale : « Non même pour vous faire plaisir je ne peux pas vous dire que j'aime écrire. Shakespeare prétend que " nous sommes faits de la même étoffe que nos rêves ". Le mien n'était certainement pas d'écrire des romans. Don et Vocation ça fait deux et peuvent très bien s'opposer dans le même être. La plupart des écrivains se supposent des dons et des vocations... narcissisme fait le reste ! Oui j'ai horreur *d'écrire* comme les médiums ont presque tou-

jours horreur de faire tourner les tables. Cela m'éreinte de même et m'écœure, mais *je sais les faire tourner...* Les autres trichent. »

Quelle meilleure formule pour qualifier le judaïsme : l'art en soi de faire tourner les Tables de la Loi ! Et l'on ne comprendra jamais rien à l'ensemble de la « question » juive si l'on ne se persuade qu'être élu consiste à s'élancer dans la joie de la Loi, laquelle ne dicte pas la Règle mais l'essor de la Lettre.

La « question juive », tout compte fait, me semble une expression bien trouvée, quand on considère comme les juifs mettent les autres à la question. On connaît la blague du non-juif qui demande au juif : Vous les juifs, pourquoi répondez-vous toujours à une question par une autre question ? — Pourquoi pas ? répond le juif.

L'antisémitisme commence quand la question démange, et se termine en général par cette chute que ne dit pas la blague : le non-juif finit par s'énervé, attrape l'autre à la gorge et tente de l'étrangler en vociférant : « Réponds par une réponse, maudit ! »

À Dieu ne plaise

Zoomons maintenant sur le racisme de Céline :

« Le noir, écrit Céline à Paulhan, a pour le juif un attrait (tropisme) irrésistible. S'il était question de revanche (à Dieu ne plaise !) on peut jouer à *coup sûr* sur l'empire juif du moyen Orient. Là aura lieu la défaite *biologique du juif*, par *métissage*, et retour à ses

hérédités jaunes et nègres. Comme la Rose ne demande qu'à redevenir *aubépine*. Le Juif est un être absolument *artificiel*, un croisement, et un hybride très fragile. Les dirigeants de Tel Aviv *le savent d'ailleurs* et s'opposent aux mariages *arabes*. Mais le régime des *Castes* ne préserve jamais *rien*. Voir *Gobineau*. La promiscuité amène fatalement les coïts, et le retour à l'*aubépine* ! Voir *les Indes* ! La Palestine est le périmètre de la fonte, de lyse de l'ethnie juive. Quant à nous mon Dieu c'est déjà fait ! *Nous périrons racialement avec le juif.* »

Toute l'argumentation biologique de Céline tend à montrer en quelque sorte que les juifs seront racialement submergés sous « l'océan nègre et jaune » comme « nous », les non-juifs, avons été submergés par les juifs... Voilà l'hypothétique « revanche » des antisémites sur les juifs qu'il prévoit après ce qu'il considère comme la victoire juive sur l'antisémitisme, l'Allemagne nazie ayant été laminée par Moscou et Washington où règnent les juifs depuis toujours. Telle est la lecture biographique qu'on peut faire de cette lettre. Tentons maintenant de talmudiser ce même passage, de midrasher Céline, de claveciner Céline à la façon de Rachi.

Premier trait. Aussitôt après le mot de « revanche », surgit la belle exclamation classique : « À Dieu ne plaise ! », qui suffirait en soi à souligner comme Céline, lors précisément qu'il paraît rejoindre la basse cohorte des clabaudes racistes et antisémites, se tient en réalité au pinacle de la littérature, et d'où il discourt. Nous ne sommes plus dans une piteuse scientologie logomachique à la Gobineau ou à la Vacher de Lapouge

(auquel il avouera à Nimier s'intéresser aussi), mais dans l'invisible dimension d'impureté du verbe. Pourquoi alors Céline invoque-t-il Gobineau ? Tout bonnement pour asseoir son idée d'une stupidité de l'antisémitisme.

Si Céline écrit que l'antisémitisme est stupide, ce n'est évidemment pas par je ne sais quel retour de manivelle morale du remords (il n'y a aucune trace de mièvrerie de cette sorte chez Céline), mais pour rester dans la logique cartésienne qu'il prise tant : puisque les juifs c'est nous, persécuter les juifs revient à nous suicider ; voilà donc tout l'enseignement du racisme : « *Nous périrons racialement avec le juif.* »

Désigner les juifs comme une race – dont s'isoler bien entendu –, c'est courir à sa propre perte. Car les juifs, dit Céline, n'existent en réalité qu'en tant qu'ils se mêlent aux « aryens » : « Les juifs ne tiennent *leur ethnologie* qu'en symbiose aryenne... » Il n'est donc plus question de race, mais d'ethnie, ce qui est sans doute la seule qualification qui convienne (hormis la ribambelle tendre, généalogique, lapidaire ou poétique du vocabulaire de la Bible) pour désigner ce si singulier « peuple », ce que signifie précisément le mot *ethnos* en grec. Le terme ne vient pas ici pour substituer un contexte anthropologique au racisme mais pour assener l'idée qu'entre les juifs et « nous », c'est de littérature qu'il s'agit, c'est le verbe qui s'agite : ce que révèle très simplement l'étymologie du mot « ethnique » dans le *Bloch & von Warburg* :

« ETHNIQUE. Récent au sens moderne ; au XVIII^e s., "qui sert à désigner une population", en parlant de

noms propres, tels que Français, dans la langue des grammairiens. En ce sens empr. du grec *ethnikos* (de *ethnos*, "peuple") ; au XVI^e s. (Marot) et au XVIII^e s., a signifié aussi "païen, gentil" : en ce sens, empr. du lat. eccl. *ethnicus* (du grec eccl. *ethnikos*, par extension du sens propre, v. *gentil*). »

On comprend désormais comme le face-à-face, l'échange subtil et labile de toutes les polarités fonctionne chez Céline à plein régime en filigrane sous l'apparent ronronnement raciste. Les juifs c'est nous, à entendre donc : les juifs c'est nous *dans la langue*. Nous qui ? nous les Classiques (« les Français, dans la langue des grammairiens »), nous la littérature, nous Céline et Marot. « Moi je suis de l'école Henri IV », écrit-il la même année à Paraz, pour réfuter toute assimilation entre lui et les « petits agités » antisémites : « Bardèche un con et Brasillach idem. » Et un mois plus tard, toujours à Paraz : « – Chacun en son secret se complaît et s'admire / Regarde l'autre en dessous et se retient d'en rire... gracieusement dit... éternels vers!... délicieux moqueurs! que je suis jaloux des classiques. »

Dégoût et couleur

La lettre que Céline écrit depuis sa misérable chaumière de Klarskovgaard à Albert Paraz, le 27 mars 1949, fonctionne quasiment comme une traduction juxtalinéaire de celle qu'il a envoyée à Paulhan jour pour jour un mois plus tôt. Elle permet mieux que tout d'interpréter le « racisme » apparent de Céline, de

comprendre que si les juifs c'est nous, les classiques (lettre à Paulhan), et que si Céline est un classique (lettre à Paraz), alors nécessairement Céline n'est pas eux, ses contemporains antisémites.

Car il existe une volonté persistante, plus de trente années après sa mort, à assimiler littérairement Céline à quelques auteurs auxquels on n'a cessé de le comparer politiquement durant son exil : on retrouve régulièrement accolés à Céline les noms de Drieu, Brasillach, Montherlant... Le procès Céline continue sous les houlettes épuratrices de Lagarde et Michard.

On saisira mieux l'originalité de la métaphore zoharique de Céline (le juif n'est pas une race mais une rose, une fleur et une couleur à la fois), et comme elle se détache des visées hygiénistes qu'on lui prête (interprétation qui se fonde derechef sur un déni de la littérature), si on la compare à ces lignes de Drieu évoquant dans son journal en 1939 la possibilité qu'Aragon soit juif : « Oh ces Juifs ! dont on retrouve partout le foutre, quand ce n'est pas l'intrigue, quand ce n'est pas la pensée... Le Juif doit avoir un rôle biologique dans l'organisme de l'humanité. Rôle de microbe ou de globule blanc. »

Qu'est-ce qui distingue donc un classique de « l'impuissance déguisée en sorcière » d'un Brasillach ? Céline l'explique à Paraz : « Louis XIV – Henri IV – Saint Louis Napoléon – Voltaire – La Bruyère – St Simon – ont chacun un *goût qui reste – une couleur absolue*. Mais tous ces petits agités... Pouah ! Lavettes prétentieuses – Tout leur est possible, ils épongent tout, ils ne sont bons à rien. »

Ce n'est pas moralement, c'est esthétiquement que les autres écrivains antisémites sont méprisables. Ce sont des « lavettes », lance Céline, ils délavent la « couleur absolue » des Classiques, ils offensent le bon goût et provoquent le dégoût (« Pouah ! »), « bons à rien » qui « épongent tout ».

Comment comprendre cela ? Imaginons n'importe quel chef-d'œuvre de la peinture, un Bruegel puisque Céline l'aimait assez pour y référer le *Voyage*, disons *Le Triomphe de la Mort*.

Un homme appartenant à une ligue de vertu arrive au Prado, se plante devant le fabuleux grouillement belliciste, observe quelques secondes hébétées la guerre des spectres contre les hommes, voit confusément les nefs embrasées au loin, le beau ciel glauque envahi de nuées ombrageuses, moucheté de circonflexes vautours, les agonisants, gros batraciens blêmes ventre en l'air comme après le dynamitage d'une mare, les pendus qui pendouillent, les roués sur leurs mâts de cocagne érigés en sucettes d'aigreur bancale, les damnés brique et vert chapeautés de feutre qui s'engouffrent dans la boîte aux diables, la rossinante montée d'un squelette fauchant les maudits bouffis d'horreur, phasme orange décharné au galop sur les vagues disloquées de suppliciés, les joueurs beaux d'atour estomaqués par les légions de méchantes carcasses comprimées derrière leurs couvercles de cercueil verticaux... L'œil fébrile de notre homme s'arrête là, sur la droite, derrière la table des noceurs, il capte un couple, un mandoliniste dans le giron d'une belle rousse, la Judith de Véronèse jurerait-on, celle de

Vienne, métempsykosée ici par miracle et qui tient la partition du jouvenceau... Et les deux, très calmes, continuent de se pâmer comme si de rien n'était, ils ne daignent pas s'effrayer de l'Armée de la Mort!

C'en est trop pour l'homme, déjà bouleversé par la fin de Franco, la *movida*, la noble décontraction de Juan Carlos... il sort un gant de toilette de sa poche, gorgé d'eau, et ce malade se met à *éponger* le chef-d'œuvre!

Résultat? Un mélange ignoble de toutes les couleurs; une catastrophe bistre; la ruine de la peinture; la beauté volumineuse des tons – chacun à son exacte place migratoire – surinée par le racisme en négatif de ce métissage généralisé; la minutieuse touche mobile du pinceau désintégrée par cette intégration forcenée, par la laideur de l'indifférenciation, ce que Céline nomme le « tout est possible », le contraire de l'infinitude, de cet « infini dans le fini » qu'est selon Baudelaire un tableau de Delacroix.

Manière de Delacroix

C'est justement à la lumière veloutée de Delacroix qu'on peut lire Céline, plutôt qu'à celle gangrenée de Seurat, lequel n'a rien compris semble-t-il à ce qui fait le génie « raciste » d'un peintre : non point la dissociation pure et dure des touches mais au contraire la science intuitive des fluctuations infinitésimales qui meuvent l'impureté.

On sait l'in vraisemblable goût latitudinaire de Céline

en matière de peinture, d'autant plus déroutant si on le compare à sa sévérité classique lorsqu'il juge ses contemporains hommes de lettres. Sans doute n'y avait-il pour Céline pas d'enjeu crucial en peinture comme en littérature; il ne lui fallait pas dans cette sphère-là marteler ses trois points sur les *i* de son nom. Hors la littérature, il est prêt à toutes les compromissions idéologiques, il le dit à Hindus, discutant d'Élie Faure : « Il était très communisant, sionisant, etc... J'aurais dû être de son avis – Je lui aurais fait plaisir et je m'en fous tellement. »

Exigeant d'entrer dans la Pléiade, Céline se fera ardemment « sionisant » à son tour (la création de l'État d'Israël est au centre de sa lettre à Paulhan), surnommant le manuscrit de *D'un château l'autre* son « Sinaï », écrivant à Gallimard en novembre 1956 : « Je suis un type dans le genre de Ben Gourion... Ben ne veut pas lâcher son Sinaï avant qu'on lui ait donné deux petits Ilots... moi je ne lâcherai pas mon Sinaï avant qu'on m'ait donné 1° la Pléiade 2° l'édition de poche [de *Mort à crédit*]. » Puis quelques mois plus tard à Nimier : « ... que le foutriquet me glisse dans la Pléiade ou malheur à lui! je m'éditerai en Israël rien que pour l'emmerder! positif! »

Élie Faure donc, dit Céline à Hindus, n'y connaissait rien en art; la preuve? « Son goût pour Delacroix!... », auquel Céline oppose Gen Paul (on croit rêver!). Puis il compare Faure à Gobineau et Renan, maître comme eux en « fantaisie sur l'Histoire des civilisations ». Il y aurait ainsi un pont entre la peinture et le racisme?

Le « racisme » du peintre correspond à l'idée que

c'est la couleur qui prime dans l'être. Ce racisme pictural ne ressortit cependant ni à l'apartheid ni à l'intégration forcenée, ni au pur travail de dissociation à la Seurat, ni au mélange absolu à la Klein ou Malevitch, les deux revenant rigoureusement au même, mais à une impurification en acte – au point que le vrai contemporain en peinture de l'*action writing* de Céline est à mon sens Jackson Pollock, le « Père Sperme » de la toile.

L'impureté, la dissociation mêlée de mélange – ce que j'ai nommé dans *L'impureté de Dieu* « le tour de Babel » –, c'est aussi l'infini, autrement dit le mouvement perpétuel, « la vérité du mouvement » (Baudelaire) : « La couleur elle-même bouge », dit précisément Faure à propos de Delacroix.

L'infini est la manière de Delacroix, le *non finito* à la Constable chez qui il apprit, dit Faure, « la force rayonnante qu'on tire des tons séparés ». Quelle est d'abord la « couleur absolue » de Delacroix ? Le noir, bien sûr, « ce bon noir, cette heureuse saleté », écrit-il dans son *Journal*. Mais le noir n'est pas chez Delacroix une couleur vraiment, c'est un *fond*, une « hérédité » pour reprendre les termes de Céline, « un vieux levain, un fond tout noir à contenter », dit le peintre.

Il en passera ensuite par le jaune, qui lui permet d'« éviter le noir », de « produire des tons obscurs par les tons francs et transparents : ou laque, ou cobalt ou laque jaune ou terre de Siennne naturelle et brûlée ».

Au Maroc et en Algérie, où justement tout semblerait ocre à un aveugle, Delacroix décrit « tout cela en blanc ». C'est logique. Le blanc n'est pas le fond de pureté que viendraient souiller les autres teintes, mais,

comme le juif chez Céline, la plus artificielle des couleurs, le fragile hybride de noir et jaune.

C'est précisément parce que les tons sont à la fois tous issus d'un même fond (quel qu'il soit, puisqu'il n'y a pas de naturalité de la couleur : « Ce qu'il y a de plus réel en moi, ce sont les illusions que je crée... », Delacroix) et qu'ils se peuvent distinguer (« Je n'ai jamais vu de palette aussi minutieusement et aussi délicatement préparée que celle de Delacroix », Baudelaire), que le mouvement naît et que la toile prend vie : « La forme et la couleur sont une pensée en action » (Faure).

Revenons maintenant à Céline, à sa théorie des couleurs à lui.

Le noir, dit-il, éprouve une attirance pour le juif qui relève du tropisme. « Tropisme » est un mot qui ne peut que convenir tout particulièrement à Céline en ce qu'il noue ses deux passions, la littérature et la médecine, le délire et la raison si l'on préfère. Un tropisme en biologie est un acte réflexe simple, une « réaction de locomotion orientée (mouvement), causée par des agents physiques ou chimiques ». Le noir est en quelque sorte la couleur fondamentale de l'humanité, comme le vert est la couleur fondamentale de la nature selon Baudelaire (alors que le noir serait un « zéro solitaire et insignifiant »), de sorte que « le vert se marie facilement à tous les autres tons », « excepté, écrit-il en note, à ses générateurs, le jaune et le bleu ». On voit combien le colorisme de Baudelaire est proche de celui de Céline. Il suffit d'interchanger les termes « générateur » et « hérédités », « fond de la nature » et « océan nègre et jaune », peinture ou littérature et « juifs », et la

même logique hypersubjective des correspondances (« On trouve dans la couleur l'harmonie, la mélodie et le contrepoint », écrit Baudelaire) vient invaginer le racisme célinien en métaphorisation originelle, perpétuelle et infinie de la réalité.

« Je suis un styliste, un coloriste de mots... », dit Céline.

Est-il besoin de dire à nouveau que ce parti pris est une invention juive ?

Le voyeur et les exhibitionnistes

Autre différence, selon Céline, entre lui et ses contemporains ? C'est une question de « sens créateur », dit-il à Paraz, une question crucialement sexuelle. « Les gestes pour les gestes m'écœurent. — m'horripilent. Je les HAIS. Est-ce créateur ? ma seule question. Je suis le Père Sperme. Ces mecs-là : jean-foutres. »

Le classique crée, le grimaud gesticule. Père Sperme contre jean-foutre, nous sommes toujours dans la logique célinienne de la subversion romanesque du théâtre, qui oppose le voyeur à l'exhibitionniste, deux catégories sexuelles comme chacun sait.

Le voyeur crée en dérobant sa jouissance à un spectacle qui ne la lui procure qu'autant qu'il la lui réclame. Philippe Muray a écrit à propos des pamphlets qu'ils expriment « quelque chose qui relève de l'éjaculation précoce ». Pour ma part je dirais plutôt que le voyeur littéraire est érotiquement *absconditus*, il

s'éclipse, sexuellement parlant, il sexecclipse en somme. Que l'on songe aux différentes scènes de voyeurisme qui parsèment la *Recherche*, où la réalité mensongère livre au narrateur son érotique vérité perverse, et son essence littéraire (sur le talus de Montjouvain, dans la cour de l'hôtel des Guermantes, dans l'hôtel de passe de Jupien...). En résumé le voyeur est, selon la définition que Van Veen, dans *Ada ou l'ardeur* de Nabokov, donne de l'artiste, « un observatoire souterrain ».

Le gesticulateur au contraire se mêle au monde, il mélange tout, il se fond dans ce qu'il voit, ce qui amène Céline dans sa lettre à Paulhan à pronostiquer la fin de l'« ethnique » juive en Palestine, première étape d'une sécularisation du judaïsme — donc de la littérature —, premiers pas juifs dans l'histoire moderne (tandis qu'Auschwitz n'est pas dans l'histoire mais constitue le siphon d'horreur où elle se précipite), c'est-à-dire l'histoire en soi, celle où se dévoile théâtralement toute la laideur risible de la tragi-comédie humaine.

Le « régime des Castes » (le racisme concret) ne préserve rien, rien qui vaille littérairement, pour la simple raison qu'il n'empêche pas le coït, lequel est substantiellement une entrée dans l'histoire, une gesticulation reproductive. « Qu'advient-il de l'éternel "Juif errant", demande Nietzsche dans *Le Cas Wagner*, qu'une femme adore, et fixe ? En cessant d'errer, il cesse tout bonnement d'être "éternel" [le « juif errant » se dit à la lettre le « juif éternel », *der ewiger Jude*, en allemand S.Z.]... il se marie et ne nous intéresse plus le moins du monde. Transposé dans la réalité : pour les artistes, les génies — c'est-à-dire les "Juifs errants" —, le grand danger, c'est la femme. »

On ne comprend bien cette dernière assertion de Nietzsche qu'à la rattacher, d'abord, à la supposition initiale de *Par-delà bien et mal*, à savoir que la vérité est une femme que les philosophes ont toujours échoué à séduire, et d'autre part à ce qui distingue le « vrai philosophe » de ceux-là : « Il se risque continuellement *lui-même*, il joue *le* jeu dangereux. » Proust n'exprime rien d'autre lorsqu'il écrit dans *Le Temps retrouvé* que « telle trahison par laquelle nous a fait souffrir une femme est peu de chose auprès des vérités que cette trahison nous a découvertes et que la femme heureuse d'avoir fait souffrir n'aurait guère pu comprendre », que « ce sont nos passions qui esquissent nos livres, le repos d'intervalle qui les écrit ».

Dès lors qu'il pénètre dans l'histoire, l'observateur brise ce « repos d'intervalle », il glisse irréversiblement sur la pente indifférenciée de l'espèce, il se fond dans la grande partouze temporelle, elle l'emporte en son « panorama », toutes les couleurs se mélangent, le voyeurisme est aboli, la tour d'y-voir abattue, « le caractère disparaît du monde, dit Céline à Paraz. Il n'y a plus que des "épateurs"... ».

Du moindre au pire

Il faut souligner au passage comme la position éthique de Céline, dans cet ennuyeux cauchemar qu'est le xx^e siècle, est *parfaite*, en raison même de sa perfection esthétique. La fameuse altercation avec le « crasseux sot » Vailland et la belle mise au point de

Chamfleury disent tout sur le sujet. « Je suis contre le poteau à Brasillach et la tôle à Bardèche », commence Céline à Paraz : du point de vue de l'impureté littéraire (le seul qui convienne à un écrivain), l'épuration en effet vaut la collaboration; tondre une femme en public pour le crime d'avoir joui en privé avec l'ennemi, quand toute la communauté vient de jouir idéologiquement quatre années d'affilée avec ce même ennemi, cela correspond *éthiquement parlant* à tondre un juif, lui tatouer un numéro et l'habiller en pyjama, pour ôter toute carnation inconvertible à cette « ethnique » qui a osé faire s'incarner le verbe...

Cela ne signifie pas qu'*Uranus* et *Se questo è un uomo* de Primo Levi traitent d'une même chose, mais que si l'éthique consiste en un sens à peser le moindre à la balance du pire (le révisionnisme fonctionne précisément selon une logique inverse, qui entend ramener le pire au moindre), alors ces événements sont éthiquement comparables. « À quoi comparer cela ? » est d'ailleurs l'une des questions récurrentes du Talmud, qui n'hésite pas à affirmer par exemple (au traité *'Arakhin*) que la médisance, la « langue » – entendue comme étant de soi une mauvaise langue, comme si le mode naturel du discours était la calomnie... – « tue à la manière d'une flèche »; ni à comparer (au traité *Temoura*) la retranscription d'enseignements oraux à un autodafé de la Thora; ni enfin à affirmer, au traité *Sanhédrin* : « L'homme a été créé unique pour t'enseigner que celui qui détruit une seule vie humaine en Israël, cela lui est compté par l'Écriture comme s'il avait détruit tout un monde, et que celui qui a sauvé

une seule vie humaine en Israël, cela lui est compté comme s'il avait sauvé tout un monde. »

Quand on se décide à examiner cette épineuse question de la confrontation éthique, on perçoit toute la subtilité talmudique en comparaison des farouches revendications révisionnistes (je compare ici le mieux au pire, dans l'ordre de la pensée). Les talmudistes ne se faisaient rigoureusement aucune illusion sur le discours moralisateur, ils pratiquaient bien avant Nietzsche l'inversion des valeurs (au sens complexe que cette expression prend chez le génial Dionysos moustachu), comme en témoigne ce passage : « On sait que celui dont les actes méritoires sont plus nombreux que les fautes sera traité avec rigueur [à entendre : dans ce monde-ci], comme s'il avait brûlé la Thora tout entière, sans qu'il en reste une seule lettre; en revanche, celui dont les fautes sont plus nombreuses que les actes méritoires sera traité avec faveur, comme s'il avait accompli la Thora sans en omettre une seule lettre » (traité *Kiddouchin*, 39b).

Pour en revenir à notre sujet, si jouer en public de son ennemi est infâme, coucher avec lui dans l'intimité au pire ne regarde personne, au mieux relève d'une stratégie remarquable; c'étaient les délices de Padoue, pas le partenariat de Pétain, qui eussent fait courber le vainqueur et délivré de l'Occupation : si les Françaises, au lieu de célébrer la frigidité sacrificielle de Jeanne d'Arc, avaient suivi la délicate tactique érotique de la belle Esther, si toutes les Françaises avaient couché avec tous les nazis, on eût sans doute assisté pour la première fois de l'histoire moderne à la victoire du

caressant coït sur la hideur idéologique, ce qu'effleure précisément Céline à Paulhan concernant le conflit israélo-arabe.

Quand on reprend nos catégories céliniennes pour juger de l'épuration, on comprend qu'elle a consisté à rendre publique une scène privée, à mêler à un crime communautaire (la collaboration) la coucherie d'une femme et d'un homme, ce qui à la lettre ne regarde personne, ce qui n'est destiné qu'à l'observation souterraine, pas à l'exhibition spectaculaire.

Le voyeur est celui qui voit sans être vu, il scrute ce qui ne le regarde pas, il pénètre le secret des substances; l'exhibitionniste, l'« épateur », expose au contraire sa vanité ou son ignominie en spectacle – sa vanité, c'est-à-dire précisément son vide.

Littérairement parlant, le voyeur est un extra-lucide, l'exhibitionniste un aveugle.

Tourbillon contre Toinette

Dans *Maudits soupirs pour une autre fois*, qui se déroule à Montmartre aux derniers temps de l'Occupation, Ferdinand est confronté aux deux types de sexualité, incarnés en deux gamines, Tourbillon et Toinon.

Tourbillon (la spirale faite fée!) était dans la réalité le surnom d'une élève de Lucette Almanzor. Céline décrit ce prodige de grâce, de malice, de vivacité, de prestesse, de souplesse, qui va spontanément se ranger de son côté et rescaper ses manuscrits. Tourbillon, c'est la beauté classique : « Elle est belle, c'est une déesse de

blondeur, de poitrine, de croupe et tout! et danseuse, plastique et classique! » Tourbillon revivifie le voyeur : « Ah! c'est terrible à contempler... je le dis tout cru... Je vais la voir souvent quand même... Elle danse chez Lucette... »

Tourbillon va ramener au « Bar du Rêve » à Ferdinand ses manuscrits, son « gros paquet », se plaçant définitivement dans le camp de la littérature, donc du voyeurisme, de l'observation souterraine; et en effet, aussitôt après, à l'instigation de Ferdinand, elle montre ses seins à Soupault, le dessinateur collabo déchaîné qui la supposait incapable de faire sa commission littéraire : « Tourbillon est pas froissable. Il l'amuse Soupault avec ses colères... Elle a l'instinct des trucs de mâles, que ça fait beaucoup de bruit pour rien... Elle a qu'à lui montrer ses seins... C'est vrai, il est artiste quand même... » Soupault, avec ses projets délirants de carnage antigaulle, est vaincu par la petite complice esthétique de Céline :

« Il aurait jamais cru si beau, des seins incroyables de beauté, galbe, fermeté, tout... une apothéose... »

« — Y a pas ça au Louvre... »

« — On te le fait pas dire, orang! »

« — C'est la beauté stupéfiante... il admet... il est stupéfié... »

« — Et t'as pas vu son derrière! »

« Elle veut pas montrer son derrière... Enfin ça sera pour une autre fois... »

En symétrie de Tourbillon arrive Toinette, « la fille à Grozot », cafetier et charbonnier, membre de la milice poujado-résistante des P.A.U.C.P., « Patriotes Auxili-

liaires Unitaires de Commerce et Police », épurateur en puissance : « Ah! absolument redoutables! C'est eux qui nettoieront le plus il paraît d'après les on-dit à la minute H instant E. »

Grozot — qui déteste Ferdinand et dont le nom va se métamorphoser dans la suite du texte successivement en Mulbiat, Murbiat, Murloch et Murbate, est comme toute la communauté vengeresse en soi, il incarne le Sigle buté contre le Style (P.A.U.C.P., ensuite transmuté en P.U.E.A.), l'alphabet pointillé du temps givré (« la minute H instant E ») déchaîné contre le poinçonneur de l'âme : « FFI... FTTP... Gestapo... SSSKK... NAPSF... j'avais tout l'alphabet aux fesses... »

Quant à sa fille, « elle est maigre Toinette, elle est garce, elle bat son chien, je l'ai vu un jour... ». Très vite éclate une altercation entre Ferdinand et la méchante gamine, celui-ci incapable de supporter les tortures qu'elle inflige à son animal. Il chasse la cauchemardesque enfant du Rêve, avant de retrouver un peu plus tard Tourbillon, les deux fillettes entrelaçant en quelque sorte leurs influences inverses autour du déambulateur littéraire.

À nouveau Tourbillon va aller sauver ses manuscrits, « mes incunables, enfin je veux dire mes trésors! », oubliés cette fois chez Manière — entendez : du côté de l'écriture maniérée, « raffinée » que révoque Céline en exorde de *Bagatelles*. C'est alors que Ferdinand évoque la possibilité mystique d'épouser sa petite fée protectrice : « C'est une bonne même Tourbillon, et des cuisses hein comme personne! Si c'était permis de se marier avec deux femmes, je la prendrais pour les jours

impairs... sans lui faire de mal on m'entend, tout bien tout honneur, c'est un genre mystique dans un sens, comme saint Vincent de Paul qui s'était marié en Orient avec comme ça deux trois... C'est pas trop dans les temps atroces... Qui qu'a bien souffert me comprend, la chirie des autres!»

Tourbillon est l'incarnation même du style de Céline; c'est une danseuse, «si frivole que belle», qui jouit de l'école buissonnière, manquant «l'heure de la barre chez Lucette» et surtout «l'Institut Pompileux non plus, son latin, son ennemi total, c'est plus aujourd'hui qu'elle ira». La danseuse virevolte dans cette «époque bénie pour les buissonnières» (et du point de vue de l'inspiration célinienne, cette époque en effet est bénie qui va lui fournir la glaise de ses ultimes chefs-d'œuvre), elle échappe à la frileuse langue pompeuse («l'Institut Pompileux»), le latin-mort-dans-le-français est son ennemi : «Tout mon travail, écrit Céline à Paulhan début 1949, a été précisément d'essayer de rendre la prose française plus sensible "raidie, voltairisée, pétante, cravacheuse et méchante" [...] Les étrangers veulent du français *mort* qui ne les déconcerte pas. Ainsi les auteurs français du 4^e Siècle, Ausone, Rutilius, Sidoine Apo ne se pâmoisaient qu'en latin *mort, parfait*.»

Tourbillon transporte de joie vive le texte et le corps infirme et gourde de Céline, Tourbillon est le style fait fille de Céline :

«Ah! c'est une époque merveilleuse... Elle rarrive toute folle, rigolant, tous ses cheveux flous dans l'air à la course, faut voir cette opulence d'or, cette reine

qu'elle fait rue Caulaincourt... Mon satané balluchon, c'est une foutue lourde camelote, pas plus pesant que le papier... c'est rien, c'est un charme, juste son doigt dans la ficelle, moi j'en ai plein les bras... Ah! c'est la féerie voilà, c'est ça la jeunesse...

«- Brasse-moi Tourbillon, brasse-moi! T'es l'amour lui-même, je t'adore!

«C'est vrai, j'ai de la reconnaissance... Ça fait deux fois en moins d'une heure qu'elle me sauve mon fardeau sacré, le fruit de mes fièvres, de mes veilles, la palpitation poétique sur au moins disons trois mille pages...»

En fin du livre, c'est Toinon qui revient à l'assaut. Grotesquement maquillée, elle retrouve Ferdinand dans l'atelier vide de Jules et tente positivement de le séduire de force : «Elle me saute au cou. Elle se jette sur moi... tout son corps sur moi... de l'élan je pars à la renverse... elle se tortille sur moi de tout son corps...» Ferdinand en perd son pansement à la tête, il se retrouve blessé comme le chien de Toinette, Piram. Évidemment ce n'est pas l'excitation stylistico-mystique qui va prendre Ferdinand, comme avec Tourbillon, mais au contraire la nausée lorsqu'il songe à la petite provocatrice, complice de son père : «C'est toujours une pensée qui vient l'âge... mineure, etc. Les complications... son père! C'est pas le moment flûte! Attends mimi mimi... Elle a dix, onze, douze ans... elle est précoce! Elle a du rein! Je ressens... Je ressens... Je sens flûte que je vais dégueuler si elle continue à me secouer la tête de baisers... C'est l'effet que ça me donne finalement.»

Ferdinand donc n'est pas autrement sensible au spectacle qui s'exhibe *de force*, il pressent comme un traquenard le maquillage bariolé de Toinon qui a déteint sur lui dans l'étreinte, « du plâtre positivement » (plâtre de décor contre marbre de Carrare) : Toinon veut le faire accuser de viol. Et toute l'hystérie de la foule lyncheuse aux dernières pages du roman sera déclenchée par les plaintes hypocrites de Toinon après que Ferdinand aura refusé de céder à sa séduction forcée.

Le rachat par le chien

Mais au moment où il va tancer Toinette, Ferdinand se souvient de la patte cassée de Piram et se met à le soigner en dépit de la mauvaise grâce de la fillette. Céline évidemment va aussitôt s'assimiler au chien blessé, victime comme lui de la brutalité de la famille Murbate.

Piram, c'est d'abord le Priam de l'*Iliade*, le roi de Troie, « cet homme égal aux dieux », écrit Homère, le noble père d'Hector qui échouera à empêcher son combat contre Achille, et dont le nom signifie « racheté ». Mais Piram, c'est surtout l'équivalent hébraïque de Priam, signale Robert Graves dans sa grande recension des *Mythes grecs*. Ainsi le chien que soigne si méticuleusement Ferdinand figure le rachat de Céline, la dette réglée enfin avec son antisémitisme antilittéraire dans une nouvelle alliance – *catholique* en somme –, celle d'Athènes et de Jérusalem..., ce

qui donne, transposé dans la rhétorique célinienne : « Les nouveaux athéniens sont certainement les grands juifs du cinéma d'Hollywood. Ils ont fait plus pour la Beauté contemporaine, et après tout, pour les artistes (si ces damnés insensibles trous du cul avaient un peu d'émotivité et d'instinct) que tous les manuels d'Esthétiques et tous les musées du monde depuis le Quattrocento » (à Milton Hindus).

Ferdinand utilise donc son propre pansement maculé de sang et de maquillage pour fixer deux pinces de Jules en attelle sur la patte de l'animal souffrant. Il ne faut pas oublier de lire tout ce passage à la lumière de la sexualité féminine (Tourbillon contre Toinon) : Toinon, théâtralement travestie, violemment exhibitionniste, n'est parvenue dans sa fureur séductrice qu'à faire saigner Ferdinand : « Il est plutôt poisseux le coton. Y a de tout, il est souillé de tout, de la poudre de riz... du rouge à lèvres, du noir de cil, le bleu de paupière... du sang... du vieux sang... »

On bascule alors soudain clairement dans la dimension littéraire dont ces pages ne sont qu'une allégorie trémulée : le héros de *Maudits soupirs*, c'est le paquet des manuscrits.

William Harvey contre Lady Macbeth

« C'est extraordinaire le sang ce que ça vieillit vite, ça tourne gromelot dégueulasse noir le temps de réfléchir. La mère Macbeth, au lieu d'hurler qu'elle pouvait pas ravoïr ses clefs, c'est du sang qu'elle pouvait glapir.

Mon Dieu, mon Dieu sale petite rouille! Taille-toi, crasse, va-t'en! Tout l'univers d'hier bouillant passant à torrents vermeils un moment là crasse, minuscule crasse.»

Si Tourbillon est la féerie sensuelle du style de Céline, Toinon est la lourdeur sangsuelle des sorcières, la férocité consensuelle de la foule déchaînée à la fin du livre. Sang, style, sexe. Équation millénaire que Céline, on s'en doute, n'a pas manqué d'étudier en détails.

Comme il y a deux sortes de sexualité, l'une complice de la littérature et l'autre adverse, il y a deux sortes de « sang ».

Celui d'abord macbethien du meurtre et de la reproduction, le sang des règles, le sang des sorcières, le sang de la société vampire. « Ça ça les excite bien les dames les perspectives d'assassinats... rien pour les rendre si aguichantes, familières, mouilleuses... Y a du chacal, y a du chat, du scorpion, de la vipère, de tout. Elles bichent admirable autour des supplices, de l'abattoir, les tripes en l'air, des exécutions atroces, bûchers, bouchers, toutes les atrocités qui hurlent... Le sang de leur cul se marie bien, le coule perpétuel, avec la giclée du billot... Ainsi vont les dames, je parle pas de toutes, mais en somme... Et puis y a aussi le tour à tour ange et vampire, tout ça se trouve. Y a qu'à les voir aux caresses, la façon qu'elles vont au bonheur, c'est des chevaucheuses de balais... artagada mes petits frères, elles vous montent là, vous galopent au train du sabbat, aux enfers que ça vous emporte, par les chemins des grands soupirs, le croupion terrible trémoussant, dans le vent des orages des âmes... Y a de quoi réfléchir! »

À ce sang noir s'oppose celui pulsatif du style, le sang aristocratique d'encre bleue du cœur, le sang cordial et rythmique, le vin d'or de la vie.

Le *Professeur Y* s'achève sur une comparaison entre le petit livre de Céline et « le mémoire d'Harvey », lequel « faisait dix pages, en latin, sur la " Circulation du sang " ... lui qu'était coté, honoré, favori du roi... d'un jour à l'autre plus un client!... sa maison ravagée et tout!... le monde entier contre lui!... pour un petit écrit de dix pages!... ».

Le grand médecin anglais du XVII^e siècle William Harvey est une véritable figure célinienne; professeur d'anatomie et de chirurgie au Royal College en 1615, il découvre, dans son *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, le mécanisme de la circulation sanguine auquel Descartes se ralliera d'emblée. Personnage comparable donc, dans la mythologie intime de Céline, à Semmelweis qui découvrit le moyen d'abolir radicalement l'infection puerpérale, luttant ainsi contre la mort à l'œuvre en creux de la reproduction humaine : « Je dois avouer que ma vie fut infernale, que toujours la pensée de la mort chez mes malades me fut insupportable, surtout quand elle se glisse, entre les deux grandes joies de l'existence, celle d'être jeune, et celle de donner la vie » (Semmelweis cité par Céline).

Puisque Harvey est du côté de Céline (du sang vital) contre Lady Macbeth (le sceau indélébile du meurtre), et puisque son mémoire est rédigé en latin, alors il doit logiquement y avoir, comme pour la sexualité et la sanguinité, deux sortes de latin, un latin vivant à opposer

au « latin mort », un latin catholique qui couronne l'alliance judéo-grecque, l'arme même du Style dans son combat sexuel et sanguin...

Le vendredi 14 mai 1948, aussitôt l'État d'Israël créé, s'enclenche une véritable guerre de religion qui n'est pas près de finir. Deux semaines plus tard, le 28 mai 1948, dans une lettre à Paulhan où il dénonce les langues anglaise et allemande, comme réveillé par la nouvelle conflagration biblique en Palestine, Céline change soudain de perspective pour en revenir à ce qui le concerne directement, la guerre qui traverse sa langue : « Penser en deux langues c'est penser sûrement de travers, vous avez mille fois raison, mais le français lui-même est un *lieu de bataille*; Lot dans son livre *La Gaule* (récent) est plein d'intérêt sur ce point, la lutte permanente entre le latin et le celte au fond même du français. »

Ainsi Céline s'est battu, Céline s'est débattu, Céline a crié, Céline s'est tu, Céline a ri et Céline a écrit, donc Céline a vaincu.

« Y a que ça de vrai avec le monde, attendre! attendre et bien se souvenir, précis, et y aller toute!... rapière à fond, jusqu'à la garde! »

Quod erat demonstrandum.

ÉPILOGUE

Le geste

« Le renom n'est que le valet du réel, je n'en veux pas. »

TCHOUANG-TSEU,
L'Œuvre complète.

J'habite rue Marcadet, à la frontière de la Goutte d'Or et de la butte Montmartre, à cheval entre deux mondes qui coexistent plutôt bien. Il fait beau, je décide de grimper rue Girardon, c'est à cinq minutes à pied d'ici.

Le quartier est aussi sale et envahi de grossiers ploucs hilares qu'à l'époque de Céline, lorsqu'il le décrit depuis le Danemark, après sa sortie de prison, dans *Maudits soupirs*.

À l'angle de l'avenue Junot et de la rue Girardon, il y a encore le banc sur lequel Ferdinand attend Jules à la fin du livre. Jules, c'est-à-dire Gen Paul, le peintre.

Je m'assieds sur le banc, j'observe l'ancien atelier, tout blanc, volets clos, la grille, secouée dans le roman par la foule enfiévrée qui prétend lyncher les deux amis. Je lève les yeux, une plaque commémorative : « Ici a vécu le peintre Gen Paul... »

Un peu plus loin, sur la gauche, au fond de l'impasse, une autre plaque : « Ici a vécu l'écrivain Marcel Aymé... », et une statue très drôle et très laide, en bronze, représentant Aymé en passe-muraille, la statue sort du mur, mi-encastree. Le film avec Bourvil était plus réussi.

Et puis, devant le 4 de la rue Girardon, au quatrième étage, j'essaie d'imaginer quelle fenêtre peut être celle de l'appartement de Céline. Ce doit être une de ces trois-là, avec vue sur le nord-ouest, et possibilité de papoter avec Gen Paul comme il le raconte, d'un bâtiment l'autre. Sans doute n'y a-t-il plus aucune trace des citations de Shakespeare sur les murs. N'ai-je pas moi-même trop parsemé de citations mon texte ? Je me pose des questions. Qu'en aurait dit Céline ? tortueux ? tarabiscoté ? talmudique ?

« Il faut se méfier de faire trop court... », voilà ce qu'il aurait dit, ce qu'il a écrit.

Quant à moi, je le répète : ne pas hésiter à saupoudrer les trois points sur les i de Louis-Ferdinand Céline.

Une chose est certaine en tout cas, Céline, lui, n'a pas de plaque à son nom rue Girardon. Juste un graffiti, assez réussi d'ailleurs, au pochoir, on voit Céline en buste et pointant un doigt vers Clichy, avec son nom et deux dates. Je triche avec mes souvenirs, pour être franc, on ne voit plus rien, le portrait a été recouvert à la bombe par un forcené inconnu.

Alors, comment finir ? une citation ? Ce que Céline dirait en voyant ainsi son tag commémoratif raturé ? Il s'en foutrait, c'est à parier. « Je n'ai plus l'âge des sur-

prises, des indignations, ni même de l'horreur. Tout ce qui arrive est dans le caractère français... " Nation légère et dure ", disait Voltaire. Je n'ai point partagé la légèreté de ma nation. On m'en a fait un crime ! Je ne veux point partager sa dureté. »

Ou peut-être quelque chose de plus original, une petite sentence qui fait mes délices, tirée du *Roman de Renart*, que Céline a dû lire, qu'il a aimé, c'est sûr : « Trop est cil fox que fol afole. » Il est bien fou celui qu'un autre rend fou...

Pas mal, pas mal. Ou bien quoi ?

Je redescends l'avenue Junot. Je me retourne une dernière fois vers le portrait complètement gribouillé. On ne voit plus rien de la tête si semblable à celle de Glenn Gould. A-t-on déjà remarqué comme Céline ressemblait à Glenn Gould ? Plus rien de la main non plus, pointée comme par négligence, nonchalance, là-bas vers chez moi, puis le péric, la banlieue nord. Ou bien, peut-être, désignait-il autre chose ? C'était un signe, un geste, quelque chose d'indélébile, qu'aucun crétin n'effacera jamais ? Oui, c'est ça, j'ai trouvé, c'était tout simple, dans *Nord*.

« C'est drôle comme l'infini des êtres est facilement au bout des doigts... un geste... entre ciel et terre... »

Paris, printemps 1992.

Annexes

1/ Chapitre « Céline » dans *De l'antisémitisme* :

Coup de fil de Kahndissepz.

- Zagdanski, vous travaillez ? Je ne vous dérange pas ?
- Que se passe-t-il Gaëtan ?
- Je suis chargé d'une commission pour vous. Une de mes étudiantes...
- Je ne savais pas que vous donniez des cours. Des cours de quoi ?
- Des cours privés, je vous expliquerai. Dinah, cette charmante jeune femme...
- Dinah comment ? Quel âge ? Brune ? blonde ?
- Dinah Négez-Spatska, vous m'emmerdez, Zag ! Vous voulez savoir de quoi il s'agit oui ou non ?
- Oui oui, je suis tout ouïe.
- Dinah a adoré *Céline seul*, elle aimerait vous rencontrer, elle n'ose pas vous appeler. Vous verriez un inconvénient à lui téléphoner ?
- Non bien entendu. Donnez-moi son numéro. Les amies de Céline sont mes amies.

J'appelle donc l'étudiante de Kahndissepz. Elle rit au son de ma voix. Pas du tout timide ni empotée. Ce vieux Kahndy s'est fait blouser. Est-ce que j'accepterais de la voir ? «Avec joie.»

Voilà comment j'ai connu Dinah.

Son visage rond et riant ressemble comme deux gouttes de sang à celui de *La Bienheureuse Pasitea Crogi*, dans le fusain de Francesco Vanni, au Louvre. J'aime sans délai ses cheveux blonds et ses yeux brun vert. Nous faisons l'amour, nous dînons.

– Pourquoi as-tu choisi d’écrire un livre sur Céline ?

– Par défi. Qu’un des plus grands stylistes de tous les temps ait aussi pu être un antisémite déchaîné semblait contredire ma théorie de l’antisémitisme. J’ai voulu démontrer que je n’avais pas tort, et que Céline, donc, n’était pas antisémite dans l’âme.

– Mais les antisémites n’ont pas d’âme !

– Si, c’est de cœur qu’ils sont dépourvus.

– Personne n’avait jamais dit ça avant toi ?

– Pas aussi fermement, pas sur le plan du style. On avait déjà assimilé Céline aux juifs, même exil, même souffrance, etc. La face pathétique et plutôt niaise des choses. Moi j’ai rapproché Céline du Talmud. Ça lui aurait davantage plu.

– Quelles ont été les réactions ?

– Délirantes d’hostilité. Je me suis fait accuser d’être un juif antisémite.

– Non !

– Je te jure. Comme Philip Roth après *Portnoy*.

– Mais pourquoi ?

– Selon eux, parce que j’ai dit trop de bien d’une ordure. Selon moi, parce que j’ai fait l’éloge de la pensée juive. Selon Kahndissepz parce que j’ai osé extirper Céline de l’enfer gluant où leurs grands-papas pétainisants croupissent encore.

– Gaëtan exagère. Tout le monde n’est pas antisémite.

– Tout le monde s’est rué sur moi.

– Personne n’a pris ta défense ?

– À peine. Un journaliste s’est quand même étonné que le critique littéraire X, si mesuré d’habitude dans ses jugements, se soit excité contre un livre auquel on peut trouver tous les défauts sauf celui d’être une apologie de l’antisémitisme. Au point, a dit mon défenseur, qu’on a l’impression que j’ai

accumulé sur mon crâne les péchés d'Israël avec ceux de Céline. C'était très bien vu.

– Tu l'as remercié ?

– Non. Je suis strictement nabokovien en ce qui concerne les critiques. Pas de remerciement quand elles sont bonnes, pas de polémique ni d'invective lorsqu'elles sont mauvaises. Je réponds, par courtoisie, aux lettres qu'on m'envoie, c'est tout.

– Alors le méchant critique qui t'accusait d'antisémitisme était lui-même antisémite ?

– Culpabilité, inversion, projection : le coup classique. En réalité il suffit de lire dix lignes de n'importe lequel de ses articles pour comprendre que cet homme hait le style. Il hait donc Céline et tout ce qui glorifie le style de Céline. Quelques mois plus tard, il sortait une biographie d'un journaliste résistant oublié, son alter-ego dans l'impuissance littéraire.

– Et les juifs, qu'ont-ils dit ?

– Agacés, le plus souvent. J'échappe à tous leurs radars. Un magazine psychanalytique m'a quand même associé à Faurisson.

– Je ne te crois pas !

– Je te montrerai. Tout est écrit, noir sur blanc. La bêtise est sans vergogne.

– Et ta famille ?

– Pendant la rédaction du livre, j'ai reçu un coup de fil anodin de mon père : « Dis-moi, chéri, pourquoi as-tu décidé d'écrire sur un tel salaud ? » Mon frère aîné, influencé par les articles à la sortie de *Céline seul*, et me presumant coupable pour d'obscurcs raisons œdipiennes, s'étonna en le lisant de ne pas y trouver la moindre ambiguïté antisémite. Ma propre mère, censée pourtant me connaître comme si elle m'avait fait, me questionna plusieurs mois après la sortie du livre : « Stéphane, tu n'es pas antisémite ? – Tu en doutes ? – Bien sûr que non, mais je voulais t'entendre me le dire. »

– Tu as déboussolé tout le monde.

- J’ai touché si juste, avec ce livre, que même la génétique s’en affole.
- Et les universitaires ? Eux ont dû certainement l’aimer ton livre, comme moi.
- Pourquoi l’as-tu aimé, toi ?
- Il m’a semblé drôle, énergique, original. J’ai appris plein de choses sur la pensée juive. Et j’ai trouvé dans ton livre la réponse au chagrin moral qui m’avait saisie à la lecture des pamphlets.
- Eh bien c’est exactement pour les mêmes raisons que les universitaires l’ont détesté. Un an après moi, X, jeune diplômé célinien, écrivait un essai sur « l’idéologie » de Céline. Thèse de doctorat transformée, travail de plusieurs années, idées d’une banalité énorme, au moins égale à l’instruction du tâcheron qui les exprime. À la fin du livre, une bibliographie reprend l’ensemble des textes de et sur Céline. Tout le monde y est, du plus révérend spécialiste au plus débile fascisant, tous les anti et tous les fervents. Un seul livre sur Céline brille par son absence. Lequel ?
- Le tien ?
- Noir sur blanc aussi, si j’ose dire. Je n’y puis rien. Tout le monde cherche à m’enfouir, donc j’ai raison.
- Tu es un peu gonflé. Tu l’as lu cet essai ?
- Penses-tu. Quand j’ai envie de lire un bon livre, je l’écris.
- Quel culot !
- Quel talent !
- Un livre peut bien te passer sous silence et être excellent quand même.
- Bien sûr, mais là il ne se contente pas de m’ignorer : il m’en veut manifestement.
- Pourquoi ?
- Va savoir, il a mille raisons. Mon éditeur est plus grand que le sien, je suis plus gai, plus décontracté, tu m’as appelé moi et pas lui...
- Ah ah ! Il ne pouvait quand même pas le deviner !

– Mais si, la névrose et l’envie flairent leur propre malheur avec la prestesse d’un aruspice. Je connais tout cela par cœur. Ça ne m’aurait même pas amusé de feuilleter son essai pour comprendre quelle phrase exacte du mien m’a fait mettre à la porte du sien. Les gens ne peuvent pas se retenir de se dévoiler, seulement je n’ai pas le temps de m’arrêter à regarder sous leur voile. En matière de nudité, seules les femmes excitent ma curiosité.

– Bravo, célinien et don juan, tous les défauts !

– C’était une image, je parlais de ce qu’elles ont en tête.

– Bien voyons. Et les pamphlets, tu es pour leur réédition ou non ?

– Aucune préférence. Moi je les ai lus, que les autres se débrouillent. En général, les céliniens et les anti militent en faveur de la réédition, comme par hasard.

– Alors on ne les lira jamais ?

– Céline s’y opposait, avec raison. Il avait fini par comprendre que la jouissance des premiers lecteurs de *Bagatelles* ne devait rien à l’amour de la littérature. Et il ne se faisait aucune illusion sur leurs descendants. Si les pamphlets doivent être réédités un jour, je vote personnellement pour un cinquième tome de la Pléiade, avec préface et annotations d’Alice Yaeger Kaplan. Son analyse de *Bagatelles* est indépassable.

– Qu’en pense Lucette ?

– Elle respecte le vœu de Céline. Elle a raison. C’est une excellente femme d’écrivain.

– Tu la connais ?

– Oui, Marco Banana m’a emmené à Meudon.

– Tu étais ému ?

– Non, je ne suis pas fétichiste. C’était drôle de voir la maison de près, c’est tout. L’intérieur est méconnaissable, incendie criminel en 1968.

– Et Lucette ?

– Fine, féérique, fidèle à fond. Pendant que je parlais de la Bible et de Céline, elle répétait à sa voisine de table, tout en m’écoutant : « Louis me le disait : “Il n’y a que les juifs qui me comprennent !” »

– C’est un beau compliment.

– C’est toi mon plus beau compliment.

– Merci.

– De rien.

– Tu ne t’es jamais dit que la réaction négative à ton livre venait de la part de gens choqués par l’antisémitisme de Céline ?

– Tu es trop candide, mon cœur. Tu oublies que nous sommes dans un des pays les plus traditionnellement antisémites de la planète. Lorsque la seule pièce de théâtre jamais écrite par Céline, *L’Église* – un mauvais brouillon du *Voyage* qu’il renia vigoureusement («C’est du Shakespeare revu par Berlitz.») –, fut montée sur scène quelques mois avant la sortie de mon livre, la presse a été unanimement emballée : « Le meilleur pour la fin ! », « Une féerie débraillée », « Voyage au bout de Céline », « Sur le parvis de Céline », « Céline, rage et compassion », « L’univers méchamment drôle de Céline », « Une liberté quasi féérique », « Cruauté et tendresse », « Une cathédrale », « De Céline à Sophocle », etc.

– Peut-être parce que c’est du théâtre...

– Surtout parce que c’est un texte furieusement antisémite, mais dont les passages délicats ont été en l’occurrence nettoyés *ad usum delphini*. C’est ainsi devenu un ersatz de pamphlet antisémite, un pamphlet antisémite sans matières grasses, immédiatement assimilable, sans culpabilité ni remords. D’où ce succès phénoménal. Sartre, déjà, avait goulument gobé l’hameçon dans *La Nausée*.

– Tout ça est si compliqué.

– Alors disons-le autrement. Si Céline était destiné à ne pas *demeurer* antisémite, c’est que sa demeure était le style au sens où le langage est la maison de l’Être. Or l’Être lui-même, comme le précise Heidegger dans la *Lettre sur*

l'humanisme, « est le lieu du combat entre l'indemne et la fureur ». Ailleurs, Heidegger indique que se joue, dans « l'histoire la plus cachée de l'Occident », la « lutte poétique et conceptuelle pour le Verbe de l'Être ». Céline s'est laissé prendre dans ce tangage, mais il en est sorti victorieux en pensée et en poésie. Ayant dit et montré que Céline avait trop de style pour persévérer dans l'antisémitisme, *et l'ayant moi-même dit en style*, j'ai déclenché une réaction globalement antisémite qui ne visait, à travers moi, que le style de Céline. Tout cela est si clair. D'ailleurs Céline l'avait prévu. Dans un enregistrement de 1959, il répète à plusieurs reprises une phrase fatidique : « L'affaire est entendue. »

- C'est une belle conclusion : « L'affaire est entendue. »
- « L'affaire est entendue. » Or on m'a fait un crime d'avoir de l'oreille.

2/ Ânes s'abstenir

« Appris à l'Ecole de Guerre de la vie : ce qui ne me tue pas me fortifie. »

Friedrich Nietzsche, *Crépuscule des Idoles*

Ânes s'abstenir. Tel est le titre que je rêve de donner à l'un de mes livres. Hélas hélas ! peine – ou plutôt dérision – perdue. Il faut se rendre à l'évidence, les ânes sont têtus comme des mules. L'ânerie une indéracinable coutume, un langage, une métaphysique, un atavisme. Et l'ânerie littéraire, elle, un véritable cosmos. On ne lutte pas contre le cosmos. Le cosmos manque d'humour.

À quoi m'attendais-je en écrivant *Céline seul* ? En décidant de débrouiller une bonne fois la question de l'antisémitisme ? De tirer au clair un débat auquel nul ne comprend trop rien (et pour cause !) ? Un problème que je suis à peu près seul, en France, à pouvoir analyser sans peur ni reproche ? Une brûlante question qui rend tout un chacun confus, confondu, morfondu, fondu, rageur, culpabilisé, grotesque, sentencieux, énigmatique, sourdement impliqué ?

Pour être très franc, je ne m'attendais à rien. Ou plus exactement je m'attendais au rien du silence offusqué de la censure. J'étais à peu près assuré que personne ne parlerait de mon livre, que personne ne le lirait, et par avance je ne m'en portais pas plus mal. La surdité intentionnelle, la cécité téléguidée, le mutisme prétendument averti prennent valeur de dithyrambe. Hélas ! a-t-on jamais entendu un âne s'interdire de braire ?

Quelle est dès lors ma réaction aux réactions passionnées à ce livre écrit dans la plus résolue sérénité, la concentration la plus savante ? Eh bien, au risque de paraître incurablement arrogant, je dois avouer que je n'y vois rien de nouveau. Rien d'étonnant, rien de détonant, tout cela avait été soigneusement prévu et désamorcé dans mon livre même. Question d'aptitude à la prophétie prophylactique. Si vous n'êtes pas capable, au moment où vous écrivez, de prévoir les barrages qu'on opposera à vos phrases, et si surtout vous ne parvenez

pas à rendre ces mêmes phrases expertes à briser les barrages qu'elles vont infailliblement susciter, abandonnez l'idée d'être écrivain.

Je m'étais ainsi permis de citer Nietzsche (« Nul ne *ment* autant qu'un homme indigné. »), Rimbaud (« La morale est la faiblesse de la cervelle. ») et Mallarmé (« Un critique est une personne qui se mêle de ce qui ne la regarde pas. ») afin de prévenir les indignés, les moralisateurs et les critiques, haut et fort, que j'étais parfaitement prévenu.

Là encore peine perdue. Mais là aussi c'était prévisible. Qui attend d'un diplodocus qu'il bondisse comme un jaguar fait l'aveu d'une grande naïveté, et surtout lui-même d'un flagrant défaut de souplesse.

Un exemple entre mille ? L'idée d'une « juivité de Céline » (*Le Nouveau Quotidien*), d'un « Céline surjuif » (*Le Monde*), d'un Céline « antisemita per troppo amore » (*La Stampa*), ce lieu commun le plus grossier autrement dit, cette évidence la plus faussement paradoxale qui m'a été reprochée, est précisément celle que j'ai réfutée d'emblée dans *Céline seul*. Que non seulement j'ai réfutée, mais dont j'explique qu'elle correspond à une vision invertie de la littérature à laquelle j'oppose ma conception du face-à-face, et que cette manie de l'inversion, pulvérisée d'ailleurs par Céline, est tout simplement l'autre nom de ce qu'on appelle banalement... l'antisémitisme. On comprendra donc que je n'ai rien appris de nouveau en lisant ces critiques déchaînées.

Les plus amusantes furent encore celles qui grondaient d'invectives, expérience inédite pour moi. « Émule de Vergès glissant allègrement de la démonstration tortueuse à l'assertion péremptoire. » « Exercices d'interprétation qui tiennent de la haute voltige. » « Exorbitante prétention et astuces sophistiquées. » « Lecture symbolique et tarabiscotée. » « Gamineries provocatrices. » « Jeux de mots sortis du cabinet du docteur Lacan. » « Peu de substance et beaucoup d'épate. » « Patois bosniaque. » « Petit esprit, tordu et provocateur. » *Et caetera*.

En somme ce n'est pas si mal pour un débutant.

Je passe évidemment sur les articles qui ne sont que des compilations inavouées de citations de mon livre. Je passe sur les torchons fascistes qui concluent que les pamphlets de Céline sont mieux réussis que ses romans. Je passe sur le contresens universel concernant mon titre (qui ne signifie évidemment pas « Céline le solitaire » mais « Céline l'unique »).

Je passe sur le mauvais goût littéraire qui ose rapprocher Céline de Bardèche, Drieu, Bernanos ou Rebatet (sans parler des rapprochements politiques entre Céline et Vallat ou Darquier de Pellepoix !), ou qui ose se plaindre que le génie de Céline soit plus célébré aujourd'hui que celui de Max Jacob, Robert Desnos, Saint-Pol Roux, Jean Cassou, Jean Guéhenno, Jean Prévest !

Je passe enfin sur le silence total concernant la thèse majeure de mon livre, à savoir la nature radicalement délirante et anti-littéraire de l'antisémitisme, que j'oppose à la poétique du délire élaborée par Céline. Ou plutôt non, là je m'arrête un instant. Je vais même tâcher d'être très clair : L'inversion qui caractérise l'antisémitisme est de la même nature qu'une maladie vénérienne. On ne s'en offusque qu'autant qu'on en a joui. Me comprend-on ? Peut-on seulement me comprendre dans ce pays où la haine du judaïsme est une tradition millénaire ? Où aujourd'hui encore Céline n'est diabolisé qu'en raison de l'antisémitisme souterrain de la majorité de nos contemporains ?

Voir de l'antisémitisme là où il n'est manifestement pas ne signifie par conséquent qu'une chose : l'antisémitisme est là *d'où* on croit le voir. C'est celui qui le dit qui l'est. Qui s'excuse s'accuse, et qui accuse à tort se récusé aussitôt. Ce que Céline avait compris mieux que n'importe qui.

Le seul à avoir subodoré le fond de l'affaire est Michel Host, dans la *Revue des Deux Mondes*, que je salue pour sa rare lucidité : « Dans ce concert imprécatoire, Zagdanski m'a paru maltraité au-delà du bon sens, comme s'il devait porter tous les péchés d'Israël avec ceux de Céline. » Sans commentaire.

Ou plutôt si, un commentaire, une petite finesse talmudique (de celles qui m'ont rendu célèbre...) : L'antisémitisme ressortit à l'inversion en ce qu'il est un type très particulier de paranoïa, au sens freudien du terme, c'est-à-dire au sens où la paranoïa s'accouple à l'homosexualité par le biais de l'interprétation économique que Freud fait de ces deux phénomènes universels. Schématiquement, la paranoïa consiste à projeter son hostilité sur un supposé persécuteur, à intervertir les rôles. Exemple : Dans la Bible, les Israélites, conduits par Moïse, gémissent au désert après le compte-rendu faussement catastrophique des explorateurs envoyés en Canaan. « C'est par haine pour nous que le Seigneur nous a fait sortir du pays d'Égypte », disent-ils. Mais Rachi, le grandiose rabbin champenois du XI^e siècle, rétablit les choses (mille ans avant que Freud ne parle de « projection ») : « C'EST PAR HAINE POUR NOUS QUE LE SEIGNEUR. Il vous aimait, mais vous Le haïssiez. Un proverbe populaire dit : “On croit lire chez autrui la haine qu'on lui porte.” »

Tout cela doit sembler limpide aux connaisseurs de Céline. Non pour en conclure que Céline a souffert ou connu ce qu'ont souffert les juifs, mais pour tracer simplement un parallèle entre la haine de la littérature et celle du judaïsme. C'est qu'en Occident, qu'on le veuille ou non, la littérature est une invention juive.

Quelle est au fond la différence entre un antisémite de base et un écrivain de génie ? L'antisémite présuppose que la jouissance est totalement limitée, qu'elle ne saurait par conséquent être gratuite, que chaque joie souffre son prix. « Rien n'est gratuit en ce bas monde. Tout s'expie, le bien, comme le mal, se paie tôt ou tard. Le bien c'est beaucoup plus cher, forcément », écrit Céline dans la préface à la réédition de son *Semmelweis*. Or Céline, *et lui seul*, sut échapper à l'antisémitisme en réalisant quelle hostilité lui valait sa propre gratuité, comme ses malades le haïssaient de les soigner gracieusement. « Je pavoise d'être gratuit... », écrit-il dans le premier jet d'*Un château l'autre*, ajoutant ensuite que

« la gratuité vous mène le bonhomme au cachot bien plus vite, plus profondément, que n'importe quelle escroquerie... »

On comprend mieux l'accusation inversée de radinerie faite aux juifs. Offrant généreusement au monde ce qu'ils avaient de plus précieux – leur Livre –, ils n'ont eu droit en retour qu'à la fielleuse accusation de l'avoir mal lu. « Loin de craindre la dépense, je l'aime », dit Casanova dans ses *Mémoires*. À quoi l'antisémite rétorque en blêmissant : Loin d'aimer la pensée, je la crains.

L'antisémitisme est ainsi une dé-pense, au sens où la pensée s'y exténue et y sombre. Un antisémite peut fort bien par ailleurs être un savant, un érudit, un homme du monde, un saint, un génie... Il peut y avoir des délires, des opinions, des idées, un système, une politique antisémites... il n'existe pas au sens propre de pensée possible dans l'antisémitisme. C'est cette dépense qui permet de comprendre le double fantasme d'une intelligence juive supérieure et d'une radinerie cossue des juifs. Ce que la théologie traditionnelle a toujours exprimé en désignant les juifs comme absolument inconvertibles.

Si Céline a fini par échapper à la paranoïa antisémite, c'est qu'il était, somme toute, génialement joyeux. Dès qu'il découvrit le secret de la jouissance infinie, le Seul Supposé Salaud se métamorphosa en Scintillant Solitaire du Savoir.

C'est une question de don, de bon goût, et de choix aussi : le face-à-face ou l'inversion, l'invention ou bien l'aversion, la subversion contre la convention, le rire de la fiction contre le rut de l'affliction, Shakespeare contre Racine. « Ça tient mieux l'coup et l'temps... Y a d'la rigolade... »

Qui dédouane Céline ne cherche manifestement lui-même qu'à se disculper. Mais qui accuse Céline ne cherche manifestement lui-même qu'à se dissimuler. C'est la vieille logique du bouc émissaire (ça s'est appelée naguère l'« épuration »), que Céline avait parfaitement saisie, laquelle est, soit dit en passant, une invention biblique.

Il n'y a ni à accuser ni à défendre Céline, mais à savoir ce qu'est l'antisémitisme. Et en la matière, je suis seul à bord.

Alors ma conclusion, dix mois après la sortie de *Céline seul* ?

Ânes s'abstenir...

3/ Suite et fin du professeur Y

« Le sage des universités – le savant en maintes matières, et de large expérience en tout, excepté son sujet. Exhortant – dénonçant – dirigeant. Plein de rage et de sérieux. Employant tous les pouvoirs de persuasion et les finesses de style, à prouver – rien ! Ravagé par trop d'enseignement – sans avoir rien dont faire part. – De grand effet – et importance, – creux. Arrogant – inquiet – désespérant. Proclamant, se coupant – pendant que les dieux n'entendent pas. »
Stéphane Mallarmé, *Le «Ten O'Clock» de M. Whistler*

Le mot d'ordre de l'Université depuis toujours reste le mémorable « on se doit à la Société », lancé par le professeur Izambard à Rimbaud en 1871, qui répond par une lettre fameuse, fulgurante de mépris pour « le râtelier universitaire ». Un siècle plus tard, c'est très logiquement à la Société du Spectacle que les professeurs s'adonnent.

Écoutons Debord : « Une pensée universitaire de cadres moyens, vite comblés, pensée intégralement enfoncée dans l'éloge émerveillé du système existant, ramène platement toute réalité à l'existence du système. »

Avant d'examiner en détail un cas contemporain de décomposition universitaire, il faut rappeler que la singulière bêtise de ces tâcherons ne date pas d'hier. Baudelaire, déjà : « Je défie un journaliste ou un professeur quelconque d'expliquer le sens d'un seul mot dont il se sert. »

Bien sûr, il y eut de notables exceptions. Mallarmé, par exemple, était professeur d'anglais au lycée Condorcet où peut-être il croisa Proust qui y était élève. Le point commun entre ces deux génies est précisément d'avoir été mal vus de leurs supérieurs. Painter rapporte qu'un inspecteur général, poète médiocre sempiternellement refusé à l'Académie, après avoir écouté Proust lire sa dernière composition, demanda au professeur : « Vous n'auriez point, parmi les derniers de la classe, un élève écrivant plus clairement et correctement en français ? »

Quant à Mallarmé, Mondor cite la note renversante d'un inspecteur : « Puisque M. Mallarmé reste professeur d'anglais au lycée Fontanes, qu'il apprenne l'anglais... Qu'il ne dicte pas aux élèves, pour texte de thèmes, des

niaiseries comme celles-ci : “Menteur, avale ta salive, et le menteur a plus de salive qu'aucun, à cause des nombreuses paroles qu'il est obligé de proférer pour ne point dire la vérité. Quoique sa langue soit déjà fendue comme celle d'une vipère, car il parle souvent mal des autres, on la coupera encore en petits morceaux et tous les chiens de la ville en auront un.” On serait tenté de se demander si l'on n'est pas en présence d'un malade. »

Outre l'effet comique d'un menteur qui ne se reconnaît pas dans le désopilant miroir qui lui est tendu, s'affirme un énoncé que Lacan confirmera en 1969 : « À deux de ces personnes qu'on appelle des nullités, ce qui dans l'opinion, étudiante tout au moins, ne fait que mieux valoir leur titre à occuper la place de professeur, je disais, il y a bien quelques treize ans : “N'oubliez pas qu'un jour vous donnerez comme sujet de thèse ce que j'écris pour l'instant”. Comme d'un vœu qu'elles s'en informassent : où je contrôlerais si le zéro a bien l'idée de la place qui lui donne son importance. »

Il sera pourtant difficile d'aller plus loin dans la drôlerie dévastatrice que Céline, en ses immortels *Entretiens avec le Professeur Y* : « Il avait aussi, comme cent autres, le professeur Y, forcément, comme mille autres, licenciés, agrégés, à lunettes, sans lunettes, un manuscrit “en lecture” à la N.R.F.... presque tous les professeurs ont un petit Goncourt qui marine à la N.R.F.... vous me direz : ça s'aperçoit !... c'est plus des romans qu'ils publient, c'est autant de pensums !... pensums sarcastiques, pensums archéologiques, pensums proustiques, pensums sans queues ni têtes, pensums ! pensums nobéliens... pensums anti-antiracistes ! pensums à petits prix ! à grands prix !... Pensums Pléiade ! Pensums !... c'est touchant “l'à manière de” qu'ils besognent tous, les professeurs... ils se copient tous, forcément... ils ont trop fréquenté les classes... c'est leur métier d'être dans les classes ? à se toucher, et puis à se copier... tous les postulants goncourteux se copient tous, c'est inévitable !... »

Pour se faire une image du cas particulier de décomposition universitaire que je vais étudier maintenant, il suffit d'imaginer Sainte-Beuve endossant la revanche du très ridicule professeur Y, contre Céline.

Notre néo-professeur Y, donc, fait deux énormes trouvailles qu'il décide d'annoncer à la face du monde. Primo : le « grand écrivain » (quelle taille ?) Louis-Ferdinand Céline était antisémite. Secundo : c'est très très très vilain d'être antisémite.

Ça méritait un livre, en effet.

Invité à la télévision, l'homme déclare confusément que son pamphlet est un roman. Qu'est-ce qui lui permet d'intituler ce « pensum anti-antiraciste », très mal écrit, d'une rare mauvaise foi, regorgeant de citations tronquées, de jargon à vomir de bêtise et surtout de glappissements politiquement corrects que la plus banale des décences interdit de proférer, « roman » – c'est-à-dire, selon sa propre définition : un « genre indéfini » ?

C'est qu'il « prend une forme ludique, une forme romanesque, il y a des chapitres et caetera... »

Il est temps d'aider ceux que Baudelaire appelle « jurés de sérieux, charlatans de la gravité, cadavres pédantesques sortis des froids hypogées de l'Institut, et revenus sur la terre des vivants, comme certains fantômes avarés, pour arracher quelques sous à de complaisants ministères », à s'y retrouver dans ce « genre indéfini » que serait le roman : Un roman est un mensonge qui dit la vérité sur le Mensonge.

Il est probable que cette définition – inspirée d'un mot de Picasso sur l'art – ne paraîtra pas suffisamment claire aux naïfs élèves lobotomisés de notre universitaire, dont la jeunophilie proclamée est si largement convaincante. Les jeunes, ne faut-il pas leur ouvrir les yeux ? Ils sont si abrutis, de nos jours ; on ne saurait trop féliciter Néo-Y de pratiquer le flicage moraliste indigné, et surtout de répandre complaisamment à leur usage citation antisémite sur citation antisémite dans son roman.

Il me reproche de ne pas l'avoir fait : je l'avoue, c'est un tort. Dans ma grande innocence, j'ai l'habitude de penser qu'il vaut mieux citer ce qu'on admire que ce qu'on méprise. Et qu'à force de faire des citations odieuses, un lecteur qui aurait juste quelques neurones de plus que les potaches contemporains, un lecteur qui aurait par exemple en mémoire certaines pages de Freud sur l'ambivalence des sentiments, pourrait me reprocher de me vautrer de façon très ambiguë dans l'ignominie que je prétends dénoncer.

Car nous sommes bien d'accord, c'est ignoble d'être antisémite. Néo-Y est bien placé pour le savoir, vu qu'il contrefait l'antisémite à merveille lorsqu'il se met à parler, sans guillemets, au nom de Céline : « Dans mon premier pamphlet antisémite... Moi Céline, je suis toujours dans la nuit... Mais non je ne vous oublie pas... Mes pamphlets nazis qui préfiguraient la solution finale... »

Quel naturel ! À s'y méprendre ! L'homme a un don inné d'imitation ! Quand il parle au nom de l'ignominie, ça frise l'écholalie !

Sauf qu'il fait une légère erreur. Céline n'aurait jamais dit : « mes pamphlets nazis ». Il avait trop de mépris pour les nazis. D'ailleurs Néo-Y le sait bien, il cite lui-même Céline : « Hitler a fait le con ! », pour commenter aussitôt : « très léger sur la question ».

Léger, Céline, concernant Hitler ? Que faut-il entendre exactement par là ? Que Céline avait tort de mépriser Hitler ? De ne pas le trouver supérieurement intelligent ? Que Hitler était un grand leader ? Un monstre mais un mage ? Le Prince du Mal ? Le « guru », tout comme Céline, de « l'envoûtement » et de la « fascination » (dixit Néo-Y) ? Autant dire le roi de la suggestion, l'empereur de l'hypnose !...

Quelle histoire. Tout un peuple métamorphosé contre son gré en ordures par le magnétisme élocutoire très travaillé de Super Adolph ! Comment peut-on le traiter de con ! Le trouver léger ! Comment ose-t-on faire rire à ses dépens, un si charismatique dictateur ! Au goulag Charlie Chaplin ! avec Céline ! et Zagdanski qui ose trouver ses pamphlets comiques !

Néo-Y se révèle décidément de plus en plus indéfini. Il aurait dû prendre exemple sur Méchant Céline, qui a écrit des choses parfaitement nettes concernant les nazis. Ayant moi aussi l'ambition de participer à l'affranchissement de sa classe de charmants idiots, je le cite :

« Leur personnel philosophique et administratif était d'une accablante médiocrité – De pauvres balourds provinciaux ronds-de-cuir promus tout à coup à la classe mondiale et n'y comprenant rien du tout – Derrière Hitler il n'y avait rien ou presque rien, je parle au point de vue spirituel, une horde de petits-bourgeois provinciaux cupides la curée – de parfaitement misérables petits profiteurs – rien de plus... Sous la botte allemande jamais le théâtre français n'a été si luxuriant – ils avaient le fétichisme de la culture française – Claudel, Cocteau, Mauriac, Colette et tous les autres ont été littéralement choyés par les nazis – Ils ne s'en vantent pas ! On dirait que toute la France a été à Buchenwald. Quel cabotinage ! Quelle farce ! Ils adoraient Giraudoux. Ils pleuraient le jour de sa mort – Les Allemands sont des larbins, ils ne respectent que ceux qui les fouettent – voilà la vérité – Leur rêve c'était Poincaré, Clémenceau. »

Néo-Y est encore d'une désarmante candeur lorsqu'il avoue ne pas être « scandalisé » par « Le Pen, Hitler, ou Karadzic ». Comme c'est malin de placer le nom de Hitler parmi d'autres ordures méprisables ! Le grand syncrétisme... Vieille méthode pour noyer la poisse – la « poisse du sens » comme dit si bien ce professeur en citant Barthes –, et éviter de donner ainsi à l'antisémitisme une importance à part. Car il le répète assez : « L'antisémitisme n'est qu'une petite partie du racisme ! » Une petite partie ? S'agirait-il donc d'un détail ? Ai-je bien compris ? Quel est, en ce cas, le pourcentage exact d'antisémitisme dans le racisme ? J'aimerais savoir.

Néo-Y n'est pas « scandalisé », il est, précise-t-il, « répugné », « dégoûté ». L'amusant c'est que, pour quelqu'un de répugné, il cite dans son roman beaucoup de phrases répugnantes. Il faudrait à ce propos soumettre une petite interrogation à sa classe de grands débiles. Qui a écrit la belle maxime:

« L'entière satisfaction et le dégoût se tiennent la main. » Goebbels ? Eva Braun ? Super Adolph ? Top Staline ? Hip hop Musso ?

Raté, c'est La Fontaine.

Telle est la raison précise pour laquelle j'ai choisi, moi, plutôt que de rédiger un digest tétanisé de l'ignominie, de citer longuement et de part en part la Bible, le Talmud, la mystique et la pensée juives dans mon livre que cet universitaire trouve si « absurde » et si « arrogant ». Ça n'a sûrement aucun rapport. D'ailleurs il a omis de s'en rendre compte puisqu'il n'a pas daigné remarquer que mon livre « absurde » et « arrogant » est à chaque page une vigoureuse apologie du judaïsme.

De même qu'il n'a pas vu deux citations essentielles de mon *Céline*, qui le concernent pourtant directement. Rimbaud : « La morale est la faiblesse de la cervelle. » Et Nietzsche : « Nul ne ment autant qu'un homme indigné. »

Ce que cet universitaire nomme avec répugnance ma « relecture esthétique » est tout simplement le parti-pris d'interpréter l'antisémitisme de Céline grâce au prisme grandiose de l'herméneutique juive, cette même pensée juive à laquelle j'ai consacré plusieurs livres. L'un d'entre eux est même intitulé *De l'antisémitisme*. Plus de 300 pages pour décortiquer la passion de Néo-Y, qui a eu le grand tort de ne pas le lire avant de faire paraître le sien. Il aurait appris bien des choses, s'il avait seulement pris le temps de quitter des yeux ces pamphlets antisémites qui le fascinent et dont il exige avec autorité la publication. Il aurait compris le fonctionnement de la cécité sélective des antisémites, et de ce que les psychiatres nomment identification projective, laquelle consiste à accuser autrui (un exemple entre mille ? l'omission !) de ce dont on souffre soi-même.

On m'excusera d'y revenir, mais je trouve excessivement étrange cette omission de ma démarche talmudique. Cela ressemble beaucoup à la fameuse omission que lui-même traque avec acharnement chez Céline, « le terrain barbelé concentrationnaire de l'omission » comme il écrit si finement. C'est

d'autant plus bizarre qu'il ne lui a pas échappé, par exemple, que Sollers défendait Céline dans le *Monde des Livres*, que Kristeva le soumettait à la psychanalyse, que Henri Godard le publie depuis vingt ans...

J'occupe de la sorte dans son roman une place à part parmi ses bêtes noires. En général il apprécie, prétend-il, l'humour de Philippe Sollers ; il a une grande estime pour l'intelligence de Julia Kristeva ; il trouve Henri Godard d'une rare honnêteté intellectuelle ; il respecte comme il se doit le talent de Milan Kundera ; il pense que Philippe Muray dit des choses justes...

Il n'y a que moi – avec mes théories arrogantes et absurdes en faveur de la pensée juive qu'il a si étonnamment omises – auquel il ne trouve aucune circonstance atténuante.

Heureusement que je ne suis pas parano ! Sinon j'en viendrais à penser que ce n'est pas un hasard si une métaphore commerciale vient spontanément à l'esprit de cet universitaire lorsque mon nom et mon livre font leur apparition dans son roman ! Il écrit : « ...la relecture des pamphlets eux-mêmes comme romans, qui commence à avoir pignon sur rue... », avec aussitôt en note mes mots, mon nom et mon *Céline seul*. Pignon sur rue ? Pignon sur rue ? Que veut-il dire par là ? Que j'ai gagné beaucoup d'argent grâce à mon livre qui consacre la pensée juive ? Je me frotte les yeux, je vérifie même dans le dictionnaire, je crains tellement d'être parano : « Pignon sur rue : Au sens moderne, se dit d'un marchand à la fortune bien assise, installé dans un magasin avantageusement connu et bien situé. »

Je commence à mieux comprendre sa « gêne persistante à l'égard... du papier bible » Toutes ses vociférations contre « Céline en papier bible »... « Papier bible » ! « Papier bible » ! « Papier bible » ! Une vraie fixation ! Il ne peut pas dire Pléiade comme tout le monde ? Par quoi est-il si démangé ? Par le papier ? Ou peut-être par la Bible ? Ce livre arrogant et absurde qui ose prétendre que les juifs sont un peuple élu !

C'est vrai que Néo-Y trouve ridicule de ma part de donner aux juifs un rang à part. « “Il est indéniable que ces textes”, note Zagdanski à propos des pamphlets, “sont choquants, bouleversants même pour qui a concrètement souffert.” »

Tiens, encore une douteuse omission. Néo-Y m'a tronqué quelques mots en me citant. Il a oublié « qui a concrètement souffert de la haine antisémite ». « Autrement dit », continue-t-il, « la répulsion à l'égard de Céline serait une affaire de Juifs. On n'aurait aucune raison, si l'on n'est pas juif, si l'on est chrétien, athée, hindou, vietnamien, rosicrucien abondantiste, charentais, zen, d'être révolté. » Fin de la citation.

Décidément, Néo-Y récidive dans le syncrétisme. Pour qui se prennent-ils, ces juifs, à se sentir particulièrement concernés par l'antisémitisme !

Qu'on me pardonne si je suis un peu lourd à la détente, mais je ne vois vraiment pas là ce qui peut indigner. Ça ne semble donc pas une évidence qu'on soit plus sensible à l'antisémitisme quand on en a souffert que lorsqu'on n'en a jamais souffert ? C'est pourtant logique. Je vais donner un exemple, que ce professeur pourra répéter à ses mignons attardés. Imaginons que nous nous promenions tous les deux dans la rue. Tout à coup, sur un mur, nous sommes confrontés à un ignoble graffiti raciste : « Tous les ânes s'appellent Martin ! » Jean-Pierre Martin serait bien plus affligé que moi, et ce serait la moindre des choses.

Me comprend-on mieux, maintenant ? Toujours pas ? Je suis toujours coupable d'un exclusivisme révoltant ? Quel culot, oser penser d'abord aux juifs quand on traite d'antisémitisme ! *Mea culpa* (on aura reconnu le titre d'un pamphlet anti-stalinien de Céline dont cet universitaire ne parle jamais) : je ne suis pas très politiquement correct, j'ose favoriser les juifs ! Alors que tous les hommes, c'est bien connu, sont frères. Aucune raison pour que les juifs aient le monopole de la souffrance et du bouleversement causés par l'antisémitisme ! Ils veulent donc toujours et encore avoir pignon sur rue !

Revenons à cette manie du syncrétisme, ce vieux fumeux fantasme du « métissage » qu'arbore Néo-Y : Pas d'élus ! Tous dans le même sac ! Tout le monde est persécuté à égalité ! On est tous des juifs allemands, n'oublions pas. Par conséquent, puisque tout le monde est juif et que les juifs sont comme tout le monde, plus personne n'est antisémite : cqfd ! Ah si, il y en a un, le seul et unique Antisémite de la planète, et le mérite revient à notre universitaire si perspicace de l'avoir débusqué, c'est Méchant Céline.

Les choses ont bien changé. En 1968, l'Université méprisait avec juste raison l'O.R.T.F. Aujourd'hui, elle s'y pavane. Le cabotinisme de Néo-Y est désopilant lorsque il demande qu'on s'attarde sur l'éloge de son livre plutôt que sur sa critique. Et son style, un poème ! « Jusqu'où peut-on aller d'un texte en ne parlant que de son écriture ! » Réflexion si abyssale que j'en médite encore. Comme cette phrase de son livre qui m'a rendu tellement plus intelligent : « Ainsi vous dites : Céline a écrit que ceci. Et le lecteur célinifié vous répond : vous n'y comprenez rien, Céline explique que ceci parce que cela. » Ça c'est de la dialectique ou je ne m'y connais pas. Voilà Hegel enfoncé de loin, Husserl pulvérisé, Heidegger vitrifié. Heidegger, un autre Méchant, Néo-Y devrait lui consacrer un livre, il a manifestement les neurones adéquats.

Soyons clair : Céline est sans doute très méchant, mais il est trop drôle pour ne pas être bon. Le Professeur Y est peut-être gentil, mais il est très mauvais. Tout est là.

À la télé, en tout cas, Néo-Y est à mourir de rire. Cette candeur critique déchaînée, cette naïveté prépubère dans l'indignation, ces hilarants tics nerveux qui clignent sur son visage, cette blême fureur dodelinée, ce contentement cabot aux regards en coins. Mais d'où lui vient cette manie de regarder dans les coins toutes les trois phrases ? Qu'est-ce qu'il peut bien rechercher dans les coins ? Et ces tics nerveux quand il prononce les mots « collaborateurs » et « Institut des Affaires Juives ». Serait-il habité, par hasard ? Aurait-il un dibbouk ? Un vilain antisémite refoulé qui voudrait prendre possession de lui ?

Je n'affirme rien, je demande. Ça expliquerait bien des choses, en tout cas, à commencer par son livre ridicule. On connaît la formule de Céline : « Il faut clouer les cons sans jamais se lasser. Ça donne la preuve au moins de l'enragement de ces bourriques, comment qu'ils délirent, sur tous les points, par tous les bouts – Comment qu'ils m'imaginent c'est marrant ! Ils me prêtent leurs habitudes, leurs âmes, leur vanité d'âmes, toute leur chère idiote personne. J'ai rien à faire avec ça ! C'est un fantôme de leur délire qu'ils accablent ! Pas moi du tout –»

Je la cite dans *Céline seul*, mais cette citation-là a également échappé à notre expert, comme toutes celles que je fais de la Bible et du Talmud. Ah ! ah ! c'est « l'ellipse magique », comme il dit si bien à propos de Céline.

Et puisqu'on est dans « l'ellipse magique », que veut-il dire exactement par : « On ne sort pas de la famille ! » lorsque il cite mon nom juste après celui de Julia Kristeva ? Je n'ai pas bien saisi ce fin sous-entendu. De quelle « famille » parle-t-il ? La seule traduction de son narquois : « On ne sort pas de la famille » qui me vienne à l'esprit, c'est : « Les juifs restent toujours entre eux ». Je plaisante, qu'on se rassure. C'est plus fort que moi, j'ai un incoercible penchant au sarcasme, à l'arrogance, Néo-Y a bien raison. Ça s'appelle de l'humour juif. A ne pas confondre avec l'humour chrétien, athée, hindou, vietnamien, rosicrucien abondantiste, charentais, zen... « Juif », ça se prononce comme ça s'écrit : J U I F.

Laissez-moi vous le traduire en Néo-Yment correct :

JUIF : Prononcer « israélite » de préférence, ou alors mettre une majuscule bien en évidence afin de souligner le respect que l'on a pour eux. Membre d'un peuple persécuté et déporté à cause de la haine que leur voue un certain « Louis-Destouches-sur-papier-Bible » qui se fait passer pour grand écrivain, ainsi que quelques rares autres méchants de son espèce. Car comme écrit Jean-Pierre Martin, le collecteur de toutes les équivalences antisémites du mot juif commençant par Y : « Je me refuse à reprendre ce lieu commun stupide,

qui voudrait que nous soyons tous racistes au fond de nous. » Laquelle haine n'est par conséquent qu'une toute petite partie du racisme, un détail, pas de raison que les juifs aient la vedette, ils ne sont pas les seuls à avoir souffert, il y a aussi les Jeunes, les Vieux, les Femmes, les Homosexuels, les « beurs » (citation politiquement correcte du grand anti-raciste Jean-Pierre Martin page 128 de son roman), les Afro-Américains, les Afro-Français, les Afro-Africains, les Résistants, les Handicapés et les pauvres élèves lobotomisés de Jean-Pierre Martin qui ignorent que Céline est un méchant raciste. Peuple qui, d'autre part, fonde sa foi et bâtit sa culture sur un livre qui a pignon sur rue, fait de mots écrits sur du papier et qu'ils nomment « la Bible », comme l'insupportable papier bible sur lequel est imprimé Méchant Céline, lequel Méchant Céline est, comme l'exprime si correctement Néo-Y « devenu Livre de Dieu, sainte Écriture, parole d'Évangile », et même « Dieu omnipotent du scandale », « Jésus situationniste », de sorte que, comme l'écrit Néo-Y dans son style inimitable, « le culte de Céline se célèbre avec constance, dans mainte paroisse, sur l'autel de la Littérature sacralisée, sous les auspices de ses prêtres nombreux, avec moult sermons de l'orthodoxie célinolâtre ».

Comme ce Néo-Y est subtil ! Il a découvert que Céline et religion, c'était tout un, grâce au bien connu philosémitte Drieu La Rochelle. D'ailleurs il ne prend pas la peine de tronquer sa source, pour une fois. C'en est même étonnant comme ce veule et méprisable Drieu le convertit aisément à son opinion : « On voit bien en quoi il y a du religieux en lui (Drieu La Rochelle lui-même le disait)... »

C'est vrai, je ne suis pas juste avec ce professeur, je lui vole sa propre méthode, je fais de vilains procès d'intention. Comme il s'en plaint si cabotinesquement à la télé, lui le Petit Père de la citation détournée et de la mauvaise foi dodelinante : « Mon livre est quand même beaucoup plus argumenté que ce que vous avez l'air de dire ! »

Voyons ça de plus près.

Le grand truc de Martin, c'est « l'altérité » et le « métissage ». S'il est « contre Céline », c'est parce qu'il est « pour l'oblique et le dégagé ». D'ailleurs il est si contre Céline que lui aussi, prétend-il en citant un passage de *Rigodon*, révèle un « enjeu oblique et allusif ».

Néo-Y décidément frôle l'incohérence.

Prenons une autre de ses grandes idées. Méchant Céline ne parle que de lui. Il « colonise l'espace du texte de façon despotique et terroriste », « pour mieux annihiler toute pensée autre, toute altérité ». Néo-Y a bien raison de s'indignégner. Salaud Céline ! Il a osé écrire lui-même ses propres livres où lui-même parle de lui-même. C'est pas gentil, c'est pas altruiste, c'est vraiment pas Néo-Yment correct d'être aussi égocentrique ! Un écrivain qui ne parle pas du prolétariat, ou des jeunes, ou des anti-racistes, ou de Jean-Pierre Martin... n'a pas son mot à dire. C'est un vilain égoïste !

Pauvre Néo-Y ! Il se trouve négligé, il se sent exclu de la prose de Céline. C'est donc ça, le problème ? Néo-Y fait un petit complexe d'origine ? C'est pour cela qu'il débusque avec une telle énergie la fausse origine populaire de Céline ? Son « que je soye », « que je soye », le Y ! le fameux Y du « subjonctif populiste » ? Il faut avouer que notre universitaire est légèrement fanatique de la chasse au Y. Le Y qui dissimule l'injure antisémite – car, étant très altruiste, laissant une grande place à l'autre dans sa pensée, il lit dans les sous-entendus d'un antisémite comme à travers sa propre cervelle... « Y comme youtre, yitre ou youpin »... explique-t-il aux téléspectateurs assoupis. Je le cite, car il se trouve qu'il possède bien plus de vocabulaire antisémite que moi. « Entretiens avec le Professeur Y, formidable ! Y... bon... Y... youpin, on n'y pense même pas ! »

Enfin une vérité : On n'y pense même pas ! Tout le monde en effet n'a pas l'injure antisémite au bord des lèvres dès qu'il tombe sur la lettre Y. Moi, par exemple, quand je vois la lettre Y, je pense à Yiddish, et quand je pense à Yiddish, je songe à Philip Roth, un autre romancier juif arrogant que l'Université

ne doit pas aimer vu qu'il n'a jamais été déporté ni persécuté. Et que déclare Philip Roth haut et fort ? Qu'il adore un certain Louis-Ferdinand Céline. « Céline aussi était cinglé, c'était un écrivain français génial et un antisémite virulent, de l'époque de la Deuxième Guerre ; j'essaie désespérément de le détester – et je donne ses livres démentiels à lire à mes étudiants. »

S'il prenait la peine de relever les yeux des pamphlets antisémites de Céline et des récits de déportés, Néo-Y trouverait ça dans un chef-d'œuvre d'humour juif intitulé *Opération Shylock*. « Shylock », ce juif caricatural qui a pignon sur rue dans une pièce de Méchant Shakespeare !

Et puis qu'entend exactement notre professeur par cette fameuse « altérité » dont manquerait « le gros Ego de Céline-Destouches », avec son écriture « sourde à toute contradiction, à toute contestation de l'intérieur, à toute parole antagoniste » ? Sérieusement, que signifient ces sous-conneries universitaires ? Soyons plus clair. Veut-il parler de l'altérité du bibelot ambigu qui trône dans son salon que la télévision a révélé au monde entier ? Le souriant petit Noir dépenaillé d'Épinal ? Une statue de gentil Nègre pauvre malicieux du Mississipi ? C'est ça la conception de l'antiracisme de Jean-Pierre Martin ? Je suis sûr que Max Roach et Charles Mingus auraient vu en lui un frère d'altérité bibelotienne ! Je parie que pénétrant dans son salon télévisé, Sonny Rollins aurait été très sensible à son sens de l'altérité-bibelot. Sans parler de son absence consternante de grâce quand il pianote *Pent-Up House*. D'ailleurs – est-ce vraiment surprenant ? – son style est aussi foncièrement raide au piano qu'à l'écrit.

Je blague, on s'en doute. J'ai l'habitude, quand j'entends le mot « altérité », de penser à Emmanuel Lévinas plutôt qu'à un bibelot de salon de petit colon sudiste dégénéré et bourré de tics comme dans les textes de Faulkner. Vous savez, Méchant Faulkner qui a écrit des phrases vraiment pas bibelotement correctes sur les Noirs et leur « odeur » : « Leur odeur, l'odeur de leur corps semblait un flot montant et descendant parmi l'air immobile et chaud. Ils

paraissaient réfléchir tous ensemble à quelque chose de lointain, d'impénétrable. Ils étaient comme les tentacules d'un poulpe, comme les racines d'un arbre immense, au moment où la terre les laissant à nu s'entr'ouvre sur l'écheveau tordu, dense et fétide, de leur vie ténébreuse et violée. » Aïe ! nous voilà bien embêtés : une phrase absolument splendide mêlée d'un atroce sous-entendu raciste sur l'odeur « fétide » des Noirs. Un vilain crapaud dans le beau diamant. Vite, le scalpel troncatoire de Néo-Y, censurez-moi ce « fétide » qu'on ne saurait lire !

Voici donc ce qu'écrit Lévinas – un autre juif pas déporté qui a exprimé tant de bien de ce « religieux » que Néo-Y exècre – concernant l'altérité et autrui : « L'exister de cet être – irréductible à la phénoménalité, comprise comme réalité sans réalité – s'effectue dans l'inajournable urgence avec laquelle il exige une réponse. »

Ah... je crains que Néo-Y ne soye forcé de convoquer quelques neurones supplémentaires quand il écrira le mot « altérité », désormais. On est loin du bibelot clin d'œil à l'usage des ignares tronqués du cervelat. *Mea culpa, mea culpa*. Ce n'est pas poli de critiquer la décoration intérieure d'un universitaire. Je pourrais rétorquer pour ma défense que je suis en train de parler de l'intérieur de sa cervelle. Il le constate lui-même : « Chacun de nous nous avons du mal, de l'abjection, c'est indéniable. » Qu'il parle pour lui ! Moi, par exemple, je n'ai pas davantage d'abjection en moi que de bibelot de petit Blanc paternaliste dans mon appartement.

C'est d'accord, changeons de sujet. Parlons un peu de son style dodelinant. Je cite : « Les lettres sont même impossibles, bon sang bien sûr, sans une manière de musiquer la langue. »

Alors là, Néo-Y s'est surpassé ! On conçoit son dédain à l'égard du style de Céline. Je fus si impresssionné par la « musique » de son « bon sang bien sûr » que j'entrepris de lui confier mon admiration au téléphone. J'ouvre un annuaire pour trouver son numéro, je feuillette... horreur ! C'est la démultiplication des

« Martin Jean-Pierre ». Ils sont des centaines de « Martin Jean-Pierre » répartis à travers la France ! Quand je pense qu'il ose me reprocher ma conception de la littérature « entre clones et jumeaux » ! Rien qu'en région parisienne ils sont quarante-trois « Martin Jean-Pierre » ! Soixante-dix dans les environs de Lyon ! Quatre-vingt-dix-huit autour de Marseille ! C'est affreux !

Comment ne pas faire un léger complexe d'égo face à Céline. Il faut dire aussi que Céline fut plus avisé. Des « Louis Destouches », comme Néo-Y l'appelle si vulgairement (avec ses manières de flic stalino-sainte-beuvien – houns ! un « trait d'union totalitaire » qui m'a échappé –, avide de contrôler la carte d'identité sous la fiction, de dépseudonymer l'ennemi exactement comme les antisémites aiment à dénoncer un vrai nom juif sous un faux nom francisé...), les « Louis Destouches », donc, c'est comme les « Jean-Pierre Martin », ça regorge. Alors il a pris un pseudonyme. Pas de risque qu'on le confonde avec un autre. Tandis que Martin est noyé sous les doubles ! Lequel est le bon ? Serait-ce le « Martin Jean-Pierre » qui vit place du Pilon à Saint-Gengoux-Le-National (comme le fameux front fasciste... je blague, je blague) ? Ou bien le « Martin Jean-Pierre » qui habite à Roquemaure, boulevard National (comme « national-socialiste »... je plaisante) ? Peut-être est-ce le « Martin Jean-Pierre » qui vit à Les-Pennes-Mirabeau (« Les Pennes », comme Jean-Marie-vous-savez-qui) ? Ou le « Martin Jean-Pierre » de Saint-Marcel-de-Careiret ? Ou celui de Notre-Dame-de-la-Rouvière, hameau Mazel ? Ah non, impossible, Mazel c'est de l'hébreu, ça signifie « chance », et Néo-Y n'aime les écrivains juifs que très malchanceux. Franchement, c'est décourageant, autant de doubles. Rien qu'en Arles ils sont trois « Martin Jean-Pierre ».

Ainsi donc, tout vient de là ? Le « gros Ego de Céline-Destouches » ? Ce qui est étrange c'est l'omission d'un autre champion du « “je” terroriste », qui « n'entre jamais en dialogue avec des amis absents », avec son « écriture sourde à toute contradiction, à toute contestation de l'intérieur, à toute parole antagoniste » (il faut copier ses phrases mot à mot, comme une punition, pour

peser leur juste poids d'imbécillité et de banalité universitaires). Au contraire puisqu'il ridiculise toute croyance en l'amitié, ne fait l'éloge que de la solitude : c'est Proust.

Marcel Proust, l'auteur de *Contre Sainte-Beuve* à qui Néo-Y a pris l'idée de son titre. Je doute d'ailleurs qu'il l'ait lu. Il a dû s'arrêter au titre, vu qu'il est lui-même, je l'ai dit, le plus parfait modèle de Sainte-Beuve moderne qu'on puisse imaginer, réunissant tous les défauts grotesques du critique crétin que Proust analyse si méchamment.

À ce propos, venons-en à sa longue liste de « Pour », tous ces gentils écrivains altruistes et persécutés que Néo-Y adule : Robert Antelme dont il décrit le calvaire la larme à l'œil et avec une indécente gourmandise (« Je pense au corps décharné de Robert Antelme au retour de Buchenwald et de Dachau. Il pesait 37 kilos, répartis sur un corps d'un mètre soixante-dix-huit. »). Et Taslima Nasreen, et Salman Rushdie... Tiens... il a omis Anne Franck. C'est dangereux, il n'est pas le seul à être de très très mauvaise foi dans la région du Néo-Yment correct : un des nombreux autres « Martin Jean-Pierre » pourrait lui reprocher de faire de l'anti-Hollandisme !

Ainsi, dans son émouvante liste de gentils génies, le seul qui n'a pas de prénom, c'est Proust. Comme c'est bizarre. Encore son complexe d'égo ? Seulement sa petite manœuvre d'amputation du prénom pour noyer la poisse dans les clones n'a pas réussi. Car avec ou sans « Marcel », il n'y a qu'un « Proust », universellement reconnu, impossible de se méprendre, pas de clone possible : Proust seul.

En même temps il faut comprendre Néo-Y. Il souffre beaucoup. « Céline », « Proust », « Dante », « Cervantès », « Shakespeare »... ça se trouve illico dans un annuaire. Lui aussi, pauvre Martin, aimerait bien qu'on le distingue ! « Rien de commun », c'est la devise – cruellement ironique – de la couverture de son livre. C'est pourtant simple : veut-il échapper au complexe du clone ? qu'il prenne un pseudo. « Jean-Pierre Sainte-Beuve de l'Indignation

Dodelinante » ? Ou alors « Jean-Robespierre de la Guillotine Troncatoire Anti-Papier Bible » ? Ou « Jean-Pierre de Touche du Débusquage Anti-Destouches à Regards en Coins » ? C'est facile, ça coule de source, ça fourmille les bons pseudos, il lui suffirait de se contempler dans le miroir de son altérité pour choisir.

Il mérite d'autant plus d'être distingué qu'il est un romancier hors-pair. Sa « vision » dans le métro, ça dépasse tout. Celle de Céline ne rivalise pas un instant avec ce « Un beur, assis. » Oserai-je tenter une explication de texte ? Chers élèves lobotomisés de Jean-Pierre Martin qui ignorez jusqu'à aujourd'hui que Méchant Céline est un vilain anti-juif-chrétien-hindou-zen-rosicrucien abondantiste-charentais-on-n'y-pense-même-pas-etc., voici ce qu'écrit Jean-Pierre Martin à l'imagination débridée dans son charmant chapitre intitulé « Les trois jeunes filles » :

« Un beur, assis. »

Là, j'interromps le cours. Il y a quelque chose qui m'échappe. Il est bien écrit « beur » ? En verlan et sans majuscule ? Mais ça confine au mépris paternaliste démagogique-jeune, ça ! Néo-Y aurait-il soudain manqué de vocabulaire non-raciste ? Le mot « Arabe » est tellement non-péjoratif qu'il lui est sorti de l'esprit ? C'est vrai qu'à force de lire et relire et rere lire et citer et reciter et ressasser les passages racistes de Méchant Céline, il a dû finir par mélanger les genres, et du coup a préféré utiliser l'appellation inepte et très Néo-Yment correcte de ses bambins débiles.

Il est temps, à ce propos, d'expliquer ce qui sous-tend le despotisme bon teint appliqué à la langue qu'on a appelé politiquement correct. Il s'agit ni plus ni moins d'un racisme inconscient déchaîné et garrotté dans une camisole de bons sentiments. De sorte que si on s'oblige à écrire « beur » pour Arabe ou « Afro-Américain » pour Noir, c'est précisément parce qu'on n'est pas entièrement persuadé que les mots pourtant neutres de « Arabe » et de « Noir » ne soient pas un peu salis, contaminés par l'adjonction raciste si fréquente du mot « sale ».

Être soi-même convaincu de la véracité contagieuse du discours dont on prétend se distancer, ça porte un nom. C'est le racisme inconscient du non-style. Ce que Néo-Y nomme, après Barthes, « la poisse du sens ».

Ainsi le sens poisseux et infâmant donné par ses ennemis les racistes au mot « Arabe » lui colle tellement au cervelat qu'il pavlovise spontanément le mot « beur » (réaction d'une affligeante banalité) pour se démarquer d'eux, ne s'apercevant évidemment pas que cela revient ainsi à leur donner d'avance raison.

Reprenons notre explication de texte :

« Un beur, assis. »

Bon. Bon bon bon. Quel âge avait-il, dans son fantasme (pardon, sa « vision »), cet homme arabe ? Quelle était la couleur de ses yeux ? Était-il triste ? gai ? pensif ? en train de lire un livre ? un journal ? dans quelle langue ? Comment était-il habillé ? Venait-il de faire l'amour ? Souriait-il ? Grimaçait-il ? Quel âge avait-il ? Quel était son nom ? Sa langue ? Quels livres avait-il dans sa bibliothèque ?...

On n'en saura rien, le génie Jean-Pierre Martin persécuté par Méchant Céline garde le silence ! Ce Martin est étrangement léger sur les matières purement humaines. C'est un assez mauvais point lorsqu'on se prétend romancier. Résumer un Arabe dans le métro à son étiquette de « beur, assis », ça frise le déni d'humanité. Et puis, question « musique », « beur, assis », ça sonne légèrement comme « beurre rassis » et « beuh raciste ». Heureusement qu'il a mis une virgule, maligne trouvaille de sa part pour noyer la poisse !

Cela dit, « assis » comment ? Les jambes croisées, écartées, mains sur les genoux, déhanché, raide, assoupi, absent, concentré, frais et dispos, impassible... ? Il aurait pu préciser ! Dès qu'il ne s'agit plus de mimer les vociférations racistes, Martin est très à court de vocabulaire.

Continuons. Dans ce métro fantasmagique (pardon : visionnaire), tout à coup, Jean-Pierre Martin est témoin... d'une abominable scène de racisme !

Horreur extrême ! Jean-Pierre Martin découvre à quarante ans que le racisme existe ! Que se passe-t-il alors ? « Les autres rient. D'ordinaire, j'interviens. » Vous noterez au passage, chers jeunes abrutis, avec quelle malicieuse modestie Jean-Pierre Martin nous laisse deviner comme il est un vigoureux et courageux militant antiraciste. Mais là, bizarrement, dans son fantasme, non. « Cette fois-ci, je suis paralysé. » Et plus loin, Jean-Pierre Martin a cette phrase au style incomparable : « Je rase les murs. »

Pauvre Néo-Y ! Il entend une injure raciste, il est tout tétanisé, il sort dans la rue, il frôle les parois... Mais on jurerait qu'il a joui, le salaud !

Paragraphe suivant, Jean-Pierre Martin, encore sous le coup de son émotion, surprend, devinez quoi, encore une autre insupportable réflexion raciste !

Ce Jean-Pierre Martin est décidément le roi du suspens mélodramatique ! On m'excusera de le tronquer un tantinet, de ne pas citer *in extenso* les phrases racistes de sa vision. Qu'on ne m'en veuille pas, je n'ai pas pour habitude de recopier à tour de bras des phrases ignobles dans mes textes, moi.

Il devrait venir se promener plus souvent dans le métro parisien. Il n'aurait plus besoin de recourir à ses visions : tout le monde en entend ou en profère à longueur de journée, des insultes racistes. Il n'était pas au courant, je suppose, que les Français sont des gens majoritairement antisémites et racistes. Ceci largement démontré par leur propre histoire depuis des siècles. Il y a tant de choses qu'il ignore ! Pas étonnant qu'il soit si ému par ses élèves ignares ! D'ailleurs – est-ce vraiment surprenant ? –, il prend la défense des trois jeunes filles racistes : « Que pensent-elles vraiment, ces trois jeunes filles qui répètent bêtement ce qu'elles ont entendu dans leur famille, peut-être, et qui ne sont pas forcément des kapos en puissance ? »

Ça c'est émouvant. Néo-Y a foi en l'espèce humaine. Il n'est pas d'accord avec l'idée de Sollers que « 90% » des gens pensent encore exactement comme Méchant Céline. D'ailleurs, dit-il, « ce 90% m'est suspect comme tous les

chiffres ». Tiens donc ! Il suspecte les chiffres ! Mais ne serait-ce pas un point commun avec les historiens négationnistes ?

Encore plus loin, dans son chef-d'œuvre de style, Néo-Y nous confie une nouvelle anecdote. Il fait la connaissance « chez un ami commun » d'un bouquiniste « violemment raciste et antisémite ». Encore ! Quelle malchance, Jean-Pierre Martin est tombé trois fois sur de méchants racistes au cours de sa vie ! Peut-être a-t-il de mauvaises fréquentations ? Car « il n'est pas rare », dit-il avec ce touchant optimisme potache qui le caractérise, « que l'on fasse la rencontre d'un individu relativement sympathique (l'humanité est partout), et plutôt cultivé, qui se met à déblatérer des insanités monstrueuses, du genre... »

Quelqu'un devrait lui suggérer de choisir avec plus de discernement ses « amis communs ».

Qu'on me permette de faire une ultime révélation : Le sens n'est pas du tout poisseux, le sens est lumineux dès lors que les sensations sont claires, nettes, dégagées. Le sens n'est poisseux que pour qui a l'esprit englué sur la frontière entre son identité et l'altérité d'autrui. On comprend que Néo-Y fasse l'éloge du métissage : il a tant de points communs avec ses ennemis que ce serait en effet très dommage de les distinguer. Ce que Martin nomme le « métissage », c'est ce que j'appelle, moi, sa confusion et son incohérence. Chaque page de son livre reprend les méthodes mêmes qu'il dénonce chez Céline, à commencer par la fameuse « ellipse magique » de ses citations tronquées et la mauvaise foi de ses raccourcis délirants.

Je vais même donner un exemple précis, histoire de démontrer que je sais parfaitement, moi, de quoi je parle, et qu'il n'y a de poisse du sens que pour les cerveaux poisseux :

Martin cite, offusqué, page 153, mon expression « antisémitisme délirant », en ajoutant aussitôt entre parenthèses : « quel antisémitisme ne l'est pas ? » M'accusant en somme de sous-entendre qu'il y aurait aussi un antisémitisme non-délirant, convenable, social, dandy. Or il se trouve que j'écris,

clairement et nettement, dès le début de mon livre dont les raisonnements reposent en partie sur cette constatation : « L'une des révélations foudroyantes des pamphlets est ainsi le caractère incoerciblement délirant de l'antisémitisme. » C'est page 23 de *Céline seul*, noir sur blanc. En revanche, celui qui nie que l'antisémitisme soit un délire, c'est – hormis bien entendu les racistes et les antisméites qui sont persuadés d'être parfaitement sensés – un certain Jean-Pierre Martin (mais allez savoir lequel, ils sont si confondants !), page 124 : « L'antisémitisme célinien n'est pas un délire. »

Si ça ne s'appelle pas se contredire ! C'est un délire ou ça n'en est pas un, l'antisémitisme ? Ce Martin est décidément bien flou. Serait-il mitigé ? Peut-être ne sait-il plus qui pense quoi, avec tous ces « Jean-Pierre Martin » qui fourmillent et se métissent à qui mieux mieux dans l'amour de l'espèce humaine ? Qu'on me laisse offrir à ses élèves quelques neurones en rab avec une dernière citation de Lévinas, vous savez, un juif arrogant et absurde à qui le « religieux » ne donne pas de pustules comme à Jean-Pierre Martin.

J'en profite pour faire remarquer ma modestie. Parce que je pourrais aussi bien me citer moi-même : les longues analyses de *Céline seul* ou bien de *L'impureté de Dieu* où je démontre que le fantasme du métissage généralisé n'est que le clone déguisé de celui de la ségrégation hygiénique et raciste : « Il n'y a d'impureté radicale que dans la conjonction du mélange et de la distinction. La distinction seule est insuffisante à garantir l'universalité d'une éthique respectable, puisqu'elle peut aisément fonder, sous le slogan banal du “droit à la différence”, le pire des dérapages racistes. Parallèlement, le mélange seul, dans le fantasme d'une société où toute hiérarchie, toute inégalité, toute différence serait abolie, ne peut conduire qu'à un totalitarisme rigoureux où le groupe prévaut sur l'individu et s'y injecte sans tolérer d'incartade, sans admettre la singularité d'une chamarrure. »

Mais ce serait trop despotique, n'est-ce pas ? Trop terroriste et concentrationnaire de me citer ainsi moi-même sans me tronquer et sans délirer dans l'interprétation à côté de la plaque de mes propres phrases.

Je laisse donc la parole à Lévinas, que Néo-Y n'a pas lu, j'en suis sûr. Il n'aurait pas manqué de remarquer, sinon, que chaque page de mon absurde, mon arrogant livre *Céline seul*, est écrite sous l'influence de l'admirable philosophie éthique de Lévinas et de sa réhabilitation profonde de la pensée juive.

« Le métaphysicien et l'Autre ne constituent pas une corrélation quelconque qui serait réversible. La réversibilité d'une relation où les termes se lisent indifféremment de gauche à droite et de droite à gauche, les accouplerait, l'un à l'autre. Ils se complèteraient en un système, visible du dehors. La transcendance prétendue se résorberait ainsi dans l'unité du système qui détruirait l'altérité radicale de l'Autre. L'irréversibilité ne signifie pas seulement que le Même va vers l'Autre, autrement que l'Autre ne va vers le Même. Cette éventualité n'entre pas en ligne de compte : la séparation radicale entre le Même et l'Autre, signifie précisément qu'il est impossible de se placer en dehors de la corrélation du Même et de l'Autre pour enregistrer la correspondance ou la non-correspondance de cet aller à ce retour. Sinon, le Même et l'Autre se trouveraient réunis sous un regard commun et la distance absolue qui les sépare serait comblée. L'altérité, l'hétérogénéité radicale de l'Autre, n'est possible que si l'Autre est autre par rapport à un terme dont l'essence est de demeurer au point de départ, de servir d'entrée dans la relation, d'être le Même non pas relativement, mais absolument. Un terme ne peut demeurer absolument au point de départ de la relation que comme Moi. »

Dois-je traduire ?

Parce que Céline est mon Autre, j'ai pu le lire et l'interpréter avec sympathie, calme, détachement. Je ne partage aucune communauté avec son racisme et son antisémitisme, je n'ai donc pas eu à m'en indigner, car je ne m'en suis pas senti complice.

Je suis resté moi, cela a suffi.

4/ Droit de réponse

Paris, le 1er février 1998

Cher Claude Lanzmann,

Comment allez-vous ?

Je lis avec surprise dans le dernier numéro des *Temps Modernes* un article consacré au livre de Jean-Pierre Martin consacré à Céline, où je suis brièvement pris à parti.

Je décide de vous écrire, et d'user d'un droit de réponse que vous aurez, je le sais, l'élégance de publier intégralement¹, car j'ai une certaine tendresse pour vous et votre revue qui m'ont soutenu à une époque où personne ne s'intéressait à mes textes.

L'argumentation de Bernard Simeone souffre du même défaut que celle de Jean-Pierre Martin : le tronçon falsificateur.

On peut ne pas aimer Céline. Ne pas l'admirer le moins du monde. Être écœuré par son antisémitisme et son racisme. Être violemment opposé aux théories esthétiques de ceux qui le défendent..., tout cela est parfaitement légitime. J'adhère pour ma part à la vieille maxime : Chacun ses goûts, et n'ai jamais tenté de convertir qui que ce soit à ma propre admiration pour le génie de cet écrivain.

J'ai écrit *Céline seul* en 1992 après avoir élaboré certaines analyses qui me semblaient originales et dignes d'être apportées au vieux débat concernant le rapport monstrueux qui peut exister entre Génie et Ignominie, Littérature et Mauvais sentiments etc., en l'occurrence entre le sublime lyrisme de Céline (selon moi, évidemment) et son abominable antisémitisme. Or la petite originalité de mon *Céline seul* (ceci n'est nullement un jugement de valeur,

¹ *Les Temps Modernes* publièrent ce droit de réponse sept mois plus tard...

simplement une constatation) tient en ce que j'ai relu les textes de Céline à la lumière de l'herméneutique juive (pour dire les choses simplement).

On peut ne pas être d'accord avec ma propre vision de cet écrivain, discuter et remettre en cause mes idées et affirmations, voire les mépriser, trouver mon livre « arrogant » comme l'écrit Bernard Simeone, et « absurde » comme l'affirme Martin, mais il est intellectuellement malhonnête – et d'une ambivalence sur laquelle je préfère ne pas m'étendre ici – de faire passer mon essai pour ce qu'il n'est pas, à savoir un livre qui justifierait l'antisémitisme de Céline.

Je remarque ainsi que Simeone, pas davantage que Martin, n'a pris la peine de noter, très étrangement, que mon essai *Céline seul* est nourri de pensée juive (à travers des dizaines de citations bibliques et talmudiques) à chacune de ses pages. Je vous laisse décider du sens de cette extravagante omission de leur part, lorsqu'ils se permettent l'un et l'autre de condamner mon livre.

Que mon titre, que Simeone feint de prendre pour un abject parallèle avec les « millions de morts de la Shoah »², est très explicitement justifié dans mon livre comme signifiant que le cas de Céline est unique parmi les autres écrivains antisémites avec lesquels on le range habituellement : Rebatet, Brasillach, Drieu, Bardèche, etc.

Je suis navré d'être obligé de me citer correctement, cher Claude Lanzmann, mais il faut bien que quelqu'un le fasse puisqu'aucun de mes détracteurs n'y a songé (je souligne) :

« J'entends démontrer que l'antisémitisme de Céline ne se peut comparer à *aucun* des autres discours, textes ou actes antisémites de l'histoire, “histoire de la littérature” incluse. /.../ Certes Céline délire dans l'ivresse du mot “juif”, mais à la différence de tous les autres antisémites, Céline délire en riant, il est délirant ; cela reste unique dans l'histoire de la haine. /.../ L'aspect délirant du

² « D'un côté, le Céline “seul” récemment célébré par Stéphane Zagdanski, et, de l'autre, les millions de morts de la Shoah... »

texte pointe le délit d'élire qui fait dérailler tous les autres : Rebatet, Brasillach, Drieu, Gide, Montherlant, Jouhandeau, Barrès, Maurras, Valéry, Vacher de Lapouge, Daudet, Morand, Martin du Gard, Bernanos, Léautaud, Claudel, Lacretelle, Simone Weil..., derrière les spéculations idéologiques, politiques, historiques, théologiques, scientifiques, rationnelles de leur antisémitisme ordinaire.”

Que Simeone me prête une interprétation de l'écriture célinienne³, soumise à un « fétichisme de la douleur », correspondant au « comble de l'excès », indiquant « le comble de la laideur et de l'écartèlement », alors que cette interprétation absurde est très précisément révoquée par moi dès les premières pages de mon livre (page 20 pour être précis), lorsque je critique et réfute la vision « existentielle » d'Arnold Mandel traitant d'un « dibbouk » de Céline, dans son texte intitulé *D'un Céline juif*.

Que Simeone enfin, avec la même affligeante malhonnêteté intellectuelle que Martin, cite parfaitement hors contexte ma phrase concernant les positions « éthique » et « esthétique » de Céline⁴, alors que j'ai pris la peine de préciser très clairement ce que j'entendais par là : L'éthique est celle du face-à-face lévinassien. Elle correspond en l'occurrence à l'anecdote, en défense de Céline, confirmée par le résistant Chamfleury qui vivait à l'étage au-dessous, contre les attaques de Vailland, anecdote (à laquelle je fais simplement allusion tant elle est connue des spécialistes) qui concerne un résistant soigné par Céline. Ce passage de mon livre sur l'« éthique de Céline » est d'autre part de la manière la plus nette consacré à la condamnation de l'épuration (les femmes tondues) et du révisionnisme, et aucunement à la glorification ou au dédouanement de

³ « Au culte esthétique de la littérature pure (et noire), s'ajoute, chez ceux qui idolâtrèrent l'auteur de *Mort à crédit*, le fétichisme de la souffrance : parce que l'écriture serait le comble de l'excès (ne l'a-t-on pas dit de Gadda ou de Thomas Bernhard ?), elle indiquerait le comble de la laideur et de l'écartèlement – d'un côté le Céline “seul”... » etc. Voir note précédente.

⁴ « Jean-Pierre Martin déconstruit implacablement cette perversité, ainsi que la lecture arrogante de l'œuvre de Céline que Zagdanski propose et qui atteint son sommet quand le jeune écrivain assène : “Il faut souligner au passage comme la position éthique de Céline, dans cet ennuyeux cauchemar qu'est le XX^e siècle, est parfaite, en raison même de sa position esthétique.” »

l'antisémitisme de Céline, comme voudraient le faire croire mes deux contradicteurs.

Quant à l'esthétique de Céline, tout mon livre y est consacré: il s'agit de « la conviction que le mensonge est constitutif de l'espèce humaine » ; il s'agit de sa théorie du « chromo » et du « faux » en littérature et en art ; il s'agit enfin de ce que je nomme d'emblée la « poétique du Délire » qu'a fréquemment développée Céline.

Je le répète : on peut ne pas être d'accord avec mes analyses et mes idées, mais il est d'une probité douteuse de m'attaquer tout en les passant sous silence, pour ainsi mieux laisser entendre que je serais complice de l'antisémitisme de Céline.

Je n'avais pour ambition, écrivant ce livre, comme d'ailleurs, vous l'aurez compris, cher Claude Lanzmann, cette lettre, que de tenter d'élever un peu le débat concernant la « question Céline ». Il s'est avéré que le débat n'a aucune envie de dépasser le niveau des grotesques pâquerettes du politiquement correct. Tant pis pour lui. Mais il est hors de question pour ma part que je me laisse dicter des mots d'ordre par ce minable débat à coups de citations tronquées et de non-lectures ambivalentes d'un auteur que l'on calomnie. Car il est proprement calomnieux de me faire passer, tels Martin et Simeone, pour un « arrogant », « absurde », « pervers » justificateur de l'antisémitisme et du lepenisme.

Merci en tout cas de votre honnêteté intellectuelle à vous, cher Claude Lanzmann. Soyez assuré de mon amitié cordiale, résolue, toujours très politiquement incorrecte, bref de ma nuque raide.

Stéphane Zagdanski